

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

GRAND CONCOURS DE CINEMA

(voir page 43)



NOTRE ROMAN :

STAR

Par CLAUDE BRESSAC



NOTRE FEUILLETON :

L'Infâme

Par EMILE RICHEBOURG



NOUVELLE :

Trop Tard

Par LA COMTESSE CLO



VOYAGE :

En Norvège

Par WILFRID DANIEL



MUSICIENNE

L'ÉPARGNE EST UNE RAISON POUR LAQUELLE DES MILLIERS SE TOURNENT VERS DODGE



Illustré: Dodge Custom Six, Sedan de Tourisme 4-Portes

Voyez, conduisez et comparez n'importe quel "char" dans les très bas prix au NOUVEAU DODGE SIX DE 1937

L'UN quelconque des trois nouveaux Dodges de 1937 vous procurera le transport de luxe au prix que vous voulez payer.

L'économie du Dodge est un axiome, mais l'économie n'est pas tout ce que Dodge a à offrir.

Constatez par vous-mêmes ce que peut être le confort d'un auto... La répartition du poids Dodge a rendu le fameux Roulement Airglide encore plus doux et plus reposant.

Voyez le dessin "windstream" du Dodge de 1937... intérieurs plus spacieux... espace pour bagages plus grand... sièges "hauts comme fauteuil" plus larges... plancher bas et uni.

La fameuse carrosserie Dodge en acier-sécurité a été renforcée par un toit en acier

et d'une seule pièce. Tous les contrôles sur le tableau de bord sont à fleur—rien ne fait saillie.

L'action docile des freins hydrauliques authentiques de Dodge a été encore améliorée par un facteur de sécurité d'un prix inestimable.

Conduisez un des ces fameux Dodges de 1937... constatez ce qu'il donne en matière d'économie, confort, sécurité et ampleur... et vous aussi vous serez portés à Tourner vers Dodge et Faire des Epargnes.

NOUVEAU DODGE SIX
\$776 ET PLUS
Livré à Windsor, Ont., Taxes du gouvernement, fret et licence en sus.

Tournez vers Dodge
ET FAITES DES ÉPARGNES!



● Toutes les carrosseries des Dodges de 1937 sont montées sur le châssis sans contact de métal à métal. D'épaisses rondelles de caoutchouc bannissent presque tous les chocs de route.



● Tous les Dodges de 1937 sont munis de ventouses à dégivrer, lesquelles, lorsqu'elles sont rassemblées avec la chaufferette, enlèvent toute gelée ou vapeur du pare-brise.

DODGE SIX • DODGE DE LUXE SIX • DODGE CUSTOM SIX

L'IMMORTEL

EDITORIAL

C'EST par un soir tranquille et propice à la rêverie que je l'ai rencontré. L'aspect un peu étrange de cet homme, son regard lointain, sa démarche qui trahissait une lassitude infinie, tout, en lui, me donnait l'impression de voir un homme atteint d'un incurable ennui ou tombé d'une autre planète.

— Ce n'est pas étonnant, me dit-il, que j'aie l'air de quelqu'un qui s'embête prodigieusement; j'ai quatre mille ans, c'est beaucoup pour un seul homme et je commence à trouver le temps long.

Je le regardai avec un effarement visible dont il comprit aussitôt la signification.

— Non, dit-il, je ne suis pas fou; quarante siècles pèsent bien sur mes épaules et peut-être davantage; il y a longtemps déjà que je ne compte plus les années, ce serait d'ailleurs un calcul inutile puisque je suis immortel.

— Comme le fut Cagliostro ou comme le sont les membres de la docte Académie fondée par Richelieu?

— Cagliostro était un farceur et les autres sont des petits vaniteux s'amusant avec les mots; mon cas est tout autre, je date réellement de l'époque où l'on construisit les grandes pyramides d'Égypte et durerai plus longtemps qu'elles, car je ne puis mourir.

— Alors, fis-je pour entrer dans son jeu, car je croyais à une plaisanterie, vous avez trouvé le fameux élixir de longue vie?

— Exactement, mais il y a bien longtemps de cela; plus que quatre mille ans, vous ai-je dit. J'étais alors en Chaldée où je m'occupais d'astrologie, d'alchimie et autres sciences. A vrai dire, ce n'est pas moi seul qui ai trouvé la formule de l'élixir; c'est un vieux savant, mon maître, mais il ne voulut jamais en faire usage pour lui-même. Il me déconseilla fortement de m'en servir, m'affirmant que la vie perpétuelle était le pire mal dont l'homme avait été préservé jusqu'alors; je ne voulus pas l'écouter.

— Et l'élixir vous a donné l'immortalité?

— Oui, malheureusement.

— Vous m'étonnez. Tant d'hommes sont prêts aux plus grands sacrifices ou bien aux plus odieuses lâchetés pour prolonger leur existence, ne fût-ce que d'un jour qu'il m'est difficile de croire à votre regret d'être immortel.

— Il est pourtant sincère. Vous faites-vous une idée de ce que peuvent être les pensées d'un homme portant un fardeau de vie aussi lourd que le mien, qui sent ce fardeau l'écraser un peu plus chaque jour et sait que cela n'aura pas de fin; du moins tant que la terre existera?

— Si j'en crois votre apparence, vous devez porter ce fardeau d'un cœur léger, car le mystérieux élixir semble vous avoir conservé la vigueur physique et, ce qui est encore plus précieux, celle de toutes les facultés du cerveau.

— C'est justement ce qui fait mon supplice. Ah! si j'avais simplement la vie végétative d'une plante, je jouirais, inconsciemment sans doute, de la chaleur du soleil et des mille autres avantages accordés par la nature mais j'aurais, en retour, l'immense profit d'une chose que les hommes possèdent tous à un degré plus ou moins grand mais que bien peu savent apprécier.

— Laquelle donc?

— L'oubli, c'est-à-dire l'effacement, dans la mémoire, de toute joie passée et de toute douleur subie.

— Le souvenir de certaines joies est pourtant doux au cœur de l'homme!

— Dans une certaine mesure seulement, car il se double toujours d'un regret plus ou moins prononcé et, déjà, l'avantage est en faveur de l'oubli, la joie n'ayant duré qu'un instant et son regret se prolongeant pendant toute la période d'activité de la mémoire. Or, les ennuis, tracas, revers, les désillusions et les chagrins de la vie sont en nombre nettement supérieur à ses agréments, ce qui a pour effet de meubler la mémoire surtout avec des tableaux déplaisants. Demandez à un centenaire ce qu'il pense de la vie, et s'il est franc, bien impartial, vous serez fixé à ce sujet.

— Vous êtes pessimiste; je connais de bon vieux qui exprimeraient un avis tout différent.

— Assurément; je veux même croire que ces bons vieux-là sont en majorité, mais cela tient précisément à la précieuse faculté d'oubli; les douleurs morales ou physiques perdent beaucoup de leur force avec le temps; les années les usent comme l'eau use la roche et en arrondit les angles. Les joies, qu'on entretient plus volontiers dans le souvenir gardent plus longtemps leur relief, et il arrive même que, parfois, l'homme y ajoute quelque chose

avec son imagination pour les faire durer comme on conserve une maison en renouvelant sa peinture. Cela n'empêche pas au centenaire d'avoir vécu beaucoup plus de chagrins que de plaisirs au cours de sa longue existence, mais s'il retient plus volontiers ces derniers, c'est que, sachant sa vie limitée, il préfère instinctivement la remplir de sensations agréables, et il puise dans le passé, n'ayant pas l'avenir à lui.

— Tandis que vous...

— Tandis que moi, c'est tout le contraire; nous y voilà! Au cours de ma fabuleuse existence j'ai amassé un bon nombre de joies, petites ou grandes, cela, je le reconnais volontiers mais, par contre, beaucoup plus de revers, également petits ou grands, ce qui fait que l'avantage du nombre est pour ces derniers. Or, vous le savez comme moi, la nature humaine est ainsi faite qu'elle s'habitue au plaisir mais pas à la douleur. On trouve tout naturel qu'une chaussure vous aille bien mais on ne s'habitue jamais au clou qui vous déchire le talon. Et, depuis quatre mille ans ou plus, que de clous m'ont déchiré l'âme ou le cœur!

— Vous avez l'incomparable avantage de pouvoir compter sur l'avenir et de penser, d'avance, aux joies qu'il vous réserve.

— Voilà où je vous attendais. Cette pensée qui peut être agréable à ceux dont la vie est limitée devient pour moi un nouveau sujet de torture. Je sais que d'autres joies me viendront, que du bonheur peut-être m'est réservé, mais j'en suis venu à ne plus oser penser à tout cela pour une raison toute simple que vous allez comprendre: ces joies seront éphémères, ce bonheur ne sera pas durable; cela passera comme passeront inexorablement tous les êtres auxquels je m'attacherai tandis que moi seul resterai...

«Un poète a dit que tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve; je puis ajouter que tout bonheur que la main ne peut pas arrêter au passage en est un autre, et bien douloureux celui-ci! Depuis des siècles et des siècles, j'ai connu des multitudes de personnes pour qui j'ai eu de la sympathie profonde et mieux encore que cela; longtemps j'ai eu l'illusion d'amasser ainsi du bonheur suffisant à remplir pour toujours une vie dont l'élixir du vieux savant chaldéen avait supprimé la fin, mais un jour est fatalement venu où j'ai compris tout le néant de cette illusion...

«Je n'ai, au contraire, qu'amassé des regrets en nombre toujours croissant et j'en suis venu à envier ceux qui ne sont pas immortels, c'est-à-dire tous les autres hommes précisément parce qu'ils vivent durant une période de temps limitée, parce qu'ils sont emportés dans le même courant qui entraîne tout le monde, parce qu'ils n'ont pas, derrière eux, un passé de regrets et, devant eux un avenir d'événements fugitifs, c'est-à-dire de déceptions.

— Par compensation, vous avez sans doute acquis une grande science au cours de votre vie si longue.

— C'est vrai; j'avouerai même que la science procure bien des joies, les meilleures peut-être parce qu'elles sont durables, mais l'homme n'est généralement pas assez sage pour s'en contenter; il faut être pour cela, tout en même temps, plus et moins qu'un homme.

— Et quoi donc?

— Une chose inerte et pourtant un ami.

C'était énigmatique, mais je le compris tout de même fort bien en jetant un regard sur le livre que je tenais à la main et qui m'avait sans doute inspiré cette rêverie. Chose inerte en apparence mais véritable ami en réalité, vieux de quatre mille ans et plus bien que sous un aspect différent au cours des temps; chose qui ne mourra plus et qui côtoiera encore bien des joies et des douleurs dans l'avenir.

Mais les hommes seuls les ressentiront; c'est là leur privilège et, comme l'avait dit mon vieux livre, la preuve qu'il est mieux pour eux de ne pas être immortels.

V. de Verneuil



Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée
MEMBRES DE L'A. B. C.

975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CANADA

Tél: PLateau 9638*

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau: 9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.



DEBOUT EN FACE D'ELLE, OUBLIANT BEAUCOUP DE CHOSSES, IL VOULAIT REPREDRE LE PASSÉ AU POINT OÙ ILS L'AVAIENT LAISSÉ.

TROP TARD

EN GARE d'Orléans sifflait le rapide pour Paris ; quelques retardataires se hâtaient. Parmi ceux-ci, un homme jeune encore, alerte, porteur d'une valise soignée, passait en revue les compartiments déjà clos.

Dédaigneux des appels pressants de l'homme de service, il continuait son inspection à la course. Partout du monde... Mais là, enfin, une femme seule. Il s'engouffra dans le wagon dont la porte claqua derrière lui sous la main de l'employé.

La voyageuse avait eu un mouvement de contrariété ; maintenant, détournée à demi, elle semblait appliquée à ne pas se laisser voir par le compagnon de route imposé.

Il ne la regardait pas encore, préoccupé de son installation provisoire. Elle abaissa sa voilette.

L'inconnue était de celles qui n'attirent pas l'attention de prime abord ; âge imprécis, ni jeune ni vieille ; les cheveux poudrés à frimas sur un teint de brune claire ; de beaux yeux. La toilette avait un cachet de personnalité distinguée. A l'examen, maintenant, l'homme inspectait cette nuque féminine où

se jouaient des frisons poudrés. Il se souvenait d'une autre tête, palpitante celle-là ; de semblables bouclettes, mais brunes. Ce souvenir, aigu soudain, le mordait au cœur.

Elle sentait le regard, décidée à le dérouler le plus longtemps possible ; mais le voyageur n'était pas de ces timides qui n'osent ; désireux de rompre avec le triste charme d'autrefois qui l'envahissait, il voulut contraindre à se retourner ce visage obstinément dérobé. Il éleva la voix :

— Pardon, Madame, fit-il, passant devant elle pour gagner le couloir.

Avec un geste de contrainte, l'étrangère l'avait vu se lever ; ils se regardaient à présent, lui hypnotisé par la surprise.

— Vous, Yseult ! Vous ? C'est une heureuse et inespérée rencontre ! Quelque chose aussi me disait : « Ce n'est pas une inconnue ».

— Moi, je vous ai remis tout de suite. Bonjour, Jehan.

Ceci fut dit d'un ton de froideur singulière, peu en rapport avec la familière appellation.

Elle repoussait d'avance toute invasion nouvelle dans son intimité. Mais il ne pensait pas à s'en préoccuper.

Maintenant, assis en face d'elle, oubliant que leurs vies avaient été brusquement désunies, il voulait reprendre le passé au point où ils l'avaient laissé l'un et l'autre. Comme ils s'étaient aimés ! Non pas d'une tendresse banale et quelconque. Le hasard avait mis en relation Yseult, comtesse de Céran, veuve à l'âge où bien d'autres se marient, et Jehan de Méhul, très jeune collaborateur d'une revue en vogue. Elle était son aînée de quelques années. Dès la première rencontre il l'avait distinguée allant à elle de préférence à toutes, lui confiant, sans trop savoir pourquoi, le chagrin intime qui, à cette époque brisait en lui toute énergie de vivre : un mariage, ardemment désiré, que la force des événements venait de rompre.

En face de cette douleur sincère — un peu enfantine dans son exagération — le cœur de la femme très tendre, quoique fortifié déjà par l'expérience

de l'inconstance humaine, s'était incliné compatissant vers cette nature d'homme restée loyale et si naïve dans sa confiante expression. Peu à peu, se croyant nécessaire, elle avait fait sa vie de ce but : consoler le désespéré, et rêvé une fusion d'âme plus complète que cette amitié insuffisante. Un mariage d'amour remettrait au point, pour tous les deux, les débuts de leurs existences manquées. Il en avait eu l'idée le premier ; mais à la réflexion, sans doute, après en avoir témoigné le désir, il ne se sentit pas le courage nécessaire pour passer par-dessus l'inconvénient d'épouser une femme plus âgée que lui. De plus, elle n'avait pas assez de fortune, il faudrait travailler pour deux.

L'amour propre et l'égoïsme naturel à l'homme l'emportèrent sur l'affection.

— Vous êtes habituée, dit-il à son amie, à une vie large ; vous souffririez avec moi de ne pouvoir la conserver telle. Ce serait folie de ma part d'accepter le sacrifice de votre élégance, de vos goûts que ma plume, hélas ! ne pourrait satisfaire ; restons amis, ne nous marions pas.

Yseult comprit qu'elle avait, à tort, compté sur une tendresse d'intensité réciproque. Elle lut, à livre ouvert, dans cette défaillance. Pour être l'expression de la saine raison, ce recul était, à son avis, une lâcheté de cœur dont elle n'eût pas cru Jehan capable.

Pourquoi ne pas arrêter le bonheur s'il vient à passer ?

Pourquoi ne pas se donner la jouissance de céder

à l'impulsion heureuse alors qu'on est encore jeunes l'un et l'autre et libres de sa vie ? Qu'importe l'opinion ! Que peut donner le monde en place des joies intimes que l'on sacrifie pour lui complaire ? Mais tout cela, Yseult n'en parla point quand, revenant sur la promesse échangée entre eux, Jehan vint discuter la question d'opportunité. Elle avait trop de fierté pour s'imposer, elle ne revendiqua pas ses droits à la parole donnée. Elle jugea simplement, dans sa délicatesse froissée, que c'eût été à elle à se retirer, non à lui, quelque regret qu'il pût avoir de la précipitation d'une décision née d'un coup de cœur, d'un emballement de passion irréfléchie.

Libre de son existence dont elle ne devait compte à personne, libre aussi de se reprendre, ne s'étant donnée que de cœur, la jeune femme n'hésita pas : elle se reprit.

Oublia-t-elle alors celui qu'elle regardait comme un transfuge ?... *Chi lo sa ?* Mais bonne et tendre toujours, même en sa légitime rancune, Yseult ne voulut pas que Jehan eût trop à souffrir de ce qu'elle endurait elle-même, ce fut par gradation qu'elle se retira de sa vie, détachant une à une les chères habitudes qu'il prétendait bien conserver. L'ayant servi peu à peu de sa présence, de ses lettres, jadis journalières, elle en vint à disparaître complètement de son horizon. Il continua à lui écrire sans se lasser, n'osant se plaindre, cherchant à démontrer qu'il ne méritait pas tant de rigueur ; ne pouvaient-ils s'aimer et jouir de cette amitié, remplaçant l'amour, dans la plus large mesure possible, une fusion d'existence complète n'étant pas permise ? Ce serait au

moins une compensation, un acompte sur les félicités inaccessibles à leur double honnêteté.

Elle ne répondit pas.

« Cela lui suffirait-il longtemps ? pensait-elle ; mais où s'arrêter dans cette voie ? Pouvaient-ils répondre d'eux-mêmes à ce point ? L'Océan a ses limites que les flots ne peuvent franchir, mais quel est le cœur assez fort pour dire aux vagues de la passion montante : « Vous irez jusque-là, pas plus loin » ?

Et, de nouveau, l'occasion les remettait en présence.

La jeune femme, tout d'abord, voulut se faire impénétrable ; ce fut d'un ton léger qu'elle parla :

— Vous êtes donc toujours un grand voyageur ? Je m'étais pourtant laissé dire que M. de Méhul n'était plus « reporter » ; aurait-il repris son métier de juif-errant ?

Dans les yeux à nuances si diverses qui la dévisageaient, il y eut un étonnement. Elle feignait là une ignorance de ses gestes dont il ne pouvait être dupe sans en être froissé au fond de l'âme.

— Vous ne lisez pas mes lettres ? fit-il tristement. J'avais espéré le contraire, puisqu'elles ne m'étaient pas retournées. C'est cruel ! Mais je ne veux protester ni contre vos idées ni contre votre manière d'être ; permettez-moi seulement de vous répéter que rien ne m'empêchera de vous aimer toujours ; rien ! ni votre volonté, ni le monde, ni les événements, ni... votre indifférence.

(Lire la suite page 39)

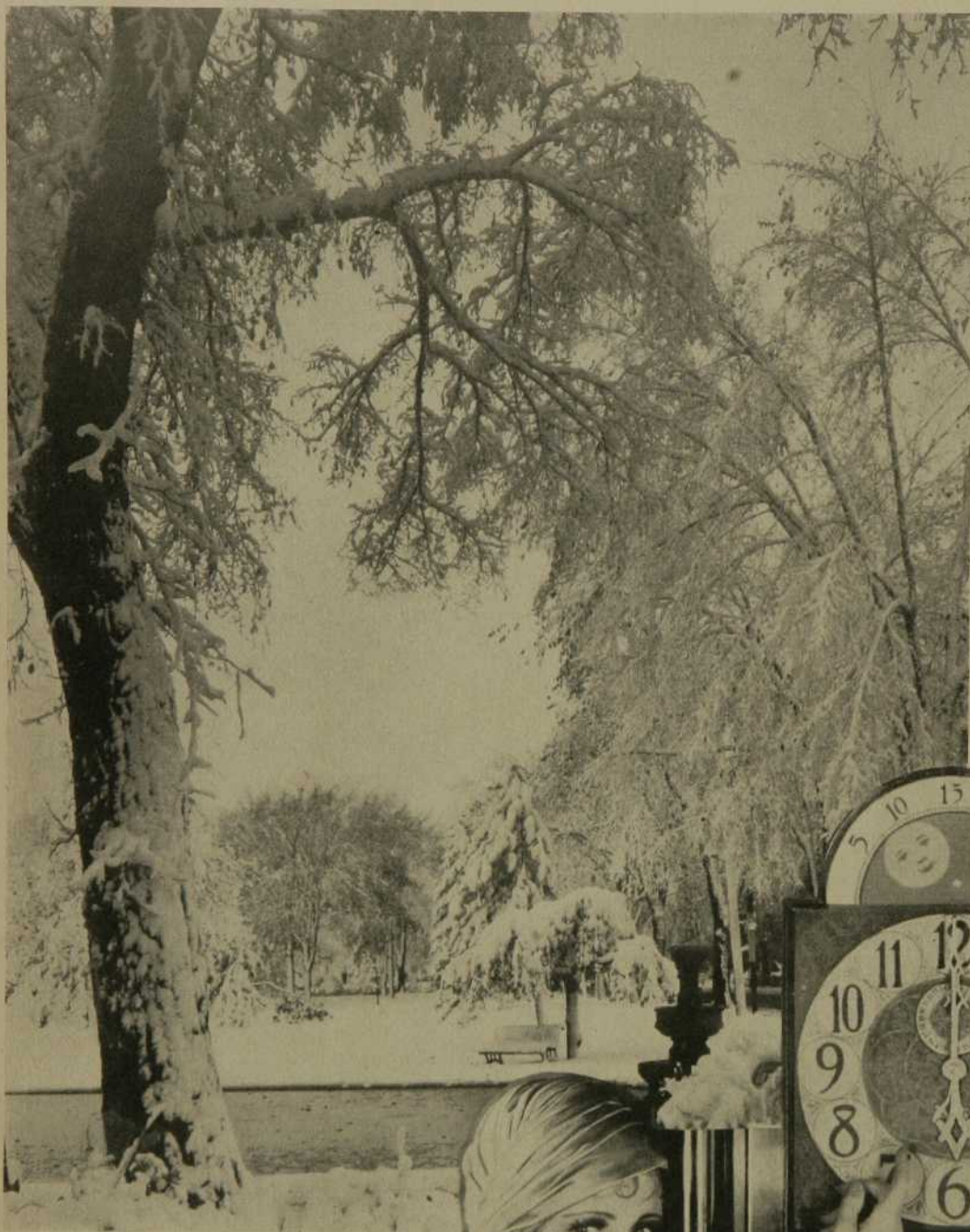
NOUVELLE PAR
COMTESSE CLO

ILLUSTRATIONS
DE F. BAZIN

DANS LES YEUX À NUANCES
SI DIVERSES QUI LA REGAR-
DAIENT, IL Y EUT UN ÉTON-
NEMENT.



LA MESURE DU TEMPS



En haut, photo A.S.N.

En bas, Photo C.N.R.

Entre les blancs paysages d'hiver et la saison où la campagne se couvre de verdure, l'homme posa deux jalons qui lui servirent à définir la valeur d'un certain nombre de mois avec lesquels il fit ensuite l'année.

Chronique documentaire

par



Louis Roland



AUX TEMPS préhistoriques, l'homme vivait mais c'est à peu près tout ce qu'il connaissait de la vie ; je veux dire qu'il ne savait pas sur quoi il vivait et combien de temps durerait cette existence de brute dont il devait sortir grâce à la civilisation et dans laquelle il rentrera peut-être grâce au progrès.

En ces temps archi-lointains, l'homme primitif se croyait installé sur une sorte de grande galette plate remplissant toute la base de l'univers ; il n'y avait, pour lui, pas d'autre terre que la sienne et le soleil n'avait été certainement fabriqué qu'à un seul exemplaire. Quant à madame la Lune et à mesdemoiselles les Étoiles, ce n'était pas autre chose que de simples accessoires ou de vulgaires ornements.

Il va sans dire qu'alors il n'était nullement question de calendriers, d'années bissextiles, d'avance de l'heure et de la réforme des dits calendriers. Nous avons aujourd'hui tout cela et bien d'autres choses encore ; qui sait ce que nous aurons demain ? Peut-être des années de treize mois ou des jours d'une année. Cela dépend d'une part du caprice des hommes et, de l'autre, de la marche des astres, deux choses qui peuvent en tout temps, réserver les plus grandes surprises.

Jusqu'à nouvelles informations, les astres — y compris le nôtre — ne font pas de blagues dans leur parcours, mais les hommes en font quelquefois dans leurs innovations, et c'est pourquoi nous ne sommes nullement certains de garder le bon vieux calendrier grégorien actuel jusqu'à la consommation des siècles. D'ailleurs, comme nous ne durerons jamais autant que cela, la chose est d'une importance relative.

Il est tout de même intéressant de savoir ce que les hommes ont fait pour mesurer le temps et comment ils y ont réussi. Je ne prendrai pas la chose de très loin car il y aurait tout un livre à faire sur le sujet, je ne m'occuperai que de notre calendrier d'usage courant, et ce sera encore bien suffisant pour démontrer que la précision n'est pas de ce monde quand il s'agit de mesurer des fragments d'éternité. En supposant qu'il soit possible de couper celle-ci par morceaux.

Mais les hommes ont eu ce toupet-là.

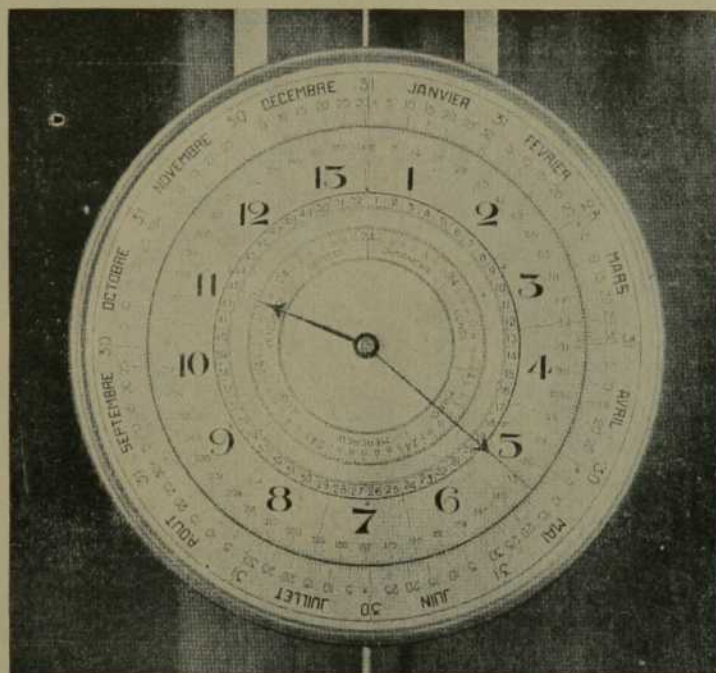
Bien avant les travaux astronomiques, les hommes avaient constaté, sous nos latitudes du moins, que les saisons marchent par groupes de quatre. Ils remarquaient aussi que, des blancs tapis de neige de l'hiver aux paysages verdoyants de l'été, la période était en quelque sorte ascendante et qu'ensuite c'était le retour à la neige et au verglas ; cela formait un tout complet qui fut l'année. Elle commençait et se finissait toutefois au petit bonheur des dates pour la bonne raison que celles-ci n'existaient encore qu'à l'état de projet.

Arrivons-en tout de suite à Jules César. Ce fameux conquérant avait un aide de camp, nommé Sosigène, qui avait l'intelligence ouverte et s'occupait volontiers des grandes choses.

— Sosigène, lui dit l'imperator, mon peuple a de fréquentes chicanes au sujet des dates et des jours, je vais le doter d'un calendrier tout neuf ; tu vas m'aider à cette besogne.

Et voilà l'origine du calendrier « julien » qui décida une année de trois cent soixante-cinq jours.

La mécanique céleste n'était cependant pas tout à fait d'accord avec les calculs de César, et de Sosigène, car il aurait fallu, chaque année, un quart de jour en plus. On inventa alors un trois



Une horloge compliquée indiquant l'heure exacte pour tous les mois de l'année et dont la précision est mathématique.

cent soixante-sixième jour tous les quatre ans et cela fit l'affaire.

Ce n'était pas encore tout à fait correct, on s'en aperçut avec le temps et le pape Grégoire XIII dut remanier ce calendrier en l'année 1582. Ce fut le calendrier grégorien, lequel ne fut adopté par les Anglais qu'un siècle et demi plus tard et qui n'est en usage, chez les Russes, que depuis quelques années seulement.

Tel qu'il est maintenant, il peut servir, sans modifications, jusqu'à l'an 4000 ; c'est dire que nous pourrions nous en désintéresser.

Cela n'accommoderait cependant pas tout le monde ; il est vrai que ces mois de trente ou trente et un jours, avec des dates différentes pour les jours de la semaine ne nous semble pratique qu'à force d'habitude mais, franchement, ce n'est pas l'idéal.

C'est ce qu'a pensé, il y a une dizaine d'années, Charles F. Marvin, alors professeur de météorologie aux États-Unis. Il proposait une solution après tout pas plus bête qu'une autre et qui aurait même comporté d'indéniables avantages.

Il proposa une année de treize mois, chacun de vingt-huit jours. Chaque mois aurait commencé le dimanche, et comme il comportait exactement quatre semaines, les mêmes dates auraient été affectées aux mêmes jours pendant les treize mois de l'année. On voit tout de suite la simplification qui en aurait résulté pour les affaires, le commerce, l'administration ou même les simples particuliers. Seulement, il y avait quelque chose qui n'allait pas...

Et ce quelque chose était un jour de trop.

Treize fois vingt-huit font en effet trois cent soixante-quatre, et il restait un jour les années ordinaires et deux les années bissextiles. La chose n'embarrassa pas longtemps le professeur qui proposa d'intercaler ce jour, comme « neutre » entre la fin de décembre et le commencement de janvier.

En théorie c'était peut-être admissible, mais en pratique cela le serait devenu beaucoup moins, et bien des difficultés auraient été soulevées à cause de ce malencon-



Un modèle d'astrolabe, instrument très décoratif, ayant vaguement l'apparence d'un télescope et avec lequel on fit, entre autres calculs, ceux qui se rapportaient le plus exactement à l'heure.

treux jour n'appartenant réellement à aucun mois et peut-être même à aucune année.

Il y aurait peut-être un système auquel personne n'a encore songé : n'inscrire, dans l'année, qu'un seul mois mais, en revanche, soixante-treize semaines de cinq jours. L'avantage de cette combinaison saute aux yeux immédiatement : un seul mois de loyer à payer mais soixante-treize semaines de salaires à recevoir.

Il est fort probable que ce projet ne sera jamais adopté mais il est certain qu'on en a déjà proposé de plus bêtes.

En ce qui concerne le changement d'heure pour l'été, l'invention née de la guerre ou plutôt de l'après-guerre, il est certain que la chose est fort bien vue d'un grand nombre et qu'elle a toutes les chances de durer longtemps, mais il semble qu'il y avait mieux à faire.

Cette avance d'heure n'est pas générale, il y a encore des réfractaires et même d'assez notoires d'où, parfois, confusion d'heures qui peuvent amener des déceptions. Certaines grandes administrations, celles des chemins de fer, par exemple, ne peuvent guère suivre ce mouvement à cause des troubles considérables que cela jetterait dans le service.

Il faudrait, non seulement imprimer des horaires spéciaux mais établir des tableaux de service nouveaux et impossibles à mettre en pratique dans nombre de cas.

Pas plus qu'on ne change la vitesse du soleil en avançant les aiguilles de son horloge, pas plus il ne serait possible d'augmenter la vitesse des trains sur toutes les lignes en même temps pour leur faire mettre à l'actif l'heure supprimée.

Au lieu donc d'une heure d'été impossible à appliquer partout, il eût sans doute été plus simple et tout aussi efficace de laisser à chaque maison, entreprise ou administration la faculté de changer ses heures de travail et de faire venir son personnel une heure ou même deux plus tôt pour lui redonner sa liberté d'action une heure ou deux également plus tôt.

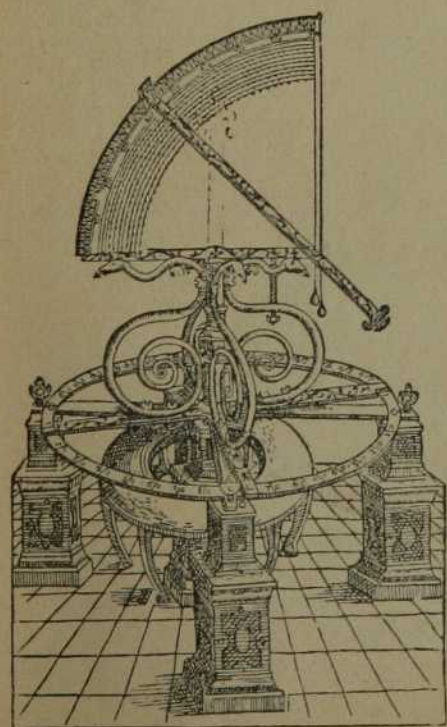
On serait sans doute arrivé à un résultat au moins équivalent, mais il est vrai qu'il faut toujours compter avec la routine ou plutôt l'illusion. Avec l'heure avancée, on se lève en réalité une heure avant le temps normal mais c'est un petit « démarrage » auquel on s'habitue vite en quelques jours parce qu'il y a la complicité de l'horloge. On croit, par exemple, se lever à sept heures et il n'en est encore que six au soleil ; les poules ne se y trompent jamais. L'homme, lui, qui est assurément beaucoup plus intelligent qu'une volaille s'y trompe tout de suite.

Enfin, cela donne aussi l'illusion que, pendant les mois d'été, le soleil se couche une heure plus tard qu'autrefois, et avec un peu de bonne volonté on arrive à le croire.

Ce qui prouve qu'il n'y a — comme on l'a dit maintes fois — rien de nouveau sous ce soleil, mais que les anciens faisaient des choses encore beaucoup plus difficiles que les modernes.

Josué l'a arrêté, ce soleil, et nous, avec toute la paperasse administrative possible, la seule chose que nous ayons encore pu faire, c'est de le ralentir.

Il est entendu que c'est un ralentissement purement théorique, mais le soleil lui-même se chargera probablement un jour de le faire passer dans la pratique ; rien ne nous affirme que son mouvement ne subira pas des modifications lentes mais profondes par la suite des temps. Et, une fois de plus, ce sera la faillite de l'homme dans ses efforts à mesurer le temps.



Autre modèle d'astrolabe.

La FEMME

d'hier,
d'ailleurs et
d'aujourd'hui



QUEL contraste (contraste qui eût donné un coup de sang à nos grand-mères !) entre la femme d'hier et certaines femmes d'aujourd'hui ? Hier esclave dans son harem ou dans sa case africaine (voir vignettes ci-dessus et ci-contre), la femme s'est singulièrement affranchie du joug de l'homme ! Vers 1900, alors qu'elle portait encore, comme en témoigne l'une de nos photos, des robes dont aucune femme ne voudrait aujourd'hui s'affubler, elle réclamait le suffrage et tous les droits civils de l'homme. Aujourd'hui, dans des pays comme les États-Unis, l'U. R. S. S., certains états baltes, la Norvège, la Suède et le Danemark, etc., elle jouit des mêmes droits que l'homme et rivalise même avec lui dans les sports les plus violents. Deux seuls pays lui refusent encore le droit de vote : la France et notre province.

Norvège, Pays d'Avant-Garde

par Wilfrid Daniel

NOTRE TOUR DU MONDE No 3

Qui de nous n'a, de temps à autre, rêvé de la grisaille des fjords norvégiens ? Qui de nous, après une lecture ou un film, n'a souhaité faire un merveilleux voyage au pays des légendaires Vikings ?

Norvège ! Quel tableau ! Mais il ne s'agit pas seulement de contempler des paysages, si captivants soient-ils, il faut aussi examiner des faits et se rendre compte que la Norvège est moderne, avec une population active à la fois et avertie, cultivée et foncièrement démocratique. C'est pour cette raison que la Norvège a droit d'être considérée comme un pays d'avant-garde et de haute civilisation.

Tout le monde sait lire en Norvège. Les paysans y forment une classe à part, capable de se défendre. Il y a l'école unique : l'instruction est à base égalitaire. On a le respect de la propriété d'autrui. L'individu est maître chez soi, mais il a le sens de la coopération et du socialisme bien compris, ce qui explique la prospérité du peuple norvégien.

Les débuts du mouvement coopératiste en Norvège remontent aux environs de 1850. L'Union coopérative norvégienne, qui a son siège à Oslo, groupait en 1932, 447 coopératives comptant au total 121,600 membres. Le chiffre d'affaires s'élevait, pour la même année, à 5,800,000 couronnes. Les bénéfices capitalisés étaient de l'ordre de 41,400,000 couronnes.

Le premier mouvement ouvrier débute à la fin de la première moitié du XIX^{ème} siècle. Son initiateur fut l'étudiant Marcus Thrane. Ce n'est que dans les années 70 que les premiers syndicats ouvriers furent créés. En 1899 fut fondée la Confédération générale du Travail. En 1927 le Parti ouvrier et le Parti social démocrate décidèrent de se fusionner pour constituer le Parti ouvrier unifié. A noter que, la première, la Norvège accorda aux femmes le droit de vote.

Les syndicats ouvriers subviennent aux besoins des chômeurs. L'Etat a créé à Oslo une Inspection du placement des travailleurs, qui exerce un contrôle sur les caisses de chômage et dirige certains efforts publics dans la recherche du travail.

L'Union patronale de Norvège a pour but de favoriser l'établissement de bons rapports entre employeurs et salariés, d'éviter et de régler les conflits du travail, etc.

Au Canada, la population d'origine norvégienne se groupe surtout dans les régions de Winnipeg, de Camrose et d'Outlook ; Ontario (5,172), Manitoba (5,263), Saskatchewan (39,755), Alberta (27,360), Colombie (12,943). D'après le recensement de 1931, le Canada comptait en tout 93,243 Norvégiens.

Voici un résumé de l'histoire de la Norvège. La fin du VIII^{ème} siècle de notre ère marque le début de la période des Vikings. Vers 872, sous la domination de Harold le Blond, l'ère des sagas fut la plus glorieuse de l'histoire de la nation. Parmi les émigrants norvégiens de la période des Vikings, il convient de mentionner en particulier Erik le Roux, découvreur du Groënland, et le fils d'Erik, Leiv Erikson. En 1380 c'est l'union avec le Danemark, union qui dura 434 ans, eut des suites fatales et fut dissoute le 14 janvier 1814 par la paix de Kiel. Le 4 novembre de la même année, la Norvège contracta une union avec la Suède. La Norvège recouvrit son indépendance en 1905 lorsque furent signées à Stockholm les conventions dites de Karlstad. Un plébiscite se prononça pour le régime monarchique et le 18 novembre 1905 fut élu roi de Norvège le prince Karl de Danemark, qui prit le nom de Haakon VII.

Quatre hommes, en particulier, avaient tout fait pour réaliser la pleine indépendance de la Norvège : deux poètes, Henrik Weigeland et Bjoernstjerne Bjoerson et deux hommes d'Etat, Johan Sverdrup et Christian Michelsen.

Le manque d'espace m'empêche de parler des luttes de la Norvège pour la démocratie, le suffrage universel, les réformes sociales, l'avancement des sciences, les grandes découvertes (par exemple celles d'Amundsen), etc.

Ceux qui parcourent la Norvège, et ils sont plus nombreux chaque année, ne manquent pas de visiter les églises de bois datant de 900 et cer-



La place du marché, à Oslo, capitale de la Norvège. Bien que fondée en 1048, la ville d'Oslo fut si souvent ravagée par l'incendie, comme notre bonne ville de Montréal, que ses plus vieilles maisons, en très petit nombre, ne datent que du seizième siècle (ce qui est déjà joliment vieux !) L'église de Notre Seigneur, qui occupe le fond de la place, fut consacrée en 1697.



Les fjords de Norvège sont célèbres dans le monde entier, tout comme notre fjord du Saguenay. Vous voyez ici celui de Hardanger.

taines habitations en bois, elles aussi, construites au moyen âge. Oslo conserve trois précieuses barques que les Vikings employaient il y a quelques mille ans lors de leurs expéditions lointaines et téméraires. A Trondheim se dresse majestueuse l'imposante cathédrale construite en l'an 1200, le monument gothique le plus beau des pays nordiques.

Pour que nos lecteurs se fassent une idée de la nature norvégienne, je transcris ces quelques lignes, extraites d'un prospectus de tourisme :

« Les fjords encaissés pénètrent jusque dans le sein du pays, alors que les cascades mugissantes, les ruisseaux gazouillants se précipitent du haut des pentes verticales qui les festonnent et que les glaciers et pics montagneux se reflètent dans leurs eaux de jade.

Des milliers d'îlots, des écueils dénudés, des rochers escarpés protègent le littoral, et dans les criques bien abritées, dans les vallons fertiles, des petites maisons souriantes égayent le paysage.

De sombres forêts de conifères émaillées çà et là par les eaux tranquilles des étangs. Grandes vallées aux champs bien cultivés. Vastes hauts plateaux dont les larges panoramas s'étendent à perte de vue sur des su-

perfcies considérables tachetées par les eaux des lacs et les couleurs pittoresques des champs de bruyères. Montagnes sauvages où pics et aiguilles se dressent majestueusement, rageusement, tel un troupeau de géants luttant les uns contre les autres pour s'approcher le plus près de la voûte céleste.

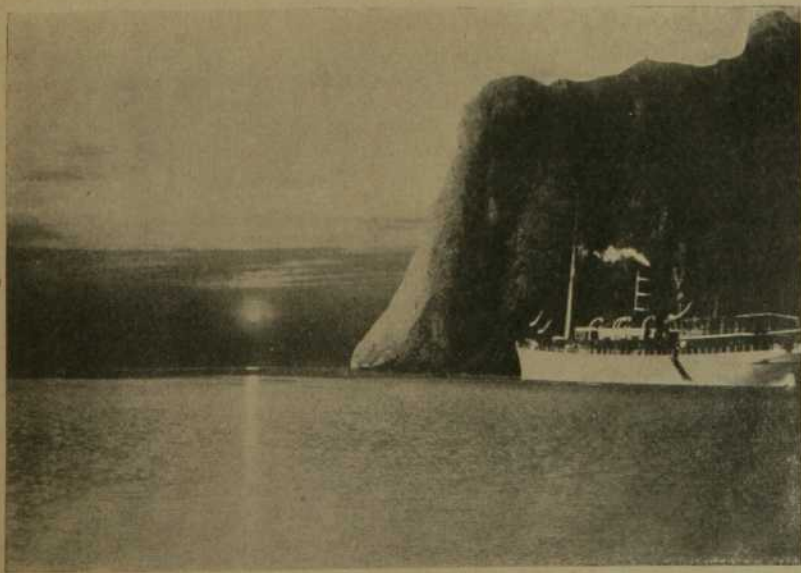
Et c'est la Norvège septentrionale et le Spitzbergen, royaume du soleil de minuit : fjords calmes au pied d'aiguilles montagneuses, falaises pittoresques, glaciers illuminés par un soleil qui en été ne se couche jamais.

Cette longue théorie de paysages infiniment variés, baignés dans cette lumière magique des nuits blanches, c'est cela qui attire tous les admirateurs de la nature.

En été, c'est la voile, la rame, les bains dans les eaux calmes des fjords, c'est la chasse, la pêche dans les monts et vallées.

Et la Norvège est le pays d'élection des sports d'hiver, le pays d'origine du ski.

Conclusion : il serait souhaitable que de nombreux pays, qui se prétendent parvenus au sommet de la démocratie et du bien-être social, suivissent l'exemple de la Norvège. Ils y trouveraient deux choses essentielles au bonheur d'une nation : la paix et la prospérité.



Le Cap Nord de la Norvège, au clair du soleil de minuit.

Photos des chemins de fer de l'Etat norvégien



JACQUES S'ÉTAIT PRÉCIPITÉ POUR ÊTRE LE PREMIER À FÉLICITER FLORA FLORÈGE, LA GRANDE ACTRICE.

STAR

CHAPITRE PREMIER

UN MONSIEUR TIMIDE — LE PLUS JOLI NOËL DE LA STAR — TOI ET MOI — SAVOIR DIRE NON — LA FÊTE DU DIX DÉCEMBRE — LE CHARME EST ROMPU.

MADAME reçoit monsieur dans un instant !
— Merci !
La soubrette disparue, Jacques Souzay parcourut d'un regard circulaire les murs du salon trop moderne, dans lequel on venait de l'introduire. Ils étaient peints de vert clair. Jacques Souzay détestait le vert dans l'ameublement. Une idée comme ça.

— Pffft ! fit-il.

C'était impersonnel et froid, comme un stand d'exposition. La seule originalité, peut-être, résidait dans la touffe des fleurs hérissant la potiche posée sur le coin du piano demi-queue, mais précisément parce que c'étaient des fleurs du Téquill... des fleurs vertes.

— Pffft ! soupira de nouveau le jeune homme.

Sans trop savoir pourquoi, Jacques Souzay était déçu. Il imaginait Flora Florège vivant dans un tout

autre cadre. Car il était, ici, chez Flora Florège, Flora ! La star nouvelle venue et célèbre déjà, dont la beauté, le charme, le talent très sûr, aussi, faisaient d'elle l'une des plus séduisantes « ingénues » de l'écran international.

Flora Florège était de passage à Paris. D'abord descendue dans un brillant palace du centre, elle avait sacrifié un moment aux obligations de sa gloire et aux exigences de sa publicité. Puis elle s'était soudain retirée là, à Saint-Cloud, dans cette villa où Jacques avait eu beaucoup de peine à la dénicher.

Tout à l'heure encore, alors qu'il pilotait sa voiture sur la route que battait une pluie glacée, il se préparait, philosophiquement, à l'idée que la star aurait oublié l'entrevue consentie par téléphone et qu'elle serait absente. Mais non ! Flora Florège s'avérait de parole. Elle était là...

— Madame reçoit monsieur dans un instant !

Restait maintenant à débiter sa petite histoire. La jeune femme ignorait tout de ce qu'il allait lui dire. Pour obtenir ce rendez-vous, Jacques Souzay s'était audacieusement servi du nom d'un journal du

soir, sans préciser ses intentions. Elle avait dû penser n'accorder qu'une interview de plus.

Or, Jacques Souzay ne venait pas l'interviewer. Pas non plus uniquement pour lui exprimer son admiration ni quémander une photo dédiée.

Ce qu'il avait mission d'obtenir de la star était à la fois beaucoup plus simple et beaucoup plus délicat.

Mais il savait ce qu'il avait à dire. Il avait ses phrases toutes prêtes, classées en bon ordre. Depuis deux semaines qu'il secondait son oncle dans l'organisation d'un programme de bienfaisance au profit de « son orphelinat », il les avait éprouvées déjà sur plusieurs vedettes du théâtre et du music-hall. Flora Florège serait son plus beau succès. Qu'il obtint seulement la promesse de son concours, son nom sur l'affiche, et son oncle serait très content de lui. Cela ferait un effet extraordinaire. L'essentiel était de ne pas trop se laisser intimider. Il y était assez sujet. Il avait beau se documenter sur les artistes qu'il allait solliciter et apprendre par cœur la liste de leurs succès les plus éclatants, il lui arrivait constamment, de s'embrouiller, de confondre et bafouiller. C'était très ridicule !

Pour Flora Florège, pourtant, cela semblait moins à craindre.

Il l'avait vue récemment dans plusieurs de ses films. Il n'avait pas à s'y tromper. Et puis, dans un magazine anglais, il avait découvert un détail d'importance : Flora Florège était blonde, figurez-vous, mais blonde comme on ne l'est pas au naturel. Or, le blond de Flora Florège était naturel. Parfaitement ! Et la star, coquette, ne permettait pas qu'on en doutât. Fort de cette indiscretion, Jacques Souzay était assuré de faire tout de suite bonne impression sur elle. Il lui dirait... Voilà ce qu'il allait lui dire :

— Mademoiselle, je...

Planté devant la glace murale qui reflétait ses traits de beau garçon, grand, brun, large d'épaules et sympathique en somme, il s'inclinait, mimant naïvement la scène :

— Mademoiselle, je suis ravi...

— Moi aussi, monsieur ! coupa derrière lui une voix claire.

Il se retourna tout d'un bloc.

C'était Flora Florège, qui venait d'entrer, sans bruit.

Il était cramoisi et très furieux :

— Mademoiselle, balbutia-t-il, je...

— Moi aussi, monsieur, répéta la jeune femme, amusée... Mais venez donc par ici, voulez-vous ? Nous serons mieux ! Ce salon me fait froid dans le dos !

— Le fait est... Oh pardon !

Mal remis encore, il avait pensé haut.

— Ne vous excusez pas protesta Flora Florège, en riant. Je ne suis pas ici chez moi, vous vous en doutez ! J'ai accepté l'hospitalité d'une amie, pour me reposer un peu ; mais cette villa est sinistre ! Je me tiens le plus souvent dans cette pièce, reprit-elle, poussant une autre porte.

Ici, c'était clair, bleu, ouaté, plus intime. Une flambée de bois idéalisait la chaleur des radiateurs ; des livres et des fleurs, des roses, poétisaient un élégant désordre bien féminin. On sentait une présence, une âme !

— Voilà, enchaîna la star, très simple. Quittez votre pardessus, je vous prie ! J'ai du feu, voyez-vous ; je suis très frileuse... Asseyez-vous. Cigarette ?... Whisky ?...

— Volontiers !

La grâce aimable de Flora Florège rendait à Jacques Souzay un peu de son assurance. Enfoncé maintenant au creux du fauteuil qu'elle lui avait désigné, il considérait curieusement la jeune femme. Elle était plus petite qu'il imaginait, plus menue, distinguée, mais jolie et blonde, si blonde !...

— Hum !...

Il remarqua qu'elle laissait éteindre sa cigarette sur le bord d'un cendrier et ne préparait qu'un seul gobelet d'alcool :

— Je... je bois seul ?

— Oh ! oui. Je déteste le whisky.

— Mais moi aussi !

Elle arqua les sourcils :

— Alors, pourquoi ?

— Je ne sais pas ! Celui-ci n'a peut-être pas le goût de... vernis ?

— Non. Il sentirait plutôt... l'arnica !

— Alors non. Je préfère pas !

Ils riaient tous les deux, Jacques Souzay redevenu écarlate :

— Vous m'excusez, n'est-ce pas ?

— De quoi donc ? accorda la star. Il n'y a rien d'anormal à ne pas aimer l'arnica. Moi je ne l'aime pas et ne m'en cache pas.

— Moi non plus. Mais je ne sais pas dire « non ».

— Il faut savoir dire non !

— Je suis si peu contrariant.

— Mais vous êtes timide.

— Ah !... Cela se voit ?

— C'est-à-dire que... atténua malignement Flora Florège : cela se devine !

— Le fait est que je suis parfois... ridiculement timide.

— Cela doit être très gênant, dans votre profession ?

— Ma profession ?

— De journaliste.

— Mais je ne suis pas journaliste !

Une seconde interdite, la jeune femme parut soudain plus froide :

— Ah ! très bien, fit-elle.

— Ou du moins... voulut rattraper Jacques Souzay.

Le crépitemment d'un timbre de bois lui coupa la parole. C'était le téléphone.

— Pardon !

Flora Florège avait déjà saisi l'appareil laqué bleu posé sur une table voisine :

— Allô ? fit-elle, répondant à sa femme de chambre. Oui. Je prends !

Jacques Souzay détourna hypocritement la tête, pour faire mine de ne pas écouter. Il comptait sur ces quelques instants de répit pour se ressaisir enfin. Quoi ? Il n'allait tout de même pas se laisser impressionner par cette petite bonne femme, si peu poseuse en somme ! C'était trop sot !

— ... Ah ! disait cependant la star. J'entends très mal. Une enquête de ?... Ah ! La Femme de France ! Oui, parfaitement, j'entends mieux... Mon plus joli souvenir de Noël ? Mais ils sont tous jolis !...

Jacques Souzay dressa l'oreille. Il était plus curieux encore que timide. A la dérobée, il observait la jeune femme dont une moue enfantine amenaisait les traits ensoleillés.

« Elle est vraiment très bien », pensa-t-il.

— Eh bien, voici, expliquait Flora Florège j'avais neuf ans. Je croyais toujours au Père Noël ! A neuf ans, c'est magnifique, n'est-ce pas ?... Mais je venais de perdre mon pauvre père. Depuis longtemps, déjà, je n'avais plus de maman. Je vivais en province, chez ma tante. Une tante très... avare et qui trouva soudain scandaleux que je crusse encore au Noël à cet âge ! Peu soucieuse de garnir ma cheminée, elle me révéla sans aucun ménagement la triste vérité. Le plus fort est que je me refusai à l'admettre. Tout en moi se révoltait. Cela me paraissait trop monstrueux. Alors, ma tante décréta que j'étais une « tourte », et finalement, à court d'argument, sans doute, elle me lança une giflette. Voilà !

« Allô ? reprit la star. Non, non !... C'est ici seulement que commence mon histoire. Et qu'intervient le père Noël en personne, sous les traits de mon petit voisin, un monsieur qui avait bien trois ans de plus que moi. Il s'appelait Jules. Il avait les cheveux bouclés et des yeux bleus, au regard très droit. Nous étions très amis. C'est à lui que j'allai

par

Claude Bressac

♦ ♦ ♦

ILLUSTRATION DE LUCE

conter ma peine. Et mon bon Jules, bouleversé, se fâcha tout rouge, m'affirmant que c'était ma tante qui était une « méchante tourte » !

« — La preuve, conclut-il, le plus sérieusement du monde, c'est que le père Noël descendra quand même ! Peut-être pas chez toi, pour ne pas te faire gronder. Mais chez moi, puisque nous sommes voisins. Tu verras ! »

« Et j'ai vu. Le miracle s'est, en effet, accompli. Le matin de Noël, la voisine me fit appeler. Dans la haute cheminée du salon, au pied d'un petit sapin givré d'or et d'argent, parmi les jouets de Jules, j'ai trouvé tout ce que j'avais désiré moi-même, cette année-là !... »

« Je me souviens de n'avoir su qu'éclater en sanglots. Sans doute, pensais-je à mon père. Sans doute, aussi avais-je le pressentiment du pieux mensonge qui m'était fait... et que c'était là mon dernier vrai Noël. Car ce fut le dernier. Mais le plus joli, j'imagine ! Celui dont le souvenir me revient chaque année, au moment de gâter des enfants pauvres autour de moi. »

Flora Florège échangea quelques phrases encore au téléphone.

L'appareil enfin raccroché, elle resta rêveuse, semblant avoir totalement oublié la présence de Jacques Souzay à qui, maintenant, elle tournait le dos.

Puis elle se retourna et reprima un geste de surprise.

Le jeune homme était debout, visiblement très ému, et qui la fixait de ses yeux bruns :

— Mademoiselle, dit-il d'une voix sourde, cette histoire... je m'excuse, mademoiselle... qui vous l'a racontée ?

— Mais personne... Qu'avez-vous ?

— C'était à... Saint-Trojan, n'est-ce pas ?

— Oui.

Flora Florège avait tressailli. Le temps d'un éclair, leurs regards s'accrochèrent, avec une soudaine anxiété.

— Ce n'est pas possible ? balbutia la jeune femme.

— Micheline !

— Jules... Oh !...

Un même élan spontané les jeta l'un vers l'autre :

— Toi ! C'est toi ! répétait la star.

— Micheline ! Petite Micheline !...

Des questions fusèrent, à un rythme fou, fixant pêle-mêle des souvenirs restés nets. Durant quelques minutes, elle eut neuf ans, lui douze...

— A dire vrai, j'ai dû changer, n'est-ce pas ? railla-t-il. Je boucle encore un peu, mais je n'ai plus les yeux bleus.

— C'est juste ! Je me rappelais un regard si droit, si franc, si clair, vois-tu ! J'aurais juré que tu avais les yeux bleus !

— Toi, tu... tu n'étais pas si blonde !

— Ah ! Jules, non Pas ça !... Tiens, au fait : tu ne t'appelles plus Jules ?

— Toujours, hélas ! Jules, Jacques, André. J'ai adopté « Jacques » pour aller dans le monde, C'est mieux, n'est-ce pas ?

— De faire le Jacques ?

— Cela m'arrive !... Flora Florège, c'est ton nom de cinéma, naturellement ! C'est joli ! C'est frais ! C'est... c'est floral. Cela te va comme un ruban dans les cheveux !

— A propos de cheveux, monsieur, coupa la star, si je n'étais pas blonde, je le suis devenue ! Il y en a qui brunissent en grandissant : moi, j'ai blondi. C'est simple ! Tu peux voir mes racines !

— Voyons !

Jacques Souzay feignit d'expertiser la toison d'or authentique qu'elle lui tendait et l'effleura des lèvres :

— Tu es la plus blonde des blondes, convint-il. Et si jolie... Tu as toujours été jolie, d'ailleurs !

— Pas toi ! Tu as changé en mieux. Beaucoup mieux ! Tu avais un petit visage effacé à la gomme.

— Oui. Je l'ai repassé à l'encre. J'ai fait de mon mieux !

Elle rit, restée contre lui, presque à le toucher :

— Mon petit Jules ! Oh ! pardon !

— Laisse ! Tu peux m'appeler Jules, toi. Tu prononces ça comme tu dirais « Virgile »...

— Tu veux que je t'appelle Virgile ?

— Non. Je pense à ce qu'évoque le nom du doux poète...

— Ah ! Pour moi, c'est assez flou, tu sais, avoua ingénument la star. Jules m'est autrement suggestif ! C'est mon premier poème. T'en souviens-tu ?

— En douterais-tu ?

Flora Florège se mordit les lèvres :

— Hum ! fit-elle, je crois que tu me tutoies ?

— Moi ? Tu es folle !

Ils riaient, du même rire juvénile et sans équivoque.

— Tu ne brillais pas tant, tout à l'heure, monsieur Jacques !

— J'en étais malade. Positivement !

— Pauvre ! Cela te prend souvent ?

— Que trop !

— Devant les femmes ?

— Quand elles sont trop jolies.

— Et les hommes ?

— Quand ils ont de la barbe.

— Tu es bête ! pouffa la star. Et tu ne sais vraiment pas dire non ?

— Oui.

— Prends garde ! Cela pourrait te jouer un vilain tour ?

— Me faire fumer du tabac de Virginie et boire de l'arnica.

— Pire !... Tu n'est pas marié, au moins ? questionna Flora tout à trac.

Il lui parut que Jacques Souzal rougissait un peu :

— Penses-tu ! protesta-t-il.

Un court silence pesa, comme une gêne, et que rompit pourtant la jeune femme :

— Ah ! lança-t-elle gaîment, c'est trop fou de se retrouver ainsi. Viens ici !

Elle poussa Jacques dans le fauteuil, jeta un coussin à ses pieds et s'y laissa choir :

— Maintenant, raconte !

— Te raconter quoi, ma pauvre petite ! C'est toi...

— Bah ! éluda-t-elle. Tu liras mes coupures de journaux ! C'est plus original que la vérité. Plus romanesque, aussi !

— Non. Dis-moi, Flora. Pour moi seul !

— Tu seras discret ?

— Tu sais bien.

(Lire la suite page 13)

Les Jupes deviennent plus amples



2326

2326 — Robe charmante, gr. 32 à 42. Pour un 34 : $4\frac{1}{2}$ v. de 35", $4\frac{1}{4}$ v. de 39 ou 3 v. de 54". 20 cents.



2318

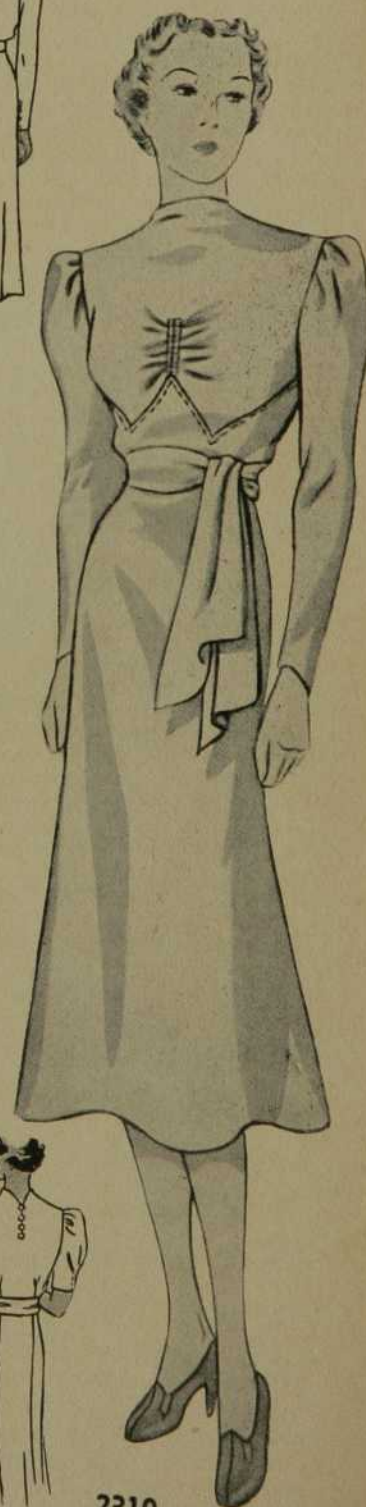
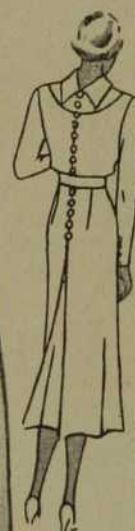
2318 — Belle toilette, gr. 34 à 46. Pour un 40 : $4\frac{5}{8}$ v. de 35", 4 v. de 39" ou $2\frac{7}{8}$ v. de 54". $\frac{1}{4}$ v. de contrastant de 35"-39". 20 cents.



2313

2313 — Pour dame ou jeune fille, gr. 32 à 42. Pour un 36 : $3\frac{1}{2}$ v. de 35", 3 v. de 39" ou $2\frac{1}{8}$ v. de 54". $\frac{7}{8}$ v. de contrastant de 35"-39". 20 cents.

2310 — Robe élégante, gr. 32 à 42. Pour un 34 : $3\frac{7}{8}$ v. de 35", $3\frac{5}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{5}{8}$ v. de 54". $\frac{3}{8}$ v. de 35"-39" pour chaque contrastant. 20 cents.



2310

(Suite de la page 11)

Nous ne le serons pas moins. Les stars ont leur légende. Flora Florège a la sienne, au service d'une gloire fragile et qu'il lui faut reconquérir chaque jour. L'histoire vraie — mais la lui livra-t-elle toute ? — était celle d'une jeune fille sans famille et sans refuge, à qui le destin, naguère si cruel, semblait à présent sourire.

— C'est magnifique ! assura Jacques Souzay. Tu n'imagines pas combien je suis heureux de te retrouver ainsi, riche, célèbre... heureuse !

— Heureuse... ?

— Quoi ? tu n'es pas heureuse ?

— Si... Non. Je ne sais pas ! Je mène une vie terriblement factice...

Je ne suis que rarement moi-même...

— Aujourd'hui... tu es ?

— Oui, Jacques. Tout à fait. Et c'est délicieux !

— Petite Michou...

— Et toi ? biaisa alors la star, dissimulant son trouble. Qu'es-tu ? Que fais-tu ?

— Rien, avoua Jacques Souzay. J'ai perdu mon père il y a cinq ans ; une grippe. Il était ruiné ou presque ! Je vis avec ma mère qui ne se console pas, chez mon oncle. Mon oncle Jean, Jean Souzay-Villard. C'est un financier. Pas marron : un vrai ! Moi je suis ingénieur, un vrai aussi ! Polytechnique... tu te rends compte ?

— Ouf ! Tu portais le plumet ?

— Mais non. Le plumet, c'est St-cyr. J'avais le bicorné !

— Ah ! oui. Comme les encaisseurs !

— Et les Académiciens. Mais c'est fini. Maintenant je... je ne fais rien !

— C'est très fatigant, ça !

— Très ! D'autant plus qu'entre temps, je fais des romans, des pièces...

— Non ! Tu écris ?

— Pas précisément ! J'écris le titre.

En dessous, je mets : « Chapitre premier », ou « Acte premier ». Puis, je raconte l'histoire à tous mes amis... Cela n'a jamais été plus loin !

— Dommage !

— Tu crois ?

— Je suis polie, précisa malignement Flora.

— Tu es gentille ! assura Jacques Souzay, sans rancune. Mais pour le moment, je suis réellement occupé, figure-toi ! Parce que mon oncle, en marge d'un certain nombre d'affaires, préside encore aux destinées d'un orphelinat qu'il a créé. Une espèce de sana, dans les Vosges.

— Très bien, ça !

— Oui. Mais les appuis de la première heure font de plus en plus défaut. La crise, tu comprends ! Alors, pour boucler le budget, on a eu l'idée d'une grande fête de bienfaisance. Le Bal des Petits Lits Blancs, en plus modeste ! Tout est prévu, arrangé. Il ne manque plus que quelques artistes encore...

— Ah ! voilà !

— Voilà. C'est ton concours que je venais solliciter. Nous aurons deux ministres, toute la haute finance... Pas sur la scène ! mais la salle. Bref, ce sera très mondain, très chic !...

— Et c'est quand, ton affaire ?

— Le 10 décembre. Dans quinze jours... Es-tu libre ?

— En principe, oui ! Je ne dois partir que le 15. Et que puis-je faire là-dedans, moi ?

— Danser, chanter... Ce que tu voudras ! Ton seul nom au programme te donne droit à toute la gratitude du Comité... et à une corbeille de roses ou d'œillets.

— Je préfère les roses. Des rouges !

— Alors, c'est oui ?

— Bien sûr !

— Flora, merci ! Tu me fais très plaisir. Pas seulement pour la fête, mais pour moi !

Il s'était emparé des mains de la jeune femme et les effleura d'un baiser :

— Mais, dis-moi, reprit-il, si tu restes quinze jours encore, nous allons nous revoir, n'est-ce pas ? Souvent, très souvent ! Tu viendras dîner un soir à la maison. Maman sera si heureuse ! Mon oncle aussi. Et moi...

— Quand ?

— Et moi !... Jacques.

— Quand tu voudras. Préviens-moi, toutefois, un peu à l'avance !

— Je te téléphonerai.

— Téléphone.

Un éclair de malice passa alors dans les yeux de Flora Florège :

— En attendant... veux-tu venir déjeuner ici, demain ? proposa-t-elle. En garçon ?

— Demain ?... (Jacques Souzay avait subitement rougi.) Oui. Mais oui !

— Oui... oui ? taquina Flora. Ou oui... non ?

— Mais si, voyons ! Je pense que j'ai un rendez-vous à midi. Mais je me libérerai.

— Vrai ?

— Vrai ! Rien ne saurait me retenir.

— Bon. Et... qu'est-ce que tu aimes ?

— Toi.

— Tu es fou !

— Mais non, petite « Micheline ». Comprends-moi : ce que j'aime, c'est t'avoir retrouvée. C'est magnifique !

Tu ne peux pas imaginer mon plaisir...

Une flamme courut sur les traits ingénus de la star :

— Ecoute, Jacques, dit-elle soudain plus sérieuse.

Mais on frappait à la porte du salon. La soubrette annonça un certain M. Brot.

— Qu'il entre !

L'instant d'après, l'homme était là.

Flora Florège présenta rapidement :

— M. Jacques Souzay, un ami d'enfance. M. Brot, mon « manager ».

Salut bref, poignée de main. Puis :

— Du nouveau, ma chère amie, annonça le manager sans autre transition. Vous rentrez demain à Berlin !

— Demain ?

— Demain soir, oui. On a avancé la réalisation de : *Si tu m'aimais* !

La star se retourna vers Jacques Souzay :

— Tu vois, fit-elle doucement.

— Mais, observa naïvement le jeune homme, tu ne seras pas là pour le 10 ?

— Certainement pas ! confirma M. Brot. Sitôt après ce sera Londres !

Peut-être Hollywood... Je suis navré de vous déranger, ma chère,

poursuivit le manager, s'adressant à Flora. Mais je tiendrais assez à vous entretenir de tout cela ! Et je pars cette nuit. J'avais l'intention de m'inviter à dîner ?

— Invitez-vous, mon cher Brot ! Invitez-vous !

Le charme était rompu. Jacques Souzay perçut qu'il n'avait plus devant lui la petite Micheline de naguère, mais Flora Florège, la vedette, reprise par les soucis de son art et ses contrats. Il se prépara à prendre congé :

— Demain quand même ? questionna-t-il, au moment de quitter la jeune femme.

— Plus que jamais, Jacques... Après... Dieu sait !

— Alors, à demain !

CHAPITRE II

HUGUETTE N'EST PAS JALOUSE — PREMIER MENSONGE DE JACQUES — UNE IDÉE DE SCÉNARIO — TOUJOURS PARTIR... — MALENTENDU — LES

Toute la Journée

VOUS AVEZ BESOIN DE 3 PROTECTIONS

QUE SEUL KOTEX VOUS OFFRE !



1

NE PEUT IRRITER Les bords du Kotex sont coussinés de ouate spéciale, douce et molle, pour prévenir toute forme d'irritation. Ainsi, le Kotex Ultra-Doux donne un confort et une liberté durables. Mais seuls les bords sont coussinés — la surface du centre est libre d'absorber.



2

NE PEUT FAILLIR L'intérieur du Kotex est de fait 5 FOIS plus absorbant que la ouate. Un centre spécial dit "Egalisateur" guide également l'humidité sur toute la longueur de la serviette. Il donne du "corps" sans augmenter le volume — prévient la torsion et l'enroulement.



3

NE PEUT PARAÎTRE Les bouts arrondis du Kotex sont amincis et aplatis pour assurer une invisibilité absolue. Même la robe la plus légère ou la plus cirée ne laisse rien soupçonner ; pas le moindre pli révélateur.

★ ★ ★
3 TYPES DE KOTEX... TOUS
AU MÊME BAS PRIX

Régulier, Junior et Super — pour différentes femmes, à différents jours.

★

"Elles vont ensemble"

QUEST et KOTEX. Quest est la nouvelle poudre désodorisante positive pour les serviettes sanitaires. Achetez-la avec le Kotex. CEINTURES KOTEX — pour compléter le confort du Kotex. Etroites, ajustables, sans épingles.

KOTEX ULTRA-DOUX

POISSONS DE LA STAR — AH ! SAVOIR DIRE NON !

RETENU en ville par quelques autres courses, chez le fleuriste, notamment, où il commanda un carton de roses rouges, Jacques Souzay rentra, ce soir-là, un peu en retard. Il était près de huit heures.

— Eh bien ! taquina son oncle, l'accueillant au seuil du salon, c'est Flora Florège qui t'a gardé si longtemps ?
— Mais oui ! Je m'excuse. Ah ! quelle aventure ?

Alors, seulement, le jeune homme remarqua la présence des Derivery. Il rougit violemment, parce qu'il avait totalement oublié qu'ils devaient, en effet, venir dîner ce soir-là.

Sans la moindre gêne, pourtant, il baisa les doigts de Mme Derivery, embrassa sa mère, serra la main de M. Derivery puis celles d'Huguette, qu'il retint un instant prisonnières :

— Bonsoir, vous !

— Bonsoir, Jacques.

Huguette Derivery était une grande jeune fille brune, aux yeux vifs et rieurs. Jolie, elle était aussi très belle. Ferventes des sports faciles, elle y avait acquis une aisance de l'attitude et du geste qui, sans rien altérer de sa distinction, lui prêtait parfois un charme « très femme ». Elle aimait Jacques et Jacques l'aimait. Selon toutes probabilités, ils devaient se marier au début du printemps prochain.

— Alors, fit-elle, cette aventure ?

Mais le jeune homme se déroba :

— Trop long ! déclara-t-il à la ronde. Vous raconterai tout à l'heure. Attendez-vous, toutefois, à une grande surprise ; toi, du moins, maman !

— Moi ? s'étonna l'excellente femme.

— Toi, oui ! Mais qu'on veuille bien m'excuser. Je vais m'habiller. Je reviens tout de suite !

C'était la coutume chez M. Souzay-Villard. Le financier avait longtemps séjourné en Angleterre et y avait contracté l'habitude de s'habiller pour dîner. Il prétendait devoir à ces menues disciplines le secret de sa silhouette de quinquagénaire, restée très jeune.

Lorsque Jacques Souzay reparut, il était en smoking, rasé de frais, net comme un jeune premier d'opérette. Huguette aimait beaucoup Jacques en smoking. Il est vrai qu'elle l'aimait aussi en gris. Et puis, en bleu. Elle l'avait aimé même en polytechnique avec son bicorne. A la vérité, elle l'eût très certainement aimé en hail-lons.

Ce fut elle qui le reprit tout de suite :

— Allez, Jacques. Racontez, maintenant !

— Oui. Mais laissez-moi d'abord faire ma surprise à maman. Car maman connaît fort bien Flora Florège. Devine ? lança-t-il joyeusement.

— Comment veux-tu, voyons, protesta naïvement Mme Souzay. Je ne vais jamais au cinéma !

— Oh ! ce n'est pas sur l'écran que tu l'as vue... Mais je vais te dire, va ! Flora Florège, figure-toi, c'est... c'est Micheline. La petite Micheline Florent, de Saint-Trojan...

— Micheline Florent ? Non ! Tu plaisantes ?

— Pas du tout ! Crois-tu ? Et la retrouver, comme ça...

— J'avoue que...

— Je ne l'avais pas reconnue, tu penses, expliqua alors Jacques Souzay. J'étais là depuis un quart d'heure, à parler cinéma (hum !) quand, tout à coup, on téléphone...

Requête d'un P'tit Vieux

♦ ♦ ♦

*Excusez-moë, m'sieu l'rédacteur,
Comm' j'ai pas d'sous pour le facteur,
J'm'en viens vous fair' un bout d'causette
Pour l'imprimer dans vot' gazette.*

*Comme' c'est vous qui la publiez,
On m'dit qu'jamais vous oubliez
De taper su' c'qu'est pas correct,
Mêm' si c'est le Secours Direct.*

*J'sus v'nu vous d'mander la faveur
De m'laisser dir' c'que j'ai su' l'cœur;
C'est par' que je trouv' pas d'ouvrage
Et pis des fois, ça m'décourage.*

*J'sus battu d'un gros appétit
J'ai ça depuis qu'j'étais tout p'tit,
J'pourrais boir' an' barriq' de vin
Mé je r'tir' yinq' ane quatre-vingt.*

*C'est pas l'loup, ça, pour se nourrir,
Et des fois, j'ai peur de mourir;
Ça m'crie tout l'temps dans l'estomac,
J'peux seul'ment pas m'ach'ter d'tabac.*

*J'ramass' ben des bouts d'cigarette
Mé y a des fois que je le r'grette;
J'voudrais pas passer pour quiqueur
Mé ces bout's là, ça m'tomb' su' l'cœur.*

*J'lis vot' gazett' chac' fois qu'à sort
Mé j'cré ben qu'à m'a j'té un sort,
Par'que quand je lis "Le Samedi"
J'rest' au lit tout l'avant midi.*

*Comm' les Canayens dans l'aisance
Doiv' t'êt' des gens pleins d'complaisance,
J'sé pas si pour me rend' service
L'fraient pas un p'tit sacrifice.*

*D'mandez-leu' donc s'i' pourraient pas
Me donner ane bonn' pair' de bas;
Pis, pour patauger dans les flaques
Ça m'aid'rait ben d'avoir des claques.*

*S'i' voulaient ben fair' ça pour moë
J's'rais aussi ben que l'pèr' Noë
Car le déluge me f'rait pas peur,
J's'rais si chaud'ment, "Nom d'un Sapeur".*

*Pour mes claqu' j'prends des huit et d'mi
Et s'i' m'en donn' j's'rai leur ami;
J'prierai souvent l'bon Yeu pour eux
Pour tout c'qui'i' f'ront pour le "P'tit Vieux".*

P'TIT VIEUX

On était passé à table depuis déjà un long moment, que Jacques Souzay parlait encore de Flora Florège.

Il était agité, un peu nerveux. Il ne se rendait pas compte de ce que son enthousiasme pouvait avoir d'excessif. Il advint, d'ailleurs, qu'il s'arrêta net, sans pouvoir réprimer un : Aïe ! de douleur, parce que Huguette, placée à côté de lui, venait de le pincer, sournoisement.

— Huguette ! gronda Mme Derivery.

— Oh ! mais, il m'agace. écoute, avec cette Flora Florent !

Jacques Souzay était devenu écarlate, sous les rires des autres. Il se ressaisit pourtant très vite :

— Elle a raison, convint-il, tout en frottant son bras. Je suis stupide ! Mais il ne faut pas m'en vouloir, Huguette, plaïda-t-il. Ce n'est pas tant Flora Florège, qui est cause de mon émoi, faites-moi la grâce de le croire ! C'est Micheline, qui a été ma

petite sœur d'un moment. Vous ne pouvez pas être jalouse du souvenir d'une fillette de neuf ans !

— Oh ! pas même de vingt-deux, ni de soixante ! rétorqua alors Huguette en riant. Je ne suis pas jalouse !

C'était sincère. Elle avait cédé plus à un geste d'espièglerie qu'à un sentiment de jalousie. La jalousie comporte toujours un secret mépris, par le fait même de la défiance qu'elle suppose. Huguette était trop droite, trop éprise de Jacques aussi, pour songer à douter de lui.

Et pourtant...

Mais non. La minute d'après, Jacques Souzay s'était retrouvé lui-même, plus calme, insoucieux et tendre.

Le dîner s'acheva gaîment.

On passa au salon.

Personne ne semblait plus penser à Flora Florège. Huguette était au piano, Jacques auprès d'elle. Elle par-

lait d'une partition nouvelle, achetée dans l'après-midi :

— Je vous la jouerai demain, dit-elle, puisque vous déjeunez à la maison.

— C'est cela !

Demain ? Mais demain le jeune homme déjeunait chez Flora, il avait promis :

— Pas demain, susurra-t-il en rougissant. Après-demain ?

— Mais non, demain, répéta Huguette.

Elle s'était retournée, les sourcils arqués.

— Il doit y avoir malentendu, risqua l'autre qui s'enfermait. Demain je... j'ai un déjeuner d'affaires avec mon oncle, à son cercle.

— Mais pas du tout !

— Je vous affirme.

M. Souzay-Villard passait. Huguette l'arrêta sans façon :

— Que me dit Jacques. Il déjeune avec vous, demain ?

— Non. Après-demain !

— Mais... demain c'est jeudi, insista Jacques.

— Précisément. Notre déjeuner est pour vendredi !

— Ah ! mon oncle, je suis navré de vous prendre en défaut...

Ce disant, Jacques fixait intensément son oncle, qui perçut le muet appel :

— Diable ! s'étonna le financier, extirpant son agenda de poche qu'il feignit de consulter... Mais oui, jeudi 26, confirma-t-il. Tu as raison !

— Ah !

— Allons bon ! regretta Huguette, contrariée. Et après-demain, c'est nous qui ne sommes pas libres. Ou alors... pour dîner, Jacques ?

— Volontiers ! Mais oui... Avec plaisir...

Jacques Souzay respira, cependant que son oncle s'éloignait, lui coulant un regard sans aménité.

Ce ne fut, toutefois, qu'après le départ des Derivery et lorsque Mme Souzay se fut elle-même retirée dans sa chambre, que le financier appréhenda son neveu. Celui-ci avait prévu l'explication et ne songeait nullement à s'y dérober. Il était peut-être faible, mais il était franc :

— Je vous demande pardon de vous avoir si cavalièrement mis en cause, dit-il. Mais... je dois déjeuner avec Flora Florège, à Saint-Cloud !

— Ah ! vraiment ?

— Oui. Elle quitte Paris dès demain soir, vous le savez ? Je n'ai pas pu lui refuser...

— Tu n'as pas su dire non ?

— Voilà !

— Pourquoi ne l'avoir pas dit à Huguette, plutôt que de mentir si sottement ?

— Bien sûr ! Mais qu'eût-elle pensé ? A table, déjà...

— Le fait est que tu t'es conduit comme un collégien !

Jacques Souzay sourit, un peu gêné. Il semblait vraiment n'être encore que cela : un collégien. Son oncle le considérait curieusement, plus amusé que réellement fâché :

— Prends garde, Jacques, dit-il pourtant.

— Prends garde ?

— Ne fais pas de bêtise.

— Oh ! mon oncle ! protesta vivement le jeune homme. Flora ! Si vous saviez ? Mais nous sommes deux camarades, voyons ! Deux anciens élèves qui se retrouvent, deux copains de régiment...

— Ouais ! Tu lui as dit, naturellement, que tu étais fiancé... ou presque ?

— Euh... Ma foi... non.

— Tu es discret.

Jacques Souzay rougit. Il lui parut soudain qu'il faisait figure de coupable et s'insurgea :

— Mon oncle... je ne vous comprends pas, assura-t-il. J'aime Huguette. Je ne vois pas quel mal...

— Bon ! trancha alors M. Souzay-Villard, conciliant. Mais, crois-moi : apprends une fois pour toutes à dire non ! Cela pourrait finir par te jouer quelque vilain tour...

Ici, le jeune homme ne put se défendre de rire ; Flora, aussi, lui avait prêté cela.

— Et puis, reprit le financier plus sérieux, ne compte pas trop sur moi pour te tirer d'embarras à l'avenir ; j'ai horreur de paraître manquer de mémoire.

A Saint-Cloud, Jacques Souzay s'attendait naïvement à trouver des piles de malles dans le vestibule de la villa. Il n'en était rien...

— Quoi ? Tu ne pars plus ?

— Mais si ! Pourquoi ? s'étonna la star. Mes bagages ? Bah ! Yvonne a l'habitude, tu sais ! En deux heures tout sera bouclé. Nous avons le temps de déjeuner bien tranquillement... Tu as faim ?

— Très !

— Tant mieux ! A propos, reprit innocemment la jeune femme, tu as pu te libérer de tes raseurs ?

— Heu... je... oui, balbutia Jacques, tout de même gêné.

Ils restèrent un moment au salon avant de passer à table. A la lumière du jour, que fardait un soleil frileux, Flora Florège semblait plus blonde encore. Elle était en tailleur. Un charme ingénu émanait d'elle et de ses moindres gestes.

— Qu'est-ce que j'ai ?

— Tu es jolie !

— Ah !... Ta cravate aussi. Cadeau ?

— Cadeau. De maman !

— Hum !... elle a du goût !

— N'est-ce pas ? C'est elle qui me fournit en cravates. Ah elle t'embrasse affectueusement... *dixit* !

— Merci. J'aurais tant aimé la revoir, ta maman !... Elle se souvenait ?

— Tu plaisantes ! Mais que je te raconte...

Il était debout devant elle, assise sur le bras d'un fauteuil. Il dit toute la surprise de Mme Souzay en apprenant que la célèbre star n'était autre que la petite Micheline qu'elle avait gâtée naguère. Dans le feu de l'histoire, le nom d'Huguette lui échappa.

— Qui est-ce ? coupa Flora.

— La fille d'une amie de maman. Elle t'admire beaucoup, enchaîna le jeune homme qui poursuivit précipitamment son récit.

« Tout le monde regrette bien que tu doives partir si vite, conclut-il enfin.

La minute d'après, Yvonne, la soubrette, annonçait que « madame était servie ».

La table était dressée dans un coin de la salle à manger, près de la baie donnant sur un pan de jardin sans fleurs. Mais des fleurs, il y en avait là, sur le bahut, des roses rouges.

— Tes roses, Jacques...

Dès qu'ils furent assis, dès qu'on leur eut apporté les huîtres — à St-Trojan, ils allaient, naguère, les marauder dans les parcs de la « petite plage » — les deux jeunes gens furent, de nouveau, la proie de leurs souvenirs.

— Tu te rappelles, Flora ?

— T'en souviens-tu, Jacques ?...

— Et la fois que...

— Et le jour qui...

Ils riaient et s'attendrissaient tour à tour avec la même joie puérile d'être là, maintenant, en face l'un de l'autre, en camarades... « comme deux élèves de la même promo-

tion qui se retrouvent, comme deux bons copains de régiment ».

Puis, la star parla de ce qu'elle avait fait, du film qu'elle allait tourner.

— Dis-moi, Flora, lança Jacques tout à trac. J'ai pensé, cette nuit. Si je te faisais un scénario, moi ?...

Flora Florège réprima un sourire :

— Peut-être ! Tu as l'idée ?

— Des idées, ma chère. J'en ai plein mes poches ! Avec tous les romans et toutes les pièces que je n'ai jamais écrits... tu penses ! Mais, sans chercher plus : notre aventure ?

— Tu crois ?

— Mais oui ; un petit journaliste va interviewer une star, jeune, jolie, célèbre ! Au cours de l'entretien, ils découvrent qu'ils sont des amis d'enfance... Je vois là un point de départ très excitant !

— Peut-être...

— L'un des deux s'empêche de l'autre. Au cinéma, cela va très vite !

— Le journaliste, naturellement !

— Le journaliste. Mais il y a un obstacle, quelque chose ! Un autre amour...

— On pourrait l'appeler Huguette. — Oui... Quoi ? tressaillit Jacques. Pourquoi ?

Flora remua les épaules :

— Je dis Huguette comme je dirais... Valencia. Qu'importe !... Mais je vois très bien ton histoire, va, reprit-elle, avec l'évident désir d'en rester là. L'essentiel serait de trouver une fin qui tienne... pas trop décevante...

— Oui. Quelque chose d'original, trancha le jeune homme, serein. Et qui finisse bien...

— Qui finisse bien...

La star avait doucement répété les derniers mots. Elle resta songeuse.

Yvonne, survenant alors, fit la transition utile. L'instant d'après, ils parlaient d'autre chose. Le rire de Flora Florège fusait de nouveau, insoucieux et clair.

Lorsqu'ils se trouvèrent au salon, un peu plus tard, ils s'étaient tout dit, et avaient encore tout à se dire. Il est difficile d'imaginer combien ces quelques années d'enfance, vécues côte à côte, pouvaient leur fournir de souvenirs à plus de dix ans de distance.

— C'était hier, assura Jacques Souzay.

— Mettons avant-hier, corrigea la star.

— Mais non ! Hier... Rappelle-toi, ici même...

— Oui. Mais dès ce soir ce sera encore avant-hier. Et si loin...

L'irruption de la soubrette, venue demander si elle pouvait commencer les malles, soulignait singulièrement l'allusion de Flora Florège.

— Tu vois, fit-elle, avec une sou-daine lassitude. Je m'en vais...

Positivement, Jacques avait oublié. Auprès de Flora, il vivait comme en un rêve. Un charme capiteux opérait sur lui, l'envoûtait délicieusement et qui semblait proprement l'isoler, avec elle, du reste du monde. A présent encore, alors que l'idée du départ venait de surgir, il ne pensait plus qu'à ce départ. Il avait une sensation de vide, inexplicable mais réelle, une espèce de déception.

Flora, elle-même, s'était tue. Assise sur le bord du divan, s'étayant de ses deux bras en arrière, elle fixait sans le vouloir l'un des cadres pendus au mur : un voilier, perdu là, comme en plein océan...

Jacques lui toucha l'épaule :

— Flora... Oh ! Flora ! Tu pleures ? Qu'as-tu ? Pourquoi ? Michou.

Il s'assit auprès d'elle, bouleversé. — Laisse, va. c'est nerveux... J'ai horreur des départs, vois-tu ! Et il faut toujours que je parte. Je ne me sens jamais « arriver » nulle part. Je me vois constamment partir...

Donnez à votre foyer des planchers d'une beauté durable en employant la CIRE JOHNSON

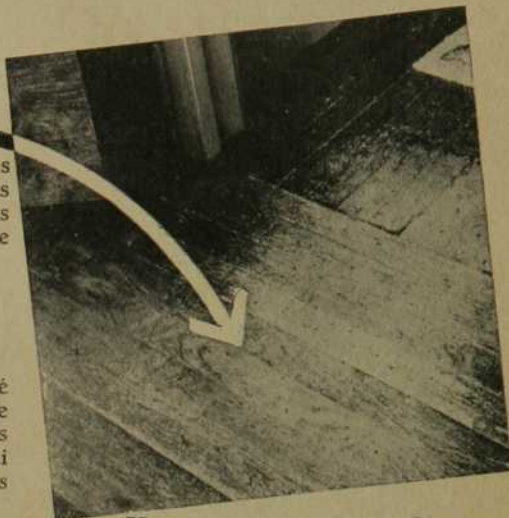
... PRÉVENEZ LA "Variole des Planchers"

VOS PLANCHERS ONT-ILS CETTE APPARENCE ?

Un cas typique de "Variole des Planchers" (endroits usés et laids entre les tapis et dans les entrées de portes) qui aurait pu être prévenu.

MAINTENANT CE PLANCHER N'AURA PAS À ÊTRE RÉNOVÉ

La beauté du plancher illustré ci-dessous est protégée contre le piétinement et le traînement des pieds. La Cire Johnson a banni la menace de la Variole des Planchers.



Vous pouvez avoir des Planchers Superbes, Sanitaires, Faciles à Nettoyer

Les gens qui entrent chez vous admirent les beaux planchers tout comme ils admirent les jolis meubles — et ils remarquent la "Variola des Planchers" (endroits usés et laids entre les tapis et dans les entrées de portes) comme ils remarqueraient des rideaux sales ou déchirés.

Aujourd'hui, des millions de ménagères emploient la Cire Johnson — le moyen facile d'assurer à leurs planchers une nouvelle beauté... une surface lisse, brillante, qui fait l'admiration de leur famille et assure une protection sanitaire. C'est parce que la cire remplit les fentes... et empêche la poussière d'y pénétrer... que les planchers des hôpitaux de première classe, dans le monde entier, sont cirés à la Cire Johnson. Et rappelez-vous que — vous n'avez pas besoin de frotter un Plancher ciré à la Cire Johnson.

Augmente la Valeur des Maisons

Une maison ayant des planchers ternes, négligés et défigurés par la "Variola des Planchers" n'aura aucun attrait pour le locataire ou l'acheteur éventuel qui voit là de grosses factures de réparation. Le simple traitement à la Cire Johnson paiera, à la longue, de gros dividendes en permettant d'augmenter le prix de vente ou le loyer d'une maison.

Lisez ce que dit Mme A. W. Rogers :



"Je suis émerveillée de la nouvelle beauté que la Cire Johnson a donnée à mes planchers — et maintenant, après l'avoir employée depuis un an, je sais que c'est le moyen le plus facile, le plus sûr et le plus économique que j'aurais pu trouver pour éviter l'usure et les réparations coûteuses. De plus, ma famille et mes amis admirent le bel aspect de notre intérieur."

Si vos planchers sont actuellement en bon état — ne les négligez pas. Faites un placement de quelques sous par pièce, tous les deux mois, en leur donnant une couche de Cire Johnson qui les préservera. Si la "Variola des Planchers" est déjà visible — vous épargnerez en faisant rénover vos planchers maintenant, pour la dernière fois, puis en leur donnant le soin voulu pour prévenir l'usure.

ACHETEZ AUJOURD'HUI DE LA CIRE JOHNSON chez l'épicier, le quincaillier, le pharmacien, le marchand de peinture ou dans un grand magasin.

Marchez sur de la CIRE... et faites durer vos planchers



GRATIS ! Cette Brochure intitulée : "Pour simplifier le Soins des Planchers et des Meubles"

S. C. JOHNSON & SON, LTD., Dept. LS-2
Brantford, Ontario, Canada.

Veuillez m'envoyer gratis, franco et sans obligation de ma part, la brochure intitulée : "Pour simplifier le Soins des Planchers et des Meubles".

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____

AVIS : Afin d'obtenir les résultats décrits ici, exigez de votre marchand la véritable Cire Johnson (pâte ou liquide).

— Petit Michou !...

Il attirait gentiment contre lui la jolie tête blonde qui s'abandonna. Il n'y avait plus de Flora Florège. Il n'y avait plus qu'un être frêle et menu, sensible, fragile, si fragile, semblait-il, et qui pleurait doucement. Une petite fille qui avait du chagrin. La petite fille qui voulait croire encore au Père Noël.

— Pas Michou, non, protesta-t-elle pourtant. Il n'y a plus de Michou. Elle est partie aussi, Michou. Maintenant, c'est Flora, Flora Florège : la vedette, la star célèbre, riche... heureuse, comme tu dis, Jacques. Heureuse !... Je l'aurai été vingt-quatre heures, tiens ! Ici, avec toi... Avec toi, j'aurai retrouvé un peu de mon cœur neuf, de mon âme neuve, de ma vie neuve... Pourquoi grandit-on si vite, Jacques ? Pourquoi veut-on grandir et s'échapper de ce monde merveilleux de l'enfance, où tout est si joli, si simple, si facile ?...

— Ce n'est pas nous qui nous échappons, Michou, tu sais bien ! On nous pousse dehors, un petit peu chaque jour...

— J'avais, quelquefois, pensé que je pourrais te revoir un jour, poursuivit la star. Mais je ne le souhaitais pas ! Je redoutais trop de te trouver changé... différent... un étranger ! Cela m'aurait tellement déçu ! Cela aurait tué tant de choses en moi ! Et puis, non, tu es là ! Et c'est toujours toi !...

— Mais oui, c'est moi, toujours moi, répéta Jacques, convaincu. Comme c'est toujours toi !...

De toute évidence, les deux jeunes gens ne parlaient pas la même langue. Les mots qu'employait l'un, n'avaient pas le même sens pour celui qui les entendait. Ce n'était pas absolument la faute de Jacques. Les garçons, chacun sait, sont plus naïfs que les filles. Jacques Souzay croyait, de bonne foi, qu'il avait le droit de parler ainsi. Il imaginait naïvement Flora en état de comprendre sans se leurrer. Il ne se rendait pas compte que la « petite fille » qu'il tenait contre lui, dans ses bras — si menue, si frêle ! — était maintenant une femme, une vraie femme ! De fait, la star avait-elle négligé de lui avouer qu'elle avait été mariée, très jeune, à un cinéaste étranger et qu'il avait cruellement déçu. Très vite, elle s'était libérée, pour vivre, depuis, dans une solitude orgueilleuse et farouche. Jacques, alors, était tout ce qui lui restait d'une époque à jamais révolue. Il était intimement associé à ses seules années de bonheur réel. Il la ressuscitait à ses propres yeux, magiquement, magnifiquement...

— Il m'arrive souvent de rêver de Saint-Trojan, figure-toi, continua-t-il sans malice. C'est un de mes rêves chroniques ! Et il y a toujours une petite fille. Ce n'est pas toujours absolument la même, mais c'est toujours Micheline. Je ne peux pas évoquer Saint-Trojan et ces années-là sans évoquer Micheline Florent...

— N'est-ce pas ?... C'est comme moi !...

— Parce que, au fond, vois-tu, nous avons conservé notre âme d'enfant. Maman me dit souvent que je suis enfant... Elle a raison. Cela ne m'empêche pas d'être ingénieur d'Etat. C'est autre chose. Il n'y a pas si longtemps, le matin dans mon lit, je me faisais encore guignol avec mes doigts de pied !

Flora pouffa de rire. Jacques Souzay n'en demandait pas plus.

Elle leva vers lui son clair visage sur lequel les larmes taries laissaient des traces puériles, son joli visage de star ingénue, dont les grands yeux, pourtant, s'illuminaient d'un reflet de grave tendresse.

Or, Jacques supporta mal le regard appuyé de ces yeux-là...

Un trouble soudain s'empara de lui.

Cela dura quelques secondes, qui parurent de longues minutes. Le temps d'oublier tout ce qui n'était pas les grands yeux lumineux de Flora, ses traits ensoleillés de blondeur et ses lèvres couleur de rose rouge. Un baiser, éperdu, virevolta entre eux, hésitant à se poser... Mais on frappa à la porte du salon.

Jacques Souzay tressauta, cependant que la jeune femme se dégageait doucement, sans marquer la moindre contrariété :

— Entrez ! dit-elle seulement.

C'était encore Yvonne. Elle voulait savoir si « mademoiselle emportait ses poissons », deux poissons japonais enrobés de soie changeante et dont lui avait fait présent un admirateur anonyme autant qu'original.

— Ma foi non ! protesta la star en riant. Laisse-les.

Durant le bref colloque, Jacques s'était levé, brusquement dégrisé et conscient de son désarroi de l'instant d'avant. Il était très fâché de cette fugitive faiblesse, dont il ne songeait nullement à rendre Flora responsable. « Ne fais pas de bêtises ! » avait dit son oncle. Eh bien, il avait failli en faire une ! Et impardonnable ! Le souvenir d'Huguette lui en fit monter la honte au front.

« Manquerait plus que cela ! » se reprocha-t-il.

La Semaine Prochaine

L'Auberge Epouvantable

Par Gaston Leroux

— A quoi penses-tu ? questionna Flora, le rejoignant devant la fenêtre.

— Je pense que... il flotte, répondit-il à tout hasard.

— Il pleut ?... Mais non, voyons !

— Non !... J'avais cru...

A la vérité, il pensait à s'en aller. Aussi bien la jeune femme devait-elle avoir maintenant à s'occuper de ses affaires et il allait commencer à l'encombrer. Et puis, il valait, décidément mieux, qu'il s'en aille.

— Tu restes, n'est-ce pas ? lança alors Flora Florège, le plus naturellement du monde.

— C'est-à-dire que... je ne veux pas t'encombrer...

— Fou ! Je n'attends personne, précisa-t-elle. On ne sait pas que je pars ! Brot m'a juré de ne pas alerter la presse et les sleepings sont retenus au nom d'Yvonne. Je voudrais tant que tu viennes au train !

— Au train ?... (Ah ! savoir dire non !) Mais bien sûr, voyons !

— Tu es gentil, Jacques ! L'agence viendra prendre les bagages à quatre heures et demie. Nous partons à cinq. J'ai deux petites courses à faire encore à Paris.

— Parfait ! enregistra Jacques Souzay.

Il était furieux, mais résigné.

CHAPITRE III

LA VICTOIRE DE JACQUES — UNE LETTRE DE FLORA — « TATATA », SUPERPRODUCTION — SOIR DE FÊTE —

L'AMOUR ET LA HAINE — ADIEU... — APRÈS-DEMAIN ?

HUGUETTE Derivery avait vingt-deux ans, l'âge de Flora.

Elle avait connu Jacques Souzay en vacances, deux ans auparavant, alors qu'il avait encore une année d'études à parachever à Polytechnique.

Ce ne fut pourtant que bien plus tard que les deux jeunes gens avaient paru se découvrir l'un et l'autre. Et leurs réactions s'étaient alors avérées très différentes.

Huguette en était déjà à aimer Jacques, que celui-ci ne réalisait pas nettement encore la vraie nature de l'attraction qu'elle exerçait sur lui. Les filles, néanmoins, ont un sens très aigu de ce genre d'affaire ; la plus candide d'entre elles, pensons-nous, devine qu'on l'aime, bien avant qu'on ne se l'avoue à soi-même. De fait, à son insu, Jacques devait aimer Huguette. Mais ce n'est pas tant d'aimer qu'il est difficile : c'est de le dire.

Jamais, peut-être, Jacques Souzay n'eût osé parler d'amour à Huguette. Il était trop timide et se faisait de la jeune fille une idée trop complexe. La confiance qu'elle semblait lui témoigner, cet abandon charmant qu'elle avait parfois avec lui, ne suffisaient point à le rassurer tout à fait sur ses sentiments possibles. Pour sa part, il ne connaissait pas de limites à l'amitié pure qu'il était susceptible de partager avec une jeune fille quelconque.

Mais oui. Ils voulaient pour témoins le soleil et le ciel bleu, les vergers en fleurs et les oiseaux délivrés.

Quatre jours après le départ de Flora Florège, Jacques Souzay reçut un mot de la jeune femme.

« A la hâte, mon cher Jacques. J'ai parlé ici de ton scénario, en prévision d'un dernier film qu'on me propose de tourner avant mon départ pour Londres. Il faudrait que tu me l'envoies de toute urgence. Celui dont tu m'as parlé, ou un autre, peu importe ! J'ai dit seulement qu'il y avait un très joli rôle pour moi et l'on n'a rien à me refuser pour le moment !

« Fais donc dactylographier en trois exemplaires un résumé sur 150 à 200 lignes, pas plus, et qui fasse nettement ressortir « l'ingénue ». Je serais particulièrement heureuse, mon cher Jacques, de tourner quelque chose pour toi. Mais ne perds pas un instant ! »

La joie gamine de Jacques Souzay au reçu de cette lettre n'eut d'égale que sa surprise.

Ce soir-là, Huguette dinait, précisément à la maison. Ce fut le grand sujet de conversation.

— Vous ne m'aviez pas dit... releva seulement la jeune fille.

— Bast ! Ce n'avait été que propos en l'air. Je n'y pensais vraiment plus... Ce serait tout de même chic, reprit Jacques. Voyez-vous cela, Huguette, sur les affiches et sur l'écran : « Flora Florège dans *Tatata*, scénario original de Jacques Souzay ! »

Huguette arqua les sourcils :

— *Tatata*... c'est le titre ?

— Mais ! Le titre, je ne l'ai pas encore. Je dis *Tatata*, comme je dirais X...

— Ah ! Et... le sujet ?

— Ah ! le sujet, épatant ! Ecoutez plutôt... Un jeune journaliste, un jour... Non.

Il venait de s'interrompre, en rougissant. Il allait, en effet raconter l'histoire de la vedette et son ami d'enfance. Mais c'était fou. Ou du moins proprement maladroit. Comment n'y avait-il pas songé tout de suite ? Huguette ne pouvait pas s'y tromper. Flora Florège n'avait-elle pas elle-même prononcé le nom de la jeune fille, lorsqu'il lui avait esquissé son intrigue ? En toute sincérité, il n'avait vu là que l'originalité du point de départ. Mais les circonstances le rendaient totalement inutilisable. C'était flagrant ! Ce qui lui avait échappé chez Flora lui paraissait soudain énorme et monstrueux en présence d'Huguette.

— Non, se reprit-il. Il n'est pas nécessaire que ce soit un journaliste. Il peut être aussi bien employé de banque ou étudiant. L'essentiel est qu'il soit jeune et pauvre. Un jour donc...

Il enchaîna sans autrement se troubler, composant au fur et à mesure un roman compliqué à souhait et dans le récit duquel il s'embrouillait à plaisir.

— Je raconte mal, convint-il. Mais je vois très bien cela !

— Ce n'est qu'à mettre au point, accorda gentiment Huguette.

— Voilà !

— Allons ! grommela alors M. Souzay-Villard, doucement ironique. Si nos ingénieurs se mettent maintenant à fabriquer des scénarios !

— Pourquoi pas ? rétorqua joyeusement son neveu. Les médecins font bien, eux aussi, de la littérature !

Une semaine s'écoula, pourtant, avant que Jacques Souzay ne consentit à se déclarer satisfait de sa mise au point. L'idée initiale était alors absolument méconnaissable, mais c'était

— Si tard ? s'étaient étonnées les mamans.

très bien ainsi. Entre temps, Flora Florège avait télégraphié deux fois. Un jour, enfin, l'enveloppe cachetée de cire fut mise solennellement à la poste, par Jacques et Huguette, dans la boîte des correspondances par avion.

Puis l'on n'entendit plus parler de rien.

Jacques Souzay et Huguette, même, qu'il associait volontiers à ses menus soucis d'assistant bénévole, en furent suffisamment distraits par les derniers préparatifs du fameux gala de bienfaisance, qui devait avoir lieu un peu plus tard.

Puis le grand soir arriva.

La fête s'annonçait comme devant être particulièrement réussie. Un nombre important de cartes avait été souscrit à l'avance et, dès la première heure, l'affluence constatée autour des guichets autorisait toutes les espérances.

De fait, lorsque le ministre attendu fit son entrée, saluée par la double haie des gardes sabre au clair, une foule élégante, et qui devait s'avérer plus dense encore par la suite, se pressait déjà dans la salle.

Avec quelques autres jeunes filles du monde, Huguette, dont la juvénile beauté brillait ce soir-là d'un éclat singulier, s'amusait à vendre des programmes. Le nom de Flora Florège y figurait en vedette, bien qu'on sût pertinemment qu'elle ne devait point venir.

— Nous l'excuserons au dernier moment, avait expliqué Jacques Souzay. Cela fait toujours attraction !

Mais des « attractions », il n'y en avait que trop !

Depuis un long moment, déjà, les numéros et tours de chant, très applaudis, se succédaient sur le plateau à une cadence accélérée, lorsqu'on décida de faire un bref entr'acte.

Cela permit, du moins, à Huguette, de retrouver Jacques qui avait cru sa présence dans les coulisses absolument indispensable à la bonne marche du spectacle. Il était très gai et plein d'entrain. La recette se confirmait des plus intéressantes et tout allait pour le mieux.

— Cela irait mieux encore, assura la jeune fille, si vous trouviez le moyen de venir vous asseoir un peu à côté de moi !

— Oui. Je m'excuse. Huguette. J'ai dû aller saluer ceux des artistes que j'avais moi-même sollicités. Mais maintenant je suis à vous. Je ne vous quitte plus !

— Vrai ?

— Vrai !

Des amis vinrent les rejoindre, puis d'autres. Jacques Souzay se trouva bientôt, de nouveau, séparé d'Huguette qui, pourtant, le chercha des yeux au moment de ragagner son fauteuil.

Il était alors non loin de la porte du hall, et qui bavardait avec deux messieurs chauves. La jeune fille allait se diriger vers lui lorsque le double tambour s'ouvrit brusquement, livrant passage à une petite fée blanche, toute emmitouffée d'hermine et casquée d'or pâle.

Un murmure flatteur courut instantanément de bouche en bouche, apportant jusqu'à Huguette le nom chuchoté de Flora Florège.

C'était, en effet, la star.

Huguette, sidérée par cette apparition tellement imprévue, voyait Jacques Souzay se précipiter au-devant de la jeune femme et lui baiser la main. Elle riait joliment, auréolée de gloire et de charme ingénu, très à l'aise sous les feux des regards convergeant vers elle.

La minute d'après, une main à plat sur la hanche, son manteau entr'ouvert sur une robe de satin ciré blanc qui la moulait avec un chic absolu,

Flora Florège traversait lentement la salle, dans un sillage de chuchotante sympathie. Jacques lui faisait escorte. Visiblement intimidé, il avait cet air avantageux et un peu fat dont se défontent mal les garçons de son âge auprès des femmes trop jolies.

Huguette les considérait curieusement et réprima un sourire espiègle. Elle hésitait toutefois sur le geste à faire, quand le jeune homme, l'ayant aperçue, fit un pas de côté vers elle.

— Huguette, dit-il, enjoué, que je vous présente : Mlle Huguette Derivery... Mlle Flora Florège, star des stars... Flora s'est évadée de Berlin en avion pour ne pas faire mentir notre programme, ajouta-t-il, cependant que les deux jeunes femmes échangeaient de vagues compliments. C'est vraiment très sensationnel !

— C'est surtout très... chic, souigna Huguette.

— Jacques m'a déjà parlé de vous, mademoiselle, affirma la « star des stars ». Veuillez bien, je vous prie, me considérer comme votre amie.

A ces mots, Jacques Souzay sentit son cœur se bloquer. Flora allait-elle faire allusion au repas qu'il avait pris chez elle ? Mais non, Flora Florège était trop fine pour n'avoir pas compris. Répondant à son tour aux aimables protestations de la jeune fille, elle la dévisageait avec une douceur feinte et qui dissimulait tout de son trouble : depuis deux semaines, Flora haïssait Huguette...

Averti par la rumeur des couloirs, M. Souzay-Villard accourut, flanqué de graves messieurs qui s'empressèrent auprès de la star. Puis ce fut Mme Souzay, que Flora accueillit avec un émoi dénué de toute coquetterie.

— Que je suis heureuse !

— Ma chère petite !

Elles s'embrassèrent.

Un peu plus tard, alors que le concert avait repris, Flora Florège déclara qu'elle préférerait ne pas se produire sur la scène. Elle était, dit-elle, très fatiguée. L'insistance des autres finit néanmoins par la fléchir. Elle céda.

Une tumultueuse ovation salua son apparition dès que l'élégant speaker l'eut présentée, « non pas en chair et en os, observa-t-il galamment, mais toute lis et rose »...

Elle chanta. Elle chanta une, puis deux chansons que ses derniers films avaient rendues populaires. Elle avait une voix claire de soprano qui conservait intacte, ici, sa fraîcheur sensible et délicatement nuancée. Un charme ! La fantaisie burlesque en langue anglaise, qu'elle interpréta pour finir, avec cet humour ingénu qui lui était si personnel à l'écran, lui valut l'un des plus francs succès de la soirée.

Jacques Souzay, enthousiasmé, l'attendait dans la coulisse, afin de la ramener à son fauteuil.

— Non, fit-elle, s'enroulant dans son manteau. Je rentre.

— Mais, Flora, voyons...

— Non. Je suis trop lasse. Je n'en puis plus.

— Sérieusement ?

Elle leva vers lui un regard grave qu'adoucit un sourire un peu triste :

— Oui, Jacques. Laisse-moi, va. Tu m'excuseras auprès de ta mère et tes amis.

Ils avaient gagné l'un des couloirs conduisant à la sortie qu'on avait réservée aux artistes. Ils étaient seuls.

— Dis-moi, Jacques... reprit-elle brusquement. Cette jeune fille... Huguette... Tu l'aimes ?

Jacques rougit sottement, comme pris en faute.

— Oui, dit-il, très net. Pourquoi ?

— Rien... Elle est jolie...

— Flora...

— Allez. Adieu, Jacques.

POUR ENRAYER UN RHUME



1. Prenez 2 comprimés d'ASPIRINE et buvez un grand verre d'eau. Répétez la dose 2 heures après.



2. Si vous avez mal à la gorge, écrasez et faites fondre 3 comprimés d'ASPIRINE dans le $\frac{1}{2}$ d'un verre d'eau. Gargarisez-vous 2 fois.

C'est la méthode moderne qui soulage promptement le rhume et le mal de gorge !



Dès les premiers symptômes d'un rhume, prenez 2 comprimés d'Aspirine et, au besoin, répétez la dose selon le Mode d'Emploi contenu dans l'étui. C'est la méthode moderne !

Si vous avez aussi mal à la gorge, écrasez et faites fondre trois comprimés d'Aspirine dans le tiers d'un verre d'eau et gargarisez-vous deux fois avec cette solution.

L'ingestion d'Aspirine enrayer la fièvre, le rhume et les maux qui l'accompagnent. Le gargarisme, lui, calme presque instantanément la douleur et l'irritation. Il agit sur la muqueuse endolorie de la gorge à l'instar d'un anesthésique local.

Exigez l'

ASPIRIN

MARQUE DÉPOSÉE



COUPON D'ABONNEMENT "Le Samedi"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

— Je t'accompagne. Tu as une voiture ?

— Oui. Mais reste. Tu vas prendre froid.

Un court moment ils restèrent face à face, Jacques sans comprendre et gêné...

— Tu es fâchée ? risqua-t-il.

— Fâchée ? Pourquoi veux-tu ?

— Je ne sais pas... Au fait, reprit-il, quand pars-tu ? Pas demain ?

Flora fronça imperceptiblement les sourcils :

— Ecoute, Jacques, fit-elle. Je ne pars pas. Je suis à Paris pour une dizaine de jours. Jusqu'à Noël. Ernst Feyder, avec qui je tourne là-bas, a eu un léger accident. On a dû interrompre le travail... Je te verrai, n'est-ce pas ?

— Mais... Bien sûr... Pourquoi n'as-tu pas dit tout de suite ?...

— Parce que je ne savais pas encore si je resterais.

— Et tu restes ?

— Oui.

— Bravo ! Nous allons nous voir très souvent ! Tu viendras à la maison...

— Oui. C'est-à-dire que... j'irai voir ta mère, un jour. Je te saurais gré de faire en sorte que nous soyons seuls, tous les trois. Ou moi avec elle. J'aurai tant de choses à lui dire... de souvenirs à remuer... Je préfère. Par ailleurs, je voudrais que ce soit plutôt toi qui vienne chez moi. Je vais être peu libre, comprends-tu...

— Oui. Bon. Comme il te plaira... tu es à Saint-Cloud, toujours ?

— Non... Au Crillon. Il n'y aura pas de consigne pour toi, ajouta-t-elle sans sourire. Viens quand tu voudras.

— Alors, à très bientôt.

— Demain ?

— Hum ! Je vais passer la nuit, tu sais. Il y a un bal, après...

— Ah ! alors... après-demain ?

— Entendu.

— Pour déjeuner ?

— Avec plaisir.

Une flamme courut sur les traits de la jolie star :

— Au revoir, mon petit Jacques.

Elle lui tendait sa joue. Il l'embrassa affectueusement sans la moindre arrière-pensée.

— Ne prends pas froid ! lança-t-il encore, comme elle poussait la porte sur la nuit glacée...

Ce fut Huguette qui, beaucoup plus tard, entre deux danses, lui fit observer qu'il n'avait pas parlé de son scénario à Flora Florège.

— Tiens, c'est juste, fit-il. Bah !... je la reverrai.

CHAPITRE IV

FLORA EST COMME ÇA ! — L'APPARTEMENT DES SOUVERAINS — GRANDE NOUVELLE ! — FOLIE PURE ! — BUSINESS ARE BUSINESS — LE CŒUR VIDE

JACQUES SOUZAY revit en effet Flora Florège.

Il la revit le surlendemain, ainsi qu'ils en avaient convenu.

Puis une fois encore... et beaucoup d'autres fois.

À dire vrai, il n'avouait chez lui qu'une sur deux des visites qu'il faisait à la star. Il avait le sentiment confus que, à la longue, cette assiduité pouvait sembler anormale à son entourage. Le regard narquois de son oncle, qu'il sentait peser sur lui lorsqu'il prononçait seulement le nom de Flora, finissait par l'horripiler...

D'autant plus que...

Mais ce n'était pas sa faute.

Ce n'était pas sa faute si Flora était « comme ça ».

Comment refuser quoi que ce soit à Flora ? Comment lui dire non ? Comment lui faire la moindre peine ? Comment résister au regard attachant

de ces grands yeux clairs marqués d'un cercle noir, ces yeux où s'accumulaient tour à tour tant de lumière et d'ombre, tant d'ingénue malice et d'infinité tristesse ? Comment se défendre contre cette petite moue puerile qui amenuisait ses lèvres ? Comment ne pas céder à la prière naïve de cette voix qui jouait de toutes les séductions ?

Une enfant ! Voilà ce qu'elle était. Flora. Une grande enfant !

Elle avait demandé à Jacques de l'aider à rédiger une série de quelques articles, pour un grand magazine qui l'avait sollicitée. Elle dictait pêle-mêle souvenirs, anecdotes et impressions, que le jeune homme coordonnait et « arrangeait » de son mieux. Cela lui procurait un certain travail. La star exigeait qu'il restât auprès d'elle. Mais elle lui rendait chaque fois la tâche impossible et il finissait toujours par emporter ses notes.

— Tu rapporteras cela demain, disait-elle.

Prétexte... Naturellement, c'était Flora qui signait. Aujourd'hui, pourtant, on se déclarait plus que satisfait.

— Tu as tellement de talent, Jacques ! assurait-elle alors.

Pour le fameux scénario, c'était bien simple. Voici ce qui s'était passé. Jacques Souzay l'avait raconté à sa mère et à Huguette, mais pas à son oncle, parce qu'il avait bien qu'il se moquerait de lui. Un soir, néanmoins, M. Souzay-Villard s'enquit de l'affaire :

— Mon résumé est arrivé là-bas alors que le ponté qui devait lui faire un sort avait déjà dû s'absenter, expliqua Jacques. Dans le cinéma, c'est toujours ainsi, paraît-il. Il ne s'agit pas d'arriver dès qu'on vous convoque : il faudrait surgir à l'instant précis où l'on vous écrit. Le lendemain, on vous a oublié...

— Pour parler net, trancha le financier, c'est dans le lac ?

— Mais non ! protesta Huguette, présente à l'entretien. Pas du tout.

— Peut-être pas, non, reprit le jeune homme, assez vague. Flora a, en effet, laissé le scénario entre les mains de Brot, son manager, resté sur place. Il doit s'en occuper lui-même au moment venu...

— Allons, tant mieux ! conclut l'oncle, goguenard. Tout espoir n'est pas perdu.

À dire vrai, Jacques n'y comptait plus guère. Flora, certes, l'assurait de tenter l'impossible, dès en rentrant. Mais avec elle... on ne savait jamais. Rien de ce qu'elle disait, ou faisait, ne semblait devoir tirer à conséquence. Elle était toute spontanée et contradiction. Il lui arrivait de rire et pleurer dans le même instant, sans pouvoir discerner si elle était heureuse ou malheureuse...

Jacques l'aimait ainsi. Il l'aimait bien. Il l'aimait comme une sorte de sœur. Une petite sœur tendre et qui se sentait parfois seule — si seule ! — dans sa vie dorée. Cela non plus, Jacques n'eût pas osé le dire. Son oncle lui eût ri au nez. Mme Souzay, sans doute, comprenait mieux. Flora était venue passer un long après-midi auprès d'elle et elle était trop bonne pour n'avoir pas surpris un peu du drame caché de cette existence fastueuse pour laquelle la petite Micheline qu'elle avait connue naguère n'était, peut-être, pas née...

— Au fond, concluait l'excellente femme, cette enfant n'est pas heureuse. Elle donnerait bien tout cela, je pense, pour un bon mari !

— Ouais, ricanait alors M. Souzay-Villard. Mais elle épousera un prince quand elle voudra : c'est dans l'ordre.

Jacques Souzay se contentait de remuer les épaules. Il préférait ne pas discuter. Il savait bien que Flora, adulée et courtisée comme elle l'était, ne souhaitait rien de pareil. Ce n'était pas une vamp, Flora ! Elles restait, dans la vie, la charmante « ingénue » qu'elle était à l'écran. Sous son masque de vedette contrainte à une certaine affectation, elle n'était qu'une brave petite bonne femme sensible et très gentille... Mais oui. On ne la connaissait pas. Lui, il la connaissait. Il la connaissait mieux que personne. C'est parce qu'elle était en confiance avec lui qu'elle aimait l'avoir auprès d'elle...

— Tu es mon seul ami, disait-elle.

Ces deux semaines de répit, que le hasard avait données à la star, c'étaient ses vacances. Ses vraies vacances. « Mes vacances de cœur », affirmait-elle joliment. Mais il fallait que Jacques soit là. Pour quelques jours encore qu'elle avait à être ici avant de repartir — toujours partir ! — il pouvait bien faire un effort. Il pouvait bien laisser un peu les autres. Et Jacques disait oui, toujours oui, s'ingéniant seulement à ne pas trop léser Huguette. Deux fois, pourtant, il avait dû mentir à la jeune fille. Cela lui déplaisait fort. Mais Flora avait tant insisté... qu'il n'avait pas su dire : non...

Flora. Dieu merci ! ne tenait pas à sortir avec lui. Il faisait trop froid. Le ciel était trop triste. C'était assez qu'elle doive sortir seule...

— Restons donc là.

Là, d'ailleurs, ce n'était pas du tout désagréable.

C'était au premier étage de l'hôtel — l'appartement des souverains ! — trois grandes pièces un peu rococo, mais dont les baies donnaient sur la place et qu'égayait singulièrement le désordre personnel à la star.

Jacques Souzay était là, maintenant, comme chez lui. Flora évoluait à l'entour en liberté, blonde, jolie, riieuse, charmante. Il assistait au passage des personnages les plus disparates, cinéastes, journalistes, fournisseurs et agents de publicité en quête d'un autographe vantant les vertus de tel ou tel produit de beauté. Il dépouillait le courrier, dédicait froidement les photos et répondait au téléphone. Il donnait son avis sur un chapeau, une toilette, qu'on livrait à la star. Il vivait quelques heures dans son orbe, respirait son parfum, oubliait le reste du monde et sortait de là toujours un peu étourdi, avec sur la joue, la trace du rouge à lèvres de Flora qui l'avait embrassé sur le seuil et qu'il se hâtait de faire disparaître, devant l'une des glaces du couloir.

Et puis, un jour... grande nouvelle !

Une lettre de Brot, le fidèle « manager » de Flora Florège.

L'homme annonçait le retour du directeur, à qui devait être soumis le scénario de Jacques, pour le 23, l'avant-veille de Noël. M. Steins, secrétaire et éminence grise du magnat, l'avait précédé. Il avait pris connaissance du résumé et le jugeait singulièrement intéressant. De fait, on procédait d'ores et déjà au découpage du film afin d'établir les prix de revient. L'affaire était proprement « dans le sac ».

« Toutefois, ajoutait Brot, il serait souhaitable que M. Souzay consentit à venir travailler ici, en collaboration avec Menier — Menier était l'adaptateur des productions dans lesquelles la star avait précédemment brillé. Cela éviterait toute perte de temps et il va falloir faire très vite. Le mieux serait que M. Souzay vienne avec vous, puisque vous rentrez le 22.

Vous le présenterez. Pour le prix, il est question de 15 à 20,000 marks... Confirmez accord de principe par télégramme... »

Jacques Souzay, à qui Flora lisait la lettre, n'en croyait pas ses oreilles. Il la relut lui-même.

— Mais, dis donc, calcula-t-il, cela va chercher dans les 100,000 balles.

— Pas moins.

— Mais c'est splendide ! C'est magnifique, ma petite Flora ! C'est mon oncle qui va faire une tête !

— Tu... tu pars, n'est-ce pas ? lança Flora, un peu trop vite.

— Je pars... je pars...

Jacques hésitait, soudain dégrisé. Partir... c'était facile à dire ! Mais il y avait son oncle. Huguette, aussi. Car, enfin, cela tombait juste pour les fêtes de Noël...

— Cela tombe assez mal.

— Sans doute, convint la star. Mais au cinéma, tu sais, il n'y a pas de fêtes qui tiennent. Il m'est arrivé de tourner toute une nuit de Nouvel An... Note que l'on sait là-bas que je vais probablement tourner un dernier film, reprit-elle. On a déjà dû recevoir une pile de propositions. Je crains que la moindre hésitation n'aille maintenant tout compromettre...

— Mais toi, Flora. Ne pourrais-tu pas...

— Moi, je peux beaucoup, mon petit Jacques... mais pas tout. On ne demande qu'à m'être agréable. Mais je n'ai pas à me montrer intransigente : de gros intérêts sont en jeu...

— Bien sûr...

— Ton oncle est homme d'affaires. Il comprendra. Cent mille francs, c'est un argument.

Jacques haussa les épaules :

— Oh ! pas pour lui !... Il me signifierait plutôt un chèque !... Non, vois-tu. Je pense surtout qu'il ne me refusera pas de tenter cette chance inespérée...

— Unique, Jacques.

— Unique, oui... Ah ! ragea le jeune homme, c'est tout de même agaçant que cela se présente juste pour les fêtes !

Parce qu'il songeait plus encore à Huguette qu'à son oncle.

— Ecoute, Jacques...

Doucement, gentiment, Flora Florège insista. Elle l'assura de la joie réelle, profonde, qu'elle aurait personnellement à interpréter ce film. Le destin ne les avait peut-être remis en présence l'un de l'autre que pour permettre cela. Ce ne pouvait être qu'une magnifique réussite...

— Dis-toi que mes films sont « doubles » en toutes langues et projetés dans le monde entier, poursuivait-elle. Ton nom suivra le mien. Tu seras vite connu. On te demandera d'autres scénarii...

La star semblait très calme et ne discuter qu'une affaire qu'il lui plairait de voir conclure. À la vérité, elle faisait un effort inouï pour se contenir et ne pas laisser crier son cœur. Elle lisait en ce grand garçon hésitant comme en un livre ouvert. Elle savait lutter présentement, non contre la sévérité éventuelle d'un oncle à principes, mais contre cette Huguette que Jacques aimait — jusqu'à quel point peut-il l'aimer ? se demandait-elle — et qui faisait obstacle à son propre bonheur. Toute sa volonté de vaincre était dans ce calme et cette apparente sérénité, que démentait l'éclat de ses yeux, ses grands beaux yeux clairs où s'accumulaient tour à tour tant de lumière et tant d'ombre.

— Tu peux bien te permettre cette petite escapade, non ? On ne te tient pas en laisse ?

— Mais non...

Un fluide capiteux émanait de la jolie petite star. Ce charme envoûtant, à force de douceur et d'ingénuité, Jacques l'écoutait distraitement,

déjà plus qu'à demi convaincu. Il n'avait pas besoin de tant d'arguments pour être tenté. Il eût préféré qu'on lui en procurât pour l'aider à se persuader qu'il n'allait pas trop décevoir Huguette en s'absentant juste à la veille de Noël. Car, pour lui, tout se réduisait à cela. La présence de Flora dans l'aventure ne le préoccupait en rien. Il ne pensait pas qu'Huguette pût prendre ombrage de Flora. Il n'y avait aucune raison. Il aurait eu honte d'une telle idée : honte pour lui, pour elle ; honte pour Flora, aussi, cette chère Flora... Non, vraiment, Jacques aurait pu ne partir que le 26 décembre, par exemple, qu'il n'eût pas balancé une seconde. Mais on venait de lui expliquer qu'il n'y fallait pas songer.

— Alors ? questionna finalement la star, sans trop d'anxiété.

— Mais, ma petite Flora, c'est oui. Bien sûr ! Il faudra que mon oncle comprenne...

— Il ne faut pas ne pas comprendre.

— Après tout, je ne pars pas pour le Congo... ni pour Hollywood.

— Mais non...

Flora Florège avait peine à maîtriser sa joie. Elle n'y parvint pas tout à fait :

— Je suis heureuse, Jacques...

— Tant que cela ?

Un court moment, il la tint aux épaules, debout devant lui, menue, frêle, si blonde, radieuse...

— Moi aussi, avoua-t-il.

Il était sincère. Mais il ne pensait naïvement qu'au film.

Jacques Souzay dînait ce soir-là chez les Derivery, où il devait retrouver sa mère. M. Souzay-Villard était lui-même, retenu en ville par ailleurs. Ce fut donc en son absence que le jeune homme proclama la grande nouvelle.

Cela fit assurément sensation. Personne, sans doute — hormis Huguette — n'avait jamais compté voir aboutir ce projet...

— Quoi ? Cent mille francs pour ton histoire ? s'exclama Mme Souzay incrédule. Tu veux rire ?

— Eh bien ! tu es gentille toi ! releva Jacques, en riant. Mais je ne me fais pas d'illusion. Mon histoire ne vaut que parce que j'ai Flora dans mon jeu. Pour Flora Florège, n'est-ce pas, on ne regarde pas tellement à la dépense. On peut voir grand. Ses films sont « doublés » en toutes langues projetés dans le monde entier... Que veux-tu, maman, reprit le jeune homme, « on est star ou on ne l'est pas » !

Mme Souzay, qui n'allait jamais au cinéma et qui ne s'y intéressait pas le moins du monde, ne put se défendre de soupirer :

— Je ne serai jamais à la page, convint-elle modestement. Que la petite Micheline, que j'ai connue pas plus haute que ça, soit devenue une star, comme tu dis... et que mon fils soit sorti de Polytechnique pour fabriquer des histoires pareilles... Non Tout cela me paraît folie pure !

— Chère maman ! murmura Jacques, en l'embrassant. Tu seras toujours jeune : le temps n'a pas pris sur toi !

Pour sa part, Huguette n'avait pas paru montrer autant d'enthousiasme qu'on pouvait peut-être imaginer, étant donné l'intérêt qu'elle avait primitivement porté à la réalisation du fameux scénario.

— Qu'allez-vous faire ? s'enquit-elle.

Jacques se sentit rougir. Loin de Flora, auprès de qui, l'heure d'avant, tout lui paraissait si facile, il avait l'impression nette que Berlin n'était

soudain pas moins loin que Louloua-bourg du Congo... ou Hollywood.

— Il va partir, parbleu ! lança toutefois M. Derivery, sans malice... *Business are business*, ma petite fille. Une telle occasion ne se présente pas deux fois, n'est-il pas vrai ?

— Je le crains, balbutia le jeune homme.

Huguette remua légèrement les épaules, cependant qu'elle enveloppait celui qu'elle aimait d'un regard grave et comme incompréhensif. Son trouble ne pouvait pas échapper à Jacques, mais il ne pouvait que s'y méprendre :

— Ce qui me navre, assura-t-il à la ronde, c'est que je me vois ainsi privé d'être des vôtres pour Noël ! J'ai tout fait pour tenter de gagner quarante-huit heures, reprit-il, s'adressant plus particulièrement à Huguette. Mais ce n'est pas possible...

Elle esquissa de nouveau un geste vague.

— Vous m'en voulez beaucoup ? risqua-t-il.

— Mais non.

— Je suis vraiment très désolé. Je me faisais une telle fête de réveillonner avec vous, cette année...

— Moi aussi. Mais que voulez-vous... tant pis !

— Vous vous résignez, constata-t-il, piqué.

Une flamme courut sur les traits d'Huguette :

— Que faire ?

Naturellement, Jacques faillit ne pas insister. Mais il en voulait confusément à la jeune fille de se montrer à la fois si fâchée et tellement calme :

— Si vous me le demandiez instantanément, dit-elle, je ne partirais peut-être pas.

— Peut-être !

— Sûrement pas.

— Ah !... Mais je ne vous le demanderai pas, Jacques. Mon père a raison : une telle occasion ne se rencontre qu'une fois. Votre oncle, même, ne pourra que vous approuver.

— Cela n'est pas du tout certain.

— Pourquoi voulez-vous...

— Parce que, entre vous et mon oncle, j'ai toujours tort !

— Cela ne prouve pas qu'il ait raison.

— Que vous êtes méchante, ce soir, Huguette !

— Oh ! écoutez, Jacques, reprit-elle avec lassitude. Je préfère tout vous dire ; j'ai une migraine épouvantable.

— Allons, bon ! Prenez un comprimé.

— J'en ai déjà pris cinq.

— Ah ça !... c'est trop !

A cause de cette migraine, pourtant, Jacques Souzay supporta mieux la gêne qui ne cessa de peser, durant tout le repas et après, même, entre la jeune fille et lui.

— Vous avez très mal ? questionnait-il, ennuyé.

— Très...

Au moment de partir, enfin, lorsqu'il se trouva au bas de l'escalier de l'immeuble et releva les yeux vers les étages, il ne fut pas non plus trop surpris de ne pas voir Huguette penchée sur la rampe.

D'ordinaire, en effet, elle faisait mine de prendre un baiser sur ses lèvres et de le lâcher dans le vide. Le jeune homme l'attrapait au vol et en renvoyait un autre, comme il eût fait d'une balle. C'était puéril et c'était charmant.

Mais ce soir-là — à cause de cette migraine, sans aucune doute — Jacques (Lire la suite page 28)



LE PASSANT :

"Il ne faut pas que j'oublie d'acheter des Sweet Caporals."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé." — *Lancet*



QUEL DOMMAGE QU'UNE
JOLIE FILLE COMME
YVONNE AIT LES
LEVRES GERCEES

SI ELLE VEUT FAIRE
PREUVE D'INTELLIGENCE
ELLE LES GARDERA
DOUCES ET BELLES AVEC
DU LYPSYL. ET TOI AUSSI,
JEAN.



Impossible d'être séduisante avec des lèvres rugueuses et laides — le LYPSYL les gardera belles et veloutées, car il aide les lèvres gercées et sèches. Avec du LYPSYL comme base pour le rouge, la couleur se pose uniformément et reste lisse et fraîche.

20¢

L'ACTUALITÉ À TRAVERS LE MONDE

AUTRICHE

Chez le duc de Windsor

Le château des Rothschild à Enzesfeld, retraite sentimentale actuelle du duc de Windsor, s'illustre d'un souvenir que l'on croirait du domaine des légendes, si son authenticité n'était prouvée par le témoignage de survivants dignes de foi. Enzesfeld fut acquis en 1885 par le baron Nathaniel de Rothschild qui décida de transformer et d'agrandir considérablement la vieille demeure rustique.

Les plans du futur château furent établis par un fameux architecte viennois et une nuée d'ouvriers vint s'y mettre à l'œuvre. Le nouveau propriétaire se rendait souvent à Enzesdorf pour contrôler les travaux. Lors d'une de ces visites, il fut accosté par une tzigane chiromancienne qui prédit au baron qu'il mourrait l'année même où le château serait terminé.

La construction se prolongea durant 18 années, non par la faute de l'architecte ou des ouvriers mais parce que le châtelain y trouvait toujours quelque chose à modifier, à démolir, à transformer. Enfin, en 1903,

il n'eut plus rien à changer. Le baron approuva l'œuvre de l'architecte, et dans l'année même, il mourut.

... Au cours de l'une des dernières veillées, les intimes d'Enzesfeld évoquèrent ce vieux souvenir. L'ex Édouard VIII l'écoula avec infiniment d'intérêt, puis, rêveur et fataliste, il ajouta qu'à lui aussi une voyante, dans un coin perdu du Canada, avait prédit qu'il deviendrait un roi adulé, mais que son règne ne serait que de très courte durée.

(Magyarország, Budapest)

ÉTATS-UNIS

Le château des Fantômes et des mille surprises

Savez-vous ce que c'est que la peur ? Non, alors, venez avec nous. Nous accordons une prime de deux cents dollars à celui qui réussira à passer une nuit entière dans notre villa hantée... Voici le texte d'une annonce de publicité parue à Détroit, la ville de Ford aux États-Unis. Cette villa vient d'être installée par un

businessman ingénieux qui a eu l'idée de se servir du goût singulier que manifeste dans ces derniers temps le public américain pour des films terrifiants et grandguignolesques. L'essor des producteurs de films à la Frankenstein et des auteurs de romans à ne pas lire la nuit a été prodigieux.

Cette villa a donc été construite et elle vient d'être ouverte au public. Le prix d'entrée n'est pas précisément modeste, mais que ne ferait-on pour avoir la chair de poule. Le manager garantit en effet la chair de poule, et il est tellement sûr de son affaire qu'il a promis cette récompense de 200 dollars à ceux qui ne craignent ni les esprits, ni les fantômes, à condition toutefois qu'ils passent toute une nuit dans cette villa déjà célèbre dans tous les États-Unis. Des journalistes et des reporters, des filles de millionnaires et des commerçants honorables et tranquilles ont déjà pénétré dans la villa, mais jusqu'à présent personne n'a osé y passer une nuit entière ; on ne peut y rester au maximum que jusque vers minuit, mais pas au delà.

La maison est truquée de la cave au grenier et il faut avoir des nerfs

bien solides pour n'avoir pas peur dans cette villa des mille surprises.

Entrons donc dans la villa. Dans le hall, on ouvre la porte, et horreur, un clochard s'est pendu dans cette armoire : le corps est froid, la langue pend lamentablement et l'on a beau se dire qu'il ne s'agit que d'une figure de cire, on commence à regretter sa décision. Dans la salle à manger, la table est mise avec recherche. Le visiteur prend place sur une chaise et s'apprête à manger, lorsque de tous côtés surviennent des squelettes qui réclament leur part du repas. Le visiteur a perdu l'appétit ; il passe dans une autre chambre, il y voit une série de magnifiques tableaux qui se mettent soudain à parler d'une voix d'outre-tombe. Des sculptures s'agitent et des chats noirs s'ébattent dans cette chambre que l'on s'empresse de quitter. On va au salon où un Robot pâle comme la mort vient vous servir le thé.

Après ce moment de répit, on se rend à la chambre à coucher. On ouvre la porte... et on voit un cadavre étendu dans une mare de sang au pied du lit. Le visiteur pousse généralement un cri, s'enfuit, ou plutôt tente de s'enfuir, car la porte est cadenassée : plus moyen de sortir. Le bruit d'un coup de revolver... la lumière s'éteint, les esprits commencent à s'agiter ; des cadavres d'animaux émergent d'une trappe, une main moite caresse les joues du visiteur plus mort que vif, un crâne à travers la chambre, des tibias font un bruit de claquettes, des chants funèbres retentissent, les appels au secours, etc.

Inutile de dire que cette mise en scène macabre n'a rien de mystique et qu'elle s'explique facilement par un mécanisme ingénieux et bien conçu.

(L'Avenir du Monde, Paris)

ANGLETERRE

La porte ouverte

Le désir d'avoir des colonies est d'ordre économique aussi bien que psychologique. On aurait tort de croire qu'il est uniquement l'œuvre du Gouvernement allemand qui poursuit ainsi ses buts politiques. On n'est que trop enclin, chez nous, à considérer que ce sentiment allemand n'est pas réel parce qu'avant la guerre, l'Allemagne ne tirait pas de grand bénéfices économiques de ses colonies.

Mais, à moins d'être aveugles, nous devons comprendre que l'ambition coloniale est le résultat naturel du respect envers soi-même chez un grand peuple industriel.

Le système préférentiel entre le Royaume-Uni et les Dominions, conformément aux accords d'Ottawa a porté un coup très dur au commerce allemand... Aux yeux des Allemands, la Grande-Bretagne et les autres pays coloniaux se sont octroyé une part trop belle de la surface du globe qu'on peut coloniser... Ce qu'il faut pour y remédier, c'est garantir à l'Allemagne « la porte ouverte » pour son commerce, pour ses achats et ses investissements dans ces territoires.

... On dit aussi qu'il serait intolérable d'accorder à l'Allemagne armée ce qu'on ne lui a pas accordé en toute justice. Mais faut-il donc refuser ce qu'on trouve juste ? — Lord Noel Buxton.

(Times, Londres)



De toutes les actualités de la semaine : motorisation, très coûteuse d'ailleurs, de l'armée canadienne ; guerre civile en Espagne ; grèves chez nos voisins, etc., la plus importante, cette semaine, pour notre magazine, c'est (qu'on nous le pardonne !) le grand CONCOURS DE CINEMA du "SAMEDI". On trouvera ailleurs dans ce numéro les conditions de ce concours commencé la semaine dernière. Pour y participer, il faut acheter les quatre numéros de février, ceux du 6, 13, 20 et 27. Nous avons encore quelques numéros du 6 février à nos bureaux, 975, rue de Bullion. Ci-dessus et ci-contre, quelques-uns des prix du concours de février offerts par CHARLES BOYER et MARLENE DIETRICH : 1° les sandales marocaines que portait Marlène dans "The Garden of Allah" (à droite de la photo) ; 2° une de ses plus jolies paires de souliers de boudoir ; 3° le chandail gris fer que portait Charles Boyer dans quelques scènes du même film, "The Garden of Allah". Ces divers objets sont en montre dans la grande vitrine de la PHARMACIE MONTREAL jusqu'au 9 février. (La Photographie La Rose, 3430, rue St-Denis, Montréal.)



LA BONNE CUISINE

Par Hélène Chagnon

Chroniqueuse culinaire du "Samedi" et de la "Revue Populaire"
Directrice de l'Ecole Moderne des Sciences Domestiques

(Les recettes que présente Mlle Chagnon ont été expérimentées dans ses propres cuisines)

BŒUF BOUILLI AVEC SAUCE

Placez dans deux tasses d'eau 5 ou 6 oignons coupés en rondelles très minces, quelques branches de persil hachées fin, sel et poivre au goût et faites bouillir 1/2 heure. Faites réchauffer votre bœuf bouilli, coupé en tranches, dans cette sauce et laissez mijoter environ un quart d'heure. Au moment de servir, ajoutez, si vous l'aimez, un filet de vinaigre. Cette méthode est bonne surtout quand le bouilli est gras.

LÉGUMES ASSORTIS AVEC BORDURE DE POMMES DE TERRE

2 3/4 livres de pommes de terre
2 œufs
1 tasse de lait

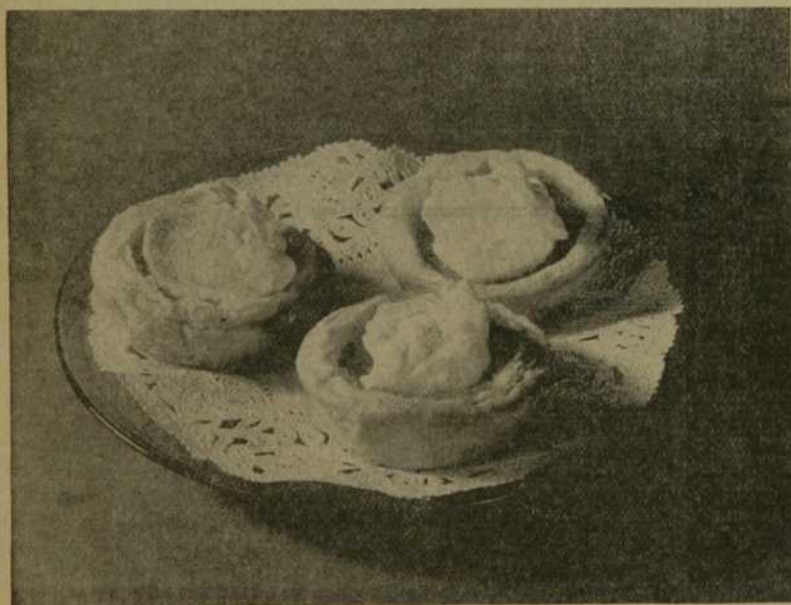
Sel et poivre
Fromage râpé
Panure

Faites cuire à l'eau salée les pommes de terre pelées et coupées. Egouttez-les et remettez-les au feu pour en évaporer toute l'humidité. Pilez-les et remettez-les au feu en remuant fortement, mouillez-les avec le lait, ajoutez un peu de crème ou de beurre, mettez les œufs, salez et poivrez. Beurrez un moule à bordure, passez-le à la panure et au fromage râpé (ce dernier est facultatif), versez la purée dans le moule et faites cuire au bain-marie. Démoulez et garnissez le centre de légumes assortis.

3/4 livre de carottes
3/4 livre de petits pois
1/2 livre de céleris

Quelques asperges
Assaisonnement
Persil haché, 2 tomates

Nettoyez les légumes, coupez-les en petits morceaux mais laissez les bouquets de chou-fleur entiers. Faites-les cuire au beurre, à l'étouffée, avec très peu d'eau, pendant 3/4 d'heure. Assaisonnez de muscade et d'un peu de sel. Cinq minutes avant de servir, ajoutez les tomates. Saupoudrez de persil haché par-dessus et arrosez le tout avec du beurre chaud.



FANCHONNETTES À LA CITROUILLE

Pâte à tarte au Shortening Bijou
3 œufs, bien battus
1/2 tasse de sucre granulé
1/2 cuillerée à thé de chaque :
cannelle, gingembre et noix
de muscade

3/4 tasse de sirop d'érable
3/4 cuillerée à thé de sel
1 1/2 t. de citrouille en conserves ou
citrouille cuite et passée au tamis
1 tasse de lait riche ébouillanté
3/4 tasse de Shortening Bijou

Recouvrez les moules à tartelettes d'une abaisse de pâte au Bijou. Battez les œufs et ajoutez-y le sucre, le sirop, les épices, le sel et la citrouille. Versez-y le lait dans lequel le Bijou aura été fondu. Versez dans les croûtes et mettez au four chaud, 450°. Après 5 minutes environ, abaissez la température à 350°; faites cuire jusqu'à ce que la garniture soit prise (environ 15 minutes de plus). Quand elles sont froides, recouvrez-les d'une couche mince de confiture de fraises ou de gelée de coings et garnissez de crème fouettée sur le dessus. Essayez du gingembre glacé haché saupoudré sur la crème.

RAGOÛT AUX CÉLERIS

1 livre de céleri
1/2 livre de petits oignons
2 cuillerées de lard coupé en cubes
1 cuillerée à table de purée de tomates

1 tasse de pois
1 cuillerée à table de farine
1 cuil. à table de jus de citron
Beurre
Sel et poivre

Coupez le lard et faites-le dorer au beurre avec les oignons, poudrez de farine, faites rissoler de nouveau et mouillez d'eau ou de bouillon. Ajoutez 1 cuillerée à table de purée de tomates. Placez les céleris coupés en gros carrés ou en quartier, assaisonnez et laissez cuire avec 1 poignée de petits pois.



Le Meilleur

"Bonnet de Nuit" au Monde!

Dans tous les pays du monde, Ovaltine est reconnue comme le moyen suprême, inoffensif, sans drogues, de recouvrer un sommeil profond, naturel et reposant.

Ovaltine fournit une nourriture légère, immédiatement digestible, qui calme les nerfs surmenés, réduisant la pression sanguine du cerveau; elle procure en même temps aux nerfs une nourriture qui manque dans les régimes ordinaires.

Une tasse d'Ovaltine dans du lait chaud est le meilleur "bonnet de nuit" au monde, à l'heure du coucher.

Votre pharmacien ou votre épicerie la tient. Demandez tout de suite par téléphone une boîte d'Ovaltine.

OVALTINE

ALIMENT - TONIQUE - LIQUIDE

Fabriquée au Canada par A. Wander Limited, Peterborough, Canada
169MP

Document Humain No 454
EXTRAIT D'UNE LETTRE ACTUELLE

"A l'Hôtel-Dieu de Montréal le BOVRIL est à l'honneur... Depuis plusieurs années je l'emploie pour mes malades et les résultats merveilleux que j'en obtiens m'ont depuis longtemps convaincu de ses qualités..."

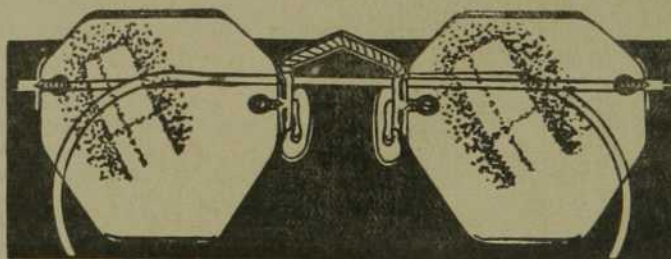
37-14F

BOVRIL peut vous aider aussi!

LUNETTES d'essai POUR ESSAI GRATIS

PRIX
réduits à
\$2.98
seulement

Une offre exceptionnelle susceptible de plaire à tous ceux qui ont besoin de verres ou en portent. Nous ne vous demandons pas de nous croire sur parole.



POUR VOIR de PRES ou de LOIN

NOUS PRENONS TOUS LES RISQUES. Envoyez-nous simplement le coupon et nous vous prouverons qu'avec nos verres vous pouvez enfilier la plus petite aiguille, lire le texte le plus fin, travailler, coudre, voir de près ou de loin. Des milliers de femmes et d'hommes portent nos verres à leur grande satisfaction. Nous avons des magasins dans tout le Canada. Laissez-nous vous convaincre — sans la moindre obligation de votre part, POSTEZ SIMPLEMENT LE COUPON! N'envoyez pas un sou — simplement le coupon.

COUPON GRATUIT
RITHOLZ OPTICAL CO.
282 Yonge St. Dépt. C-117 Toronto, Ont.
Canada.
Veuillez m'envoyer GRATIS, sans la moindre obligation, vos nouvelles lunettes d'essai gratuit. Age _____ Depuis _____
combien d'années portez-vous des verres? _____
Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

Notre Feuilleton No 9

L'INFAME

par Emile Richebourg

ILLUSTRATION DE LUCE

Les spectateurs, des ouvriers pour la plupart, s'intéressaient évidemment beaucoup à cette scène étrange qu'ils avaient sous les yeux, mais aucun ne paraissait décidé à prendre parti pour l'une ou l'autre des deux femmes.

Gabrielle reprit d'une voix étranglée par l'émotion :

— Oh! ne m'abandonnez pas, protégez-moi! Elle vous dit que je suis folle, ne le croyez pas! Non, je ne suis pas folle, j'ai toute ma raison... Oui, cette femme est une misérable. Je vous le répète, elle m'a volé mon enfant! Il était tout petit, il venait de naître... c'est un garçon, un beau petit garçon... il aura sept ans cette année après la Notre-Dame. Ah! j'ai beaucoup pleuré... Je suis la mère... j'ai eu à peine le temps de le voir, je ne l'ai presque pas embrassé... C'est affreux, voyez-vous, c'est affreux! Je me suis endormie, cette femme était là... Et pendant que je dormais, elle a pris mon enfant et elle est partie... Et quand je me suis réveillée, l'ange n'était plus dans son petit berceau...

Malgré l'inquiétude qui la dévorait, Solange gardait toute sa présence d'esprit.

— La pauvre malheureuse, dit-elle d'un ton contrit, comme elle divague!

— Je ne mens jamais, reprit Gabrielle, je jure que je dis la vérité, j'ai mis au monde, un enfant, et la femme que voilà me l'a volé... S'il y a ici une mère, qu'elle réponde. On a pris son enfant à une pauvre mère, qui ne demandait qu'à l'aimer... Voyons, dites, est-ce qu'il ne faut pas qu'on le lui rende?

Les larmes jaillirent de ses yeux.

Mais aucune voix ne s'éleva en sa faveur.

Elle ne voyait autour d'elle que des figures attristées, des gens qui paraissaient la plaindre.

Son étrange pâleur, l'éclat de son regard, son effarement, son air exalté, le décousu de ses paroles, tout cela, malheureusement, faisait croire aux gens à qui elle s'adressait, qu'ils se trouvaient réellement en présence d'une malheureuse atteinte d'aliénation mentale.

D'un autre côté, l'attitude résignée de Solange, sa tranquillité apparente semblaient justifier leur fatale erreur.

Depuis un instant, Gabrielle ne tenait plus le bras de Solange. Celle-ci pouvait s'éloigner, prendre la fuite; mais, malgré ses craintes et le danger qui la menaçait, elle n'osait pas le faire brusquement. Elle restait immobile au milieu du groupe, attendant l'instant propice pour s'esquiver sans être trop remarquée. D'ailleurs, elle comprenait que Gabrielle s'élancerait sur ses pas et la poursuivrait de ses cris; or, elle ne se

souciait nullement de courir elle-même à la rencontre des sergents de ville qui, par un bonheur inouï pour elle, ne se montraient point sur le boulevard.

Ensuite, en s'éloignant, elle redoutait encore de faire croire qu'elle avait peur. N'interpréterait-on pas sa fuite, en effet, comme un aveu de sa culpabilité? Alors, tous ces gens hésitants, qui ne voulaient pas intervenir, pouvaient prendre subitement fait et cause pour Gabrielle.

Dans ce cas, les conséquences de sa rencontre avec sa victime devenaient terribles.

Voilà les réflexions que faisait Solange. Elle avait réussi à faire passer Gabrielle pour une folle; il fallait absolument que ceux qui étaient là en restassent convaincu. Là seulement était son salut. Cependant sa situation devenait de plus en plus difficile et périlleuse, car Gabrielle était bien résolue à ne pas la laisser s'échapper.

Autour d'elles, des hommes et des femmes échangeaient des paroles rapides.

— Moi, dit un ouvrier, je ne vois qu'un moyen d'arranger cela.

— Lequel?

— C'est de les mener tout simplement chez le commissaire de police.

— C'est juste, dit un autre; il fera entendre raison à la folle, et il saura bien les mettre d'accord.

— Je ne demande que cela, dit vivement Gabrielle; oui, allons chez le commissaire de police.

Solange sentit un frisson courir dans tous ses membres.

Les choses commençaient à prendre pour elle une mauvaise tournure.

— C'est comme un fait exprès, dit une femme, on ne voit pas un sergent de ville; ils ne sont jamais là quand on a besoin d'eux.

— Eh bien, nous ferons leur service, répliqua l'ouvrier qui avait parlé le premier.

Qui veut accompagner ces dames avec moi au bureau du commissaire? demanda-t-il.

— Nous irons volontiers, répondirent trois ou quatre voix.

Deux hommes vêtus en bourgeois venaient d'arriver sur le lieu de la scène et de se mêler au groupe des curieux.

Après avoir jeté un regard sur Solange et Gabrielle, qui se trouvaient en face l'une de l'autre, au centre du cercle formé autour d'elles, l'un de ces hommes, parlant avec une certaine autorité, se fit renseigner sur la cause du rassemblement.

— Vous avez parfaitement raison, dit-il aux ouvriers, cette affaire regarde le commissaire de police.

Solange tressaillit et tourna vivement la tête. Son regard rencontra celui de l'individu. Aussitôt ses yeux s'illuminèrent et un sourire singulier glissa rapidement sur ses lèvres.

L'homme se pencha vers son compagnon et lui dit tout bas quelques mots à l'oreille.



À L'INSPECTEUR MORLOT ET SA FEMME, GABRIELLE

Pendant que ce dernier s'éloignait rapidement, l'homme reprit à haute voix :

— Je suis inspecteur de police; je me charge de ces deux femmes, qui auront à s'expliquer tout à l'heure devant qui de droit.

— Je suis prêt à vous accompagner, dit un ouvrier.

— Et moi aussi, dit un autre.

— Moi aussi, dit un troisième.

— Merci, répondit l'homme; mais c'est tout à fait inutile. Du reste, je ne suis pas seul. J'ai un camarade qui est allé chercher un fiacre. Puis, s'approchant des deux femmes :

— Vous allez venir avec moi, leur dit-il d'un ton sévère, je vous arrête. L'une de vous deux a tort, je n'ai pas à savoir laquelle, ce n'est pas mon affaire.

— Comment, on m'arrête, moi ! s'écria Solange, qui parut très indignée.

L'homme répliqua sèchement :

— Si vous n'avez rien à vous reprocher, vous n'avez rien à craindre.

RESUME DES PRECEDENTS

Mme de Rey, grâce à des intrigues, sa fille, Lucienne, au riche marquis.

Mme de Rey, de complicité avec son fils, qui, gravement malade, est en train de mourir, a une idée : il faut que Lucienne se marie.

Raoul de Rey visite un nommé Blais, moyennant une forte somme, pour qu'il charge sa petite amie Solange de gagner la sympathie de Gabrielle, née. Avec la complicité de Blais, de Gabrielle.

A son réveil, Gabrielle découvre qu'elle vient soudainement folle. Un agent intelligent que débrouillard, s'occupe de l'éclaircir. Sur ces entrefaites, M. de Rey, sans appréhension que, tout à fait, se trouve sous peu à son château. La scène se termine par la mort de M. de Rey, se ni plus ni moins ses peu scrupuleux.

Mme de Villiers devient la mère de Raoul, recouvre la santé et ne pense qu'à se marier. Gabrielle, à qui il annonce plus tard la mort de son père et l'héritage que ce dernier lui a laissé.

Un jour, Gabrielle est saisie d'un accès de folie. Les choses bouleversantes et Morlot, sciences occultes, commence à se demander s'il tentera-t-il de contrôler les pouvoirs occultes.



LE RACONTA LES CHOSES LES PLUS EXTRAORDINAIRES.

PRECEDENTS CHAPITRES

habilement conduites, a réussi à marier le fils Edouard de Villiers.

Le fils Raoul, convoite la fortune du marquis condamné par les médecins. Raoul a un enfant, un héritier.

Mme de Rey, chevalier d'industrie, qui s'engage, lui procure un enfant volé. Blaireau de lui trouver cet enfant. Elle réussit à lier Liéard, pauvre jeune fille abandonnée par Blaireau. Solange projette d'enlever le bébé

son enfant lui a été enlevé. Elle devient de la Sûreté, nommé Morlot, aussi s'occupe de cette affaire et jure de bientôt faire guérir le marquis de Villiers revien- la marquise reprend son autorité et chasse le puleux mère et frère.

une petite fille. Quant à Gabrielle, elle qu'à son enfant. Morlot finit par retracer leurs choses, entre autres la mort du père lui-là laisse à celle-ci.

sommeil étrange. Elle révèle alors des choses, depuis toujours sceptique quant aux croire aux effets du magnétisme. Aussi rôles de la somnambule.

Et il la poussa vers la voiture.

— On n'a pas idée de cela, reprit-elle; mais comprenez donc...

— Encore une fois, je n'ai pas à vous écouter; vous vous expliquerez toutes les deux devant le commissaire de police.

L'autre individu avait ouvert la portière du fiacre.

Gabrielle y prit place la première. Solange, l'air renfrogné, enjamba à son tour le marchepied. L'homme, qui se disait inspecteur de police, se plaça en face d'elle sur le siège de devant et ferma la portière. Son camarade avait déjà grimpé à côté du cocher.

Celui-ci fouetta ses chevaux et la voiture roula bruyamment sur le pavé.

— Les voilà emballées, dit un ouvrier loustic.

Le loustic est un produit essentiellement parisien; on le rencontre partout.

Tous ces honnêtes ouvriers, qui venaient de voir partir Gabrielle et Solange, s'éloignèrent persuadés qu'elles étaient emmenées par deux agents de police.

XVI

Le piège

Le fiacre, tournant à gauche, avait pris la rue de la Gaieté, puis la chaussée du Maine; ensuite, après avoir suivi un instant la rue de Vannes, il s'était engagé dans un dédale de petites rues étroites, sales et mal pavées, se dirigeant vers le Petit-Montrouge.

Le cocher conduisait ses chevaux sur les indications que lui donnait l'individu assis à côté de lui.

Solange s'était blottie dans son coin, tournant le dos à Gabrielle et lui cachant son visage.

De temps à autre, elle échangeait un regard d'intelligence avec l'homme assis en face d'elle.

Gabrielle ne s'apercevait de rien. Elle éprouvait une satisfaction ineffable. Toute frémissante de joie, elle ouvrait largement son cœur à la douce espérance. Enfin, cette misérable femme, qui l'avait trompée, trahie, qui lui avait pris son enfant, que pendant des années elle avait cherchée partout, cette odieuse créature allait être obligée de répondre à son accusation.

— Il faudra bien qu'elle avoue qu'elle m'a volé mon enfant, pensait-elle; il faudra bien qu'elle dise où il est, et mon enfant, mon fils, me sera rendu!

Pleine de confiance, elle s'attendait à se trouver bientôt en présence du commissaire de police. Elle ne voyait pas que la voiture s'éloignait de Paris.

— Monsieur l'inspecteur de police, dit-elle de sa voix douce et timide, connaissez-vous M. Morlot?

L'homme se tourna brusquement de son côté.

— Qu'est-ce que c'est que M. Morlot? fit-il.

— C'est un de vos collègues, monsieur, un inspecteur de police.

— Morlot? oui, oui, je le connais très bien.

— Eh bien, monsieur, lui et sa femme sont mes meilleurs amis.

— Tant mieux, je vous en félicite, répondit l'homme.

Gabrielle regarda à travers le carreau du fiacre. Elle vit des jardins et de grands terrains incultes dans lesquels séchait du linge étendu sur des cordes, puis, çà et là, de petites maisons basses, misérables, construites au milieu des champs.

Son regard exprima la surprise.

— Monsieur, arriverons-nous bientôt? demanda-t-elle avec un commencement de vague inquiétude.

— Dans un instant, répondit l'homme.

Gabrielle laissa échapper un soupir.

Solange était restée dans son coin, sans faire un mouvement, sans prononcer une parole.

Maintenant la voiture avançait lentement sur le chemin abandonné où les roues des voitures de maraîchers avaient creusé de profondes ornières.

Enfin, au bout d'un instant, le fiacre s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, dit l'homme.

— Ce n'est pas malheureux, fit Solange avec humeur.

L'autre individu, ayant sauté à bas du siège du cocher, vint ouvrir la portière. L'homme mit pied à terre le premier, puis Solange, puis Gabrielle.

Le cocher, qui avait été payé d'avance, s'éloigna immédiatement.

Gabrielle regardait autour d'elle, ouvrant de grands yeux étonnés. Elle ne comprenait pas encore.

Elle vit un mur noir, crevassé, bombé par places, branlant, prêt à tomber, et dans ce mur une porte grossièrement fabriquée avec des planches mal jointes.

À droite, à gauche et derrière elle s'étendait la plaine coupée de murs, accidentée de monticules de pierres ou de sable, comme on en voit au bord des carrières. De loin en loin, une chétive habitation isolée, des arbres rabougris, des palissades, des haies, des buissons. Dans le fond, très loin, un alignement de maisons à plusieurs étages.

Au milieu de la plaine, Gabrielle vit encore des femmes et des hommes courbés vers la terre, et sur des chemins tracés à travers champs, quelques voitures de paysans.

Ce n'était pas la solitude complète; mais cet endroit inconnu, où se trouvait Gabrielle, avait quelque chose de triste, de désolé, d'effrayant même. Elle ne put s'empêcher de frissonner, et son cœur se serra.

Elle ne pouvait se rendre compte de ses impressions; mais elle était anxieuse et elle éprouvait un malaise singulier.

L'un des hommes tira une clef de sa poche, l'introduisit dans la serrure de la porte dont nous venons de parler, et la porte s'ouvrit sur un terrain carré, clos de murs, couvert de hautes herbes, qui avait pu être autrefois un jardin.

À l'extrémité d'un sentier à peine frayé sur le sol envahi par les orties et les ronces, Gabrielle vit se dresser un petit bâtiment écrasé, sombre, aux murs lézardés, noircis par la pluie, à l'aspect sinistre, une sorte de ruine. Cette chose, qui ressemblait à une maison, lui apparut menaçante et lui fit l'effet d'être une caverne.

Aussitôt la porte ouverte, Solange s'était élancée dans le terrain et elle marchait rapidement vers la maison.

Gabrielle, saisie d'un effroi subit, se rejeta en arrière. Ses yeux hagards cherchèrent le fiacre. Elle ne le vit plus. Il avait tourné brusquement à l'angle du mur, ayant probablement découvert un chemin plus facile que celui par lequel il était venu.

La jeune femme se vit seule entre les deux hommes. Ils avaient changé d'attitude; maintenant, ils avaient dans le regard quelque chose de farouche et de terrible.

(Lire la suite page 30)

Rions, c'est l'heure



—Après cela, mon chéri, nous irons au "Dindon Rouge" et puis à la "Cabané Bambou"... et après ?
—Après cela, ma chérie... je crois qu'il faudra que j'aille au bureau.

LA FAUTE AU BONHOMME

Dans un tramway, une dame vient s'asseoir à côté d'un gros monsieur. La dame est élégante, frétillante et... coiffée d'un magnifique chapeau dont la plume a des dimensions astronomiques. Comme elle se remue beaucoup, la melencontreuse plume qui semble en vouloir au gros monsieur lui entre à chaque instant dans l'œil.

— Eh, madame! finit-il par dire, si ça continue vous allez me crever les yeux!

— Ce sera bien tant pis pour vous, répond la dame; pourquoi ne portez-vous pas des lunettes?

DROLE DE FAÇON

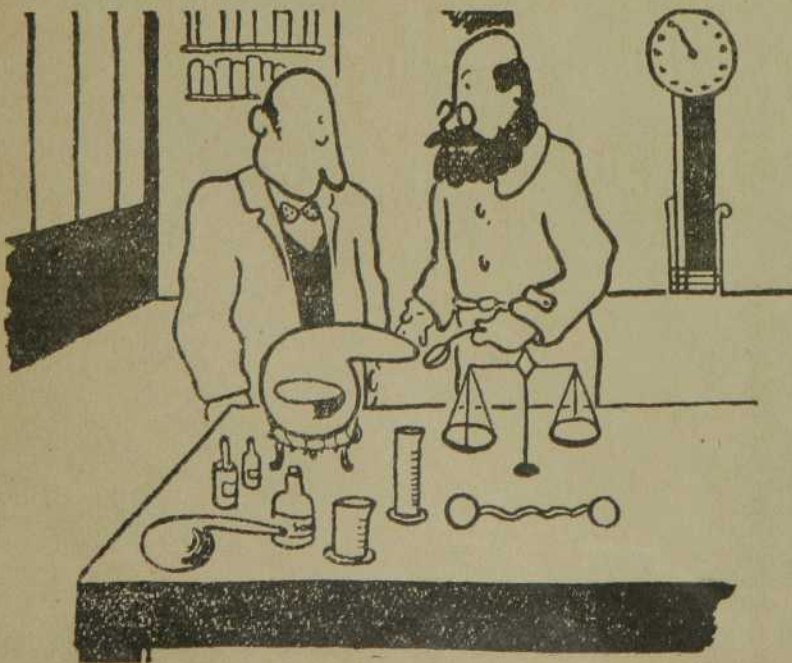
Pour aider le domestique à servir à table, à l'occasion d'un grand dîner, on avait fait venir le chauffeur qui, d'ailleurs, se montrait plein de bonne volonté.

Comme il demandait à une vieille dame sourde si elle désirait des pois, celle-ci porta à son oreille un cornet acoustique.

— Voilà, se dit-il, une drôle de façon de se faire servir; mais, après tout, si elle les veut comme ça, donnons-les lui!

Et il versa dans le cornet une grande cuillerée de pois.

POUR FAIRE DE L'OR



— Vous mélangez 30 p. c. d'antimoine, 50 p. c. de mercure, 20 p. c. de zinc.
— Et vous obtenez ?
— Un an de prison!

DISTRAITE

La dame. — Pourrais-je voir monsieur?

La domestique. — Oh! madame, vous êtes en retard; il ne pourra pas vous recevoir, car... depuis deux jours le cher homme est au ciel.

La dame. — S'il ne doit pas tarder à revenir, je l'attendrai.

PREUVE DE QUALITE

Dans les grands magasins de... un joli monsieur frisé et pommadé, harangue une cliente en ces termes:

"Vous avez tort, madame, de ne pas vous décider; cette soie est inusable, absolument inusable. Toutes les personnes à qui j'en ai vendu viennent m'en redemander!"

DEUX BEAUTES

Deux tramps discutaient leur apparence personnelle. Un avait la figure rasée et l'autre portait une énorme barbe en broussaille. Le premier dit à l'autre:

— J'avais une barbe comme la tienne jusqu'à ce que je me regarde dans le miroir. Alors je l'ai coupée.

— Tu aurais mieux fait de la garder, répliqua le barbu, doucement. J'avais une face comme la tienne, jusqu'à ce que je me vis dans le miroir. Alors j'ai laissé pousser la barbe.

LA BONNE CHANSON

Un voyageur avait fait bombance au cabaret. Quand le moment de payer fut venu, le voyageur n'avait pas d'argent.

— Je vais, dit-il au cabaretier, vous chanter mes plus jolies chansons.

— C'est de l'argent qu'il me faut, dit celui-ci et non des chansons, car avec cette monnaie-là c'est moi qui chanterais.

— Mais si j'en chante une qui vous plaise, reprit le voyageur, ne la prendriez-vous pas pour argent comptant?

— A la bonne heure! dit le cabaretier, mais je vous préviens que vous allez perdre votre temps.

Il lui en chanta beaucoup qui, naturellement, ne plurent point au cabaretier. Enfin, le chanteur mettant la main à la bourse comme s'il eût voulu payer:

— Pour cette fois, dit-il, je vais vous en chanter une qui sera de votre goût, et il entonna une chanson qu'on appelle la chanson du voyageur: "Mettez la main à la bourse et payez l'hôte." Celle-là vous plaît-elle?

— Oui, dit le cabaretier.

— Vous êtes payé, dit le voyageur, et il s'en alla.

UN HOMME FORT

Un gardien de cimetière se prétendait invulnérable à la peur.

— Mes meilleurs moments, affirmait-il, sont ceux que je passe à me promener la nuit, au clair de lune parmi les tombes.

Ses amis résolurent de le mettre à l'épreuve sans qu'il s'en doutât.

Ils creusèrent un grand trou au milieu d'un chemin du cimetière, recouvrirent le trou de planches légères sur lesquelles ils étendirent une mince couche de terre afin que le tout fût invisible.

S'il se promenait vraiment la nuit dans le champ du repos, le fanfaron ne pouvait manquer de choir dans la fosse. Ses amis, cachés derrière des tombes voisines, verraient bien la tête qu'il ferait.

Cela ne manqua pas.

Le noctambule passa au travers des planches qui s'effondrèrent avec un craquement sinistre et il tomba le son long dans le trou.

A ce moment, un de ses amis, recouvert d'un drap blanc, se dressa au bord de la tombe et dit avec la voix lugubre des revenants:

— Qui t'a permis d'entrer dans ma tombe?

A quoi l'autre, d'un ton sévère:

— Et toi, qui t'a permis d'en sortir.



"Je ne gratte cette neige que pour l'amour de mon petit chat Tilby. Il a tellement peur de prendre froid aux pattes!"

PAUVRETE COMPLETE

— Je dis, affirme une jeune fille moderne dans une soirée, que les hommes d'aujourd'hui ont beaucoup plus d'argent que de cervelle.

— Et le malheur, ajoute une autre, c'est que la plupart sont tout de même aussi pauvres d'argent que Job de biblique mémoire.

UN CHAUFFEUR COMPETENT

Le bonhomme Viremal s'est mis dans la caboche d'avoir une auto et de la conduire lui-même; il ne voit pas plus clair qu'une taupe et, par dessus le marché il est maladroit comme il n'est pas possible de l'être davantage. Il accroche toutes les bornes, grimpe sur les trottoirs, enfonce de temps à autre une devanture et paye des amendes à tel point que deux douzaines de gailards comme lui suffiraient pour améliorer les finances de la ville la plus endettée. Cela ne l'empêche pas de se croire très malin.

— Moi, dit-il, je connais tout et même le reste au sujet des moteurs; avec tout ce que je sais là-dessus, on pourrait remplir une bibliothèque.

— C'est possible, lui dépond un copain; mais avec tout ce que tu ne sais pas, on est plus certain de pouvoir remplir deux cimetières.

LE MOYEN DE S'ARRANGER

— Garçon, le steak que vous venez de me servir est si dur qu'il pourrait faire une bonne semelle de chaussure; pour comble de malheur, vous m'avez donné un couteau qui ne coupe pas du tout!

— Alors, monsieur, c'est bien facile d'améliorer les choses: affilez donc votre couteau sur le steak.

UN DUR A CUIRE

— Qu'as-tu donc à boiter comme ça?

— Pas grand chose, je viens d'être frappé par une auto.

— Tu es chanceux de t'en être tiré seulement avec ça.

— Oui, mais l'auto ne peut pas en dire autant.

— Tu vas actionner le chauffeur?

— Mais non, il est assez puni comme ça, son auto n'est plus qu'un tas de ferraille.

LES TALENTS DE LA CUISINIÈRE

Madame. — Ce soir je donne un grand dîner et ensuite il y aura danse; j'espère que vous allez vous distinguer et nous montrer votre savoir-faire?

La cuisinière. — Je ferai de mon mieux, madame, mais il faudra avoir un peu d'indulgence pour moi, je ne connais pas bien les danses modernes.

LE SECRET DE LA VALLÉE

EPISODE NUMERO 32



1—Nos amis Jacques et Jean avaient enfin pu s'emparer de O'Neill. Ils le conduisaient en prison.



2—Ils le placèrent sur le cheval et se dirigèrent vers le village, ne se doutant pas qu'on les surveillait.



3—Deux complices de O'Neill cherchaient un moyen de délivrer le traître. Ils prirent en hâte un raccourci.



4—Pour aller plus vite, ils descendirent la falaise pour attendre leurs ennemis dans la vallée.



5—Ils savaient qu'ils pouvaient préparer plus facilement une embuscade dans la forêt épaisse qui s'y trouvait.



6—Quelques instants plus tard, ils virent venir nos deux amis avec leur prisonnier solidement ligoté.



7—Au moment où le cheval passait sous la branche, les deux bandits se penchèrent et saisirent O'Neill.



8—Jacques et Jean, qui marchaient en avant du cheval, ne se doutaient pas du coup qu'on leur préparait.



9—O'Neill fut prestement enlevé du cheval. Ses liens coupés, il s'enfuit dans la forêt avec ses complices.

(A suivre dans le prochain numéro)



EPISODE NUMERO 19



1—Yves était envoyé au village par la cuisinière. Il rencontra bientôt le matelot au crochet de feu.



2—Croyant que celui-ci voulait l'assaillir pour le punir de sa curiosité, le jeune homme se défendit.



3—D'un coup de tête en plein estomac, il renversa l'homme et s'enfuit vers le village.



4—Yves se félicitait de s'être débarrassé si vite d'un supposé ennemi. Il ne voulait pas se laisser faire.



5—Après avoir couru sur une bonne distance, Yves ralentit son allure. Il arriva près d'un petit bois.



6—Au moment où le jeune homme passait près d'un bosquet, trois hommes en surgirent et s'avancèrent vers lui.



7—C'était des matelots à figures sinistres. Yves comprit qu'il lui faudrait défendre sa vie.



8—Saisissant un bout de branche, il en frappa le premier qui vint pour mettre la main sur lui. Les autres accoururent.



9—Yves ne pouvait certes pas lutter contre des hommes plus forts que lui. Il courut le plus vite qu'il put pour distancer ses agresseurs.



10—Mais comme il longeait le sommet de la falaise, le terrain céda sous lui et il fut précipité dans les vagues de la mer.

(A suivre dans le prochain numéro)



EPISODE NUMERO 18



1—Pendant que Henri et Lisette, montés sur un rocher, pointaient les avirons comme des fusils, le cow-boy approchait.



2—En voyant les faux fusils braqués sur eux, les bandits s'arrêtèrent et levèrent les mains.



3—Mais les bandits s'aperçurent bientôt qu'ils avaient été joués. Ils lancèrent alors leurs chevaux en avant.



4—Henri et Lisette sautèrent en bas du rocher et coururent vers les canots. Mais le cow-boy ne pouvait les rejoindre.



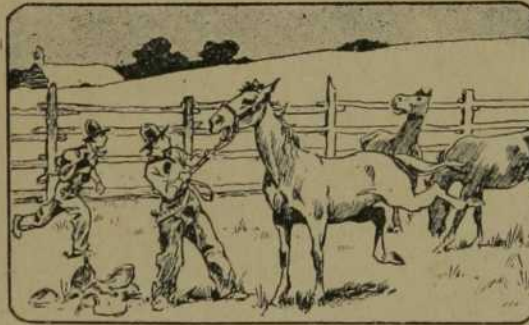
5—Gardant Jem Spike, le cow-boy sortit son revolver et se prépara à défendre chèrement sa vie.



6—Les deux jeunes gens s'éloignèrent rapidement et en quelques instants ils purent aborder sur l'autre rive.



7—Pendant ce temps, au ranch, M. Dubuc était très inquiet en ne voyant pas revenir sa jeune fille et son hôte.



8—Il rassembla ses cow-boys et demanda des volontaires pour courir au secours de sa jeune fille Lisette.



9—Tous s'offrirent à participer à l'expédition car ils aimaient beaucoup leur maître. En un instant, les chevaux furent sellés.



10—La troupe se divisa en deux groupes qui prirent des chemins différents. Ils étaient tous bien armés.



11—Le groupe que dirigeait le rancher arriva au bord de la rivière au moment où les bandits attaquaient le cow-boy.



12—En voyant arriver M. Dubuc, Henri et Lisette traversèrent de nouveau la rivière et tombèrent dans ses bras.

(A suivre dans le prochain numéro)

ques partit sans son baiser... le cœur étrangement vide.

CHAPITRE V

LA CHANSON DU MATIN — IMBÉCILE !
— TU M'AIMES ? — LA GRANDE AVENTURE...

Le lendemain matin, Jacques Souzay s'éveilla vers neuf heures, après une nuit écourtée de veilles.

A plusieurs reprises, il avait dû faire la lumière pour s'arracher aux affres d'un cauchemar. C'était à la fois ridicule et angoissant : à travers d'hoffmannesques cascades de marches de cristal, qu'éclairait une lueur froide d'aquarium, il poursuivait désespérément Huguette sans jamais parvenir à la rejoindre. A dire vrai, ce n'était pas nouveau. Ce cauchemar lui avait été naguère familier, au moment où il doutait encore de l'amour de la jeune fille. Le malaise en persistait alors en lui jusqu'à ce qu'il eût entendu la voix rassurante d'Huguette au téléphone...

Depuis longtemps, Jacques ne se souvenait plus de n'avoir fait de tels rêves qu'une fois ou deux, mais toujours à la veille d'une sorte de catastrophe.

On peut n'être pas superstitieux et préférer se réveiller en pensant à autre chose. Flora Florège disait elle-même qu'elle avait « l'âge de sa chanson du matin ». Ce matin-là, Jacques n'avait aucune envie de chanter, par contre, il avait bien cent ans de mauvaise humeur.

De sorte qu'un peu plus tard, ce fut d'un ton hargneux et presque agressif, qu'il mit son oncle au courant des événements de la veille. A dire vrai, Mme Souzay en avait déjà parlé à son beau-frère et celui-ci n'avait plus à s'en montrer surpris. Il se contenta donc de s'enquérir de quelques détails complémentaires puis, manifestement désireux de laisser aller les choses :

— Très bien, fit-il, seulement. Alors... tu pars ?

— Oui.
— Qu'en pense Huguette ?
— Huguette ?... Rien. Elle regrette que nous ne puissions être ensemble pour Noël, naturellement. Moi aussi... naturellement. Hier soir, elle avait un mal de tête fou, ajouta le jeune homme sans trop savoir pourquoi. Je dois lui téléphoner tout à l'heure.

— Très bien, répéta le financier... Tu es content ?

— Enchanté, mon oncle. C'est une affaire magnifique, n'est-ce pas. Une occasion qui ne se présente qu'une fois...

— Bien sûr, convint M. Souzay-Villard, froidement. On ne se découvre pas tous les jours de telles amies d'enfance.

— C'est une chance inespérée.
— Inespérée.

Le financier, qui arpente le tapis à lentes enjambées, s'arrêta soudain et releva la tête, comme s'il allait parler encore. Dans le même instant, il parut y renoncer. Comme pourtant Jacques l'interrogeait du regard :

— Tu... Tu n'as rien à me demander ? questionna-t-il.

— Mais... non, mon oncle.
— Parfait.

« Petit imbécile ! » songeait-il.

Mais Jacques ne pouvait pas deviner. Demeuré seul, le jeune homme ne put que se féliciter de la façon dont son oncle avait pris la chose. Il était trop maussade encore pour s'étonner même de tant de mansuétude. Il s'étonna seulement d'avoir pu craindre qu'il en fût autrement...

A ce moment, la sonnerie du téléphone le fit tressaillir : « Flora ! » pensa-t-il.

STAR

(Suite de la page 19)

C'était Huguette.
— Allo ? Vous ! Huguette ? Que c'est gentil ! J'allais vous appeler...
C'était très gentil, oui. La jeune fille, dont la voix sonnait clair au bout du fil, venait s'excuser d'avoir été si « charmante » la veille.

— J'avais si mal, Jacques ! Mais c'est fini. Vous ne m'en voulez pas ?

— Du tout, voyons. J'étais surtout... chagrin. Allo ? Non. Très mal dormi. J'ai trop pensé à vous.

— Vrai ?

— Vrai. Mais j'ai pensé... triste.

— Triste ? Mais il ne faut pas. Jacques ! Il ne faut jamais. Je vous avais défendu ! Quand vous pensez à moi, à tout instant du jour ou de la nuit, il faut penser que, moi aussi je pense à vous...

— Vous êtes gentille, Huguette.

— Je sais bien... Mais dites-moi, votre oncle ?

— Oh ! parfait, mon oncle ! lança le jeune homme déjà tout rasséréné. Très... business man !

— Bien sûr. Je vous avais bien dit, voyez-vous, *business are business* ; il n'y a que ça ! Vous êtes content ?

— Maintenant que vous n'avez plus la migraine, oui !

Huguette eut un petit rire :

— Naturellement, vous êtes très... occupé par ce départ, n'est-ce pas ? reprit-elle.

— Oh ! très ! Il faut d'abord que je vous voie très souvent !

— Ah ! (La voix de la jeune fille marqua une seconde de surprise.)

Allo ! On avait coupé, je crois... Nous voir... oui, j'espère, Jacques.

Mais pas aujourd'hui. Nous allons chez des amis, maman et moi. Demain, voulez-vous ? De bonne heure ?

— Demain, oui, Huguette. Et puis après-demain. Et après après-demain !

— Oui...

Le jour suivant, ce serait, déjà, le départ...

— Allons, je me sauve, Jacques ! trancha la jeune fille. Il est tard et il faut que je m'habille. A demain !

— A ce soir. Je vous rappellerai, voulez-vous. A propos, Huguette...

hier soir, vous ne m'avez pas dit au revoir... dans l'escalier.

— Ah ! mon Dieu ! Tenez, écoutez...

Le bruit d'un baiser tintilla dans l'appareil, que Jacques renvoya, le plus sérieusement du monde par le même chemin.

— Huguette ! reprit-il.

— Hmm ?

Il colla alors ses lèvres au combiné, la main en coquille, puis, dans un souffle :

— Tu m'aimes ?

Un silence ; un autre souffle :

— Si tu savais...

— Hmm... Allo ! Allo ! tonna le jeune homme furieux. Zut ! on a coupé...

Le temps de raccrocher, d'hésiter à rappeler Huguette. (Bah ! elle était pressée... et ils s'étaient tout dit !)

La sonnerie retentissait de nouveau.

— Allo ! C'est toi, Jackie ?

Flora Florège ! La star s'inquiétait de n'avoir pas déjà reçu la confirmation qu'elle attendait pour téléphoner à Brot. A la vérité, l'angoisse ne semblait pas étouffer sa voix, qui chantait, cristalline, à l'oreille de Jacques :

— C'est oui, n'est-ce pas ?

A la cantonnade, le jeune homme entendait la musique d'un disque au phono, qu'elle devait avoir près d'elle

— une musique fraîche, ailée, juvénile — sa chanson du matin. A distance même, Flora dispensait son char-

me. Il crut respirer un peu de son parfum...

Alors, le cœur léger, Jacques se lança à corps perdu dans la grande aventure.

CHAPITRE VI

LE RAPIDE DE 20 H. 7 — CE MATIN-LÀ PAS SUR LA JOUE — LA FIN QUI FINIT BIEN — HUGUETTE — STAR

QUATRE jours plus tard... Le train était à 20 h. 7... Jacques Souzay allait partir, tout à l'heure.

C'est Flora Florège qui avait fait prendre les coupons des sleepings par l'hôtel. Il devait la rejoindre à la gare.

Pour le moment, il était encore dans sa chambre, appuyé le coude au mur, face à la fenêtre close sur la nuit noire déjà. Mais il était en complet de ville. Derrière lui, dans un coin de la pièce, sa mallette « paquebot » était bouclée, alors pourtant que son costume de voyage n'était pas même sorti...

— Eh bien, Jacques ? Tu n'es pas prêt ?

Le jeune homme tressaillit, reconnaissant la voix de son oncle. Il attendit néanmoins qu'il fût à deux pas de lui pour se retourner :

— Je ne pars pas, dit-il, alors.

— Quoi ?

— Je ne peux pas, je ne veux plus partir...

M. Souzay-Villard le considéra un instant, sans marquer trop de surprise. Ses yeux, d'ordinaire plutôt froids, étaient devenus très doux. D'un doigt paternel, il releva le menton de son neveu pour l'obliger à le regarder en face.

— C'est bien, fit-il seulement.

Mais comme il esquissait un geste de retraite, ce fut le jeune homme qui le retint :

— Mon oncle...

Il était rouge, l'air embarrassé... L'autre parut le deviner :

— Je ne te demande pas de confiance, mon petit Jacques, murmura-t-il. Mais nous sommes entre hommes, j'ai eu ton âge... Tu sais que tu n'as pas de meilleur ami que moi.

— Je sais.

Un temps, puis :

— Huguette ? questionna le financier. Ou Flora ?

— Flora.

— Ah !

— Oh ! ce n'est pas ce que vous pouvez imaginer, mon oncle, poursuivait Jacques, rougissant de nouveau. C'est bien plus bête encore.

— Voyons...

M. Souzay-Villard s'était assis sur le bras d'un fauteuil. Il alluma une cigarette, cependant que son neveu arpente le tapis à pas lents.

— C'est tellement bête...

— Voyons, répéta le financier...

Jacques enfin s'arrêta. Il parut faire un effort :

— Vous ne connaissez pas Flora, mon oncle, dit-il.

— Mais si.

— Non. Vous la connaissez mal.

— Je ne pense pas.

— Mais si. Si vous voulez croire à ce que je vais vous dire, mon oncle, il faut admettre que vous la connaissez mal... et que c'est moi qui la connais bien.

— Soit. Mais dis-moi... coupa M. Souzay-Villard, très net : tu es absolument décidé à ne pas partir ?

— Absolument... Pourquoi ?

— Rien. Alors... va. J'écoute.

— Ce sera peut-être long.

— Nous avons tout le temps.

Ce fut assez long, en effet. Jacques Souzay remonta jusqu'à sa première rencontre avec Flora Florège, dans

la villa de Saint-Cloud. Il en fit le récit fidèle, ainsi que des événements qui suivirent, sans rien dissimuler de ses relations avec celle qui avait été la petite Micheline de son enfance. Il dit tout cela simplement, naïvement — joliment — parce qu'il pensait ainsi...

— Je ne devais comprendre mon erreur que ce matin, avoua-t-il, poursuivant son récit.

Ce matin-là, assurément, il n'avait pu ne pas comprendre. Voici ce qui s'était passé.

Il était monté chez Flora, lui porter quelques menues emplettes qu'elle l'avait prié de faire pour elle. Il l'avait trouvée plus blonde, plus jolie que jamais, rieuse et enjouée, comme une fillette au matin du départ pour les vacances.

Elle s'affairait avec Yvonne, sa soubrette, à faire les malles. Voiles et dentelles, toilettes et fourures volaient autour d'elle, dans un nuage odorant. Son rire fusait...

— C'est la première fois que je quitte une ville sans me sentir "partir", vois-tu, expliquait-elle à Jacques. Je suis heureuse. Si heureuse ! Tu verras comme nous allons bien travailler, là-bas ! Je veux que ce soit le plus beau de mes films ! Je t'aiderai. J'ai des idées, moi aussi, tu sais. Je connais Flora Florège et je sais ce qui lui convient le mieux... Tiens-moi ça, veux-tu ?

Elle lui jetait une robe sur les bras. Puis une autre.

— Aujourd'hui, par exemple, c'est le grand départ ! reprenait la star. Avec photographes, presse et cinéma ; des fleurs plein les bras !

— J'aurai l'air de quoi là dedans, moi ? s'alarmait le jeune homme.

— De l'auteur de mon prochain film, parbleu ! Tu seras "mitraillé" avec moi.

— J'aimerais mieux pas.

— Oh ! mon petit Jacques, tant pis ! Publicité ! Publicité ! Quand on est star, mon cher...

Bref, Flora semblait éperdue d'allégresse.

Dans le vestibule, pourtant, comme Jacques allait la quitter, son enthousiasme tomba brusquement. Il n'eut plus tout à coup devant lui que la petite Flora de tous les jours, menue, si fragile, avec ses grands yeux noyés de lumière...

— Tu t'en vas déjà ? regrettait-elle.

— Il faut, Flora. J'ai des courses, encore...

— Et puis dire au revoir à Huguette.

— Précisément.

Jacques avait rougi, sottement, sans vrai motif.

— Elle t'aime... beaucoup, Huguette, n'est-ce pas reprit la star.

— Je crois. Je suis sûr, oui, balbutia l'autre, devenu écarlate.

— Et... elle n'est pas jalouse de moi... un peu ?

— Oh ! de toi, Flora ? Mais non. Pourquoi veux-tu ?

— Bien sûr. Mais ces jeunes filles, tu sais...

— Mais non.

Ils se turent un moment. Ils étaient près à se toucher, prêts à se dire au revoir. Un demi-sourire erra sur les lèvres de la jolie star, dont les grands yeux luisaient d'un éclat mouillé.

— Allez, brusqua-t-elle. Sauve-toi vite, maintenant !

Elle l'avait pris aux épaules et se haussait sur la pointe des pieds. Elle lui tendit sa joue. Mais — c'est fou ! — ses lèvres rencontrèrent ses lèvres, qui les retinrent longuement, désespérément...

Puis, comme dans un brouillard, qu'irisait encore le parfum de Flora, il sentit qu'elle s'arrachait, le poussait dehors et refermait la porte der-

rière lui, criant quelque chose comme : "A ce soir!"

Jacques Souzay se tut un instant, plus ému qu'il n'eût souhaité, peut-être, le laisser voir...

— Je m'en suis d'abord voulu, reprit-il, pensant que ce n'était que ma faute. Je me reprochais d'avoir terni, d'avoir tué quelque chose de très pur, de très joli, entre Flora et moi... quelque chose qui ne serait jamais plus, qui ne pouvait plus être... j'avais un peu honte. Et puis... non, j'ai subitement compris et cela m'a fait plus de mal encore, mon oncle. C'est très bête à dire... mais je crois, je suis persuadé, maintenant, que Flora m'aime, voyez-vous. Qu'elle m'aime sincèrement...

M. Souzay-Villard hocha gravement la tête :

— Et toi ? fit-il.

— Moi ? Mais, mon oncle, non, voyons. J'aime Huguette. C'est pour cela que je ne peux pas, que je ne veux plus parir. A cause d'elle... de moi, de Flora, même, que ce serait tromper lâchement, n'est-ce pas ?

— C'est bien, conclut alors le financier dont les traits s'étaient singulièrement détendus. De toute façon, si tu ne pars pas, il faut en aviser Flora. Tu ne dois pas la laisser attendre ainsi.

— Non. Mais que lui dire ? A cette heure, je ne puis guère que téléphoner...

— C'est le mieux. Dis-lui, par exemple, que... que je suis très mal. Un accident.

— Bast !

— Mais si... Va donc, je ne suis pas superstitieux. Le téléphone est à côté. Va...

Jacques balançait une seconde encore, puis se dirigea délibérément vers le salon. Sur le seuil, il se retourna :

— Vous pouvez venir, mon oncle.

— Tu y tiens ?

— Je préfère.

De l'autre côté ce fut tout de même le cœur un peu serré que le jeune homme composa le numéro de l'hôtel de Flora. Il eût tellement, tellement souhaité que rien de tout cela ne pût être vrai !

— Allo ! lança-t-il pourtant, dès qu'on lui répondit. L'appartement de Mlle Flora Florège, je vous prie. Pour M. Souzay. Jacques Souzay... Plaît-il ? Comment, elle est sortie ? Au train de... Mais voyons...

A ce moment, l'oncle de Jacques, qui s'était rapproché, avança la main et coupa net la communication :

— Laisse, dit-il. Flora est réellement partie au train de 13 h. 50. Lis plutôt...

Il tendit un feuillet de papier bleu que le jeune homme reconnut instantanément :

— Qu'est-ce que c'est ? questionna-t-il, néanmoins.

— Un pneumatique de Flora. Il est arrivé tout à l'heure. Comme j'en attendais un moi-même, je l'ai ouvert par mégarde. J'avoue que je l'ai lu... Je m'en excuse.

Jacques, déjà, parcourait la haute écriture pointue de la star.

" Mon Jacques chéri, pardon de te faire de la peine. A l'heure où tu recevras ce mot, j'aurai quitté Paris. Je serai partie — encore partie ! — sans toi. Je savais ce matin que je partirais sans toi. Jacques, je le savais depuis des jours, déjà. Je n'ai jamais dû réellement croire que je pourrai, un jour, partir avec toi.

" Je devine que je te fais du mal, mon cher Jacques. Parce que je sais que tu m'aimais bien, à ta façon, qui m'était si douce. Mais moi, vois-tu, je t'ai tout de suite aimé autrement. Ce n'est pas ma faute. Je portais cela en moi, je pense, depuis toujours. Depuis Saint-Trojan. Je ne croyais pas qu'on puisse tant aimer.

" Peut-être ne devrais-je pas te dire ? Mais je ne sais plus. Je suis tellement malheureuse ? Et puis, qu'importe ! Toi, tu aimes Huguette. C'est à elle que je demande pardon. Je l'ai haïe autant que je pouvais t'aimer...

" Un jour, vois-tu, j'étais sur la ligne, tandis que tu lui téléphonais. C'est alors que j'ai renoncé à lutter davantage pour te prendre à elle. J'ai compris que si elle ne pourrait jamais t'aimer plus que moi, du moins saurait-elle t'aimer mieux. Ta Flora, hélas ! n'est plus Micheline, ta petite Michou. Et j'ai compris, aussi, que c'était elle que tu aimais vraiment, que tu pourrais jamais n'aimer qu'elle...

" J'aurais dû partir alors. Mais mon rêve était trop beau pour me résigner si aisément. Partir encore, partir déjà, je n'ai pas pu. J'ai préféré te mentir et me mentir à moi-même durant ces quelques jours qu'il m'était permis encore de vivre auprès de toi. J'ai triché, un moment, avec mon destin. Tu comprends, maintenant, n'est-ce pas, pourquoi je te voulais tant chez moi et pourquoi j'étais si triste lorsque tu t'en allais. Tu comprends aussi pourquoi, ce matin, quand j'ai vu que tu allais me quitter et que c'était fini, fini à jamais, je n'ai pas su résister...

" Mon Jacques, encore pardon. Pardon à genoux, s'il est si vilain d'aimer. Et adieu, pour toujours.

" Je ne tournerai pas ton scénario. J'aurai vécu l'autre, tu sais, le premier, celui de notre pauvre histoire. Et c'est moi qui aurai trouvé la fin, la fin qui finit bien... Voilà. Bientôt, je quitterai l'Europe. Ne fais rien pour m'écrire ni me consoler. Tu ne pourrais que me plaindre. Moi, laisse-moi te souhaiter tout le bonheur que tu mérites, et que mérite Huguette et que mérite votre amour. Adieu, Jacques, adieu, mon cher, mon unique amour. Je t'aime, mais il ne faut pas le croire. Adieu. Baisers. Ta pauvre petite Michou..."

Les dernières lignes étaient resserrées et s'élevaient vers le bout de la page, comme les lianes de lierre. Jacques Souzay, dont les yeux étaient embués, avait peine à les déchiffrer. Il les devina plutôt qu'il ne les lut...

— Pauvre Flora ! murmura-t-il enfin.

Un long moment les deux hommes restèrent muets, l'un trop ému, l'autre discret.

— Mais, s'étonna Jacques, tout à coup, puisque vous saviez, mon oncle... pourquoi ne m'avoir pas dit ? Pourquoi m'avoir laissé téléphoner ?

M. Souzay Villard hocha la tête :

— Parce que j'aime Huguette comme ma propre fille, mon petit, expliqua-t-il. Je voulais rester absolument sûr de toi... C'est bien.

Le jeune homme remua les épaules. Un silence encore, puis :

— Pauvre Flora ! répéta-t-il, songeur. Elle était si gentille, si douce ! Elle avait une si jolie petite âme !

Il était sincèrement ému. Mais il ne se rendait pas compte qu'il parlait de Flora Florège comme si elle était morte déjà...

Une heure plus tard, Jacques Souzay arrivait tout à trac chez Huguette. Il avait éprouvé un soudain besoin de la revoir, lui parler, de s'assurer égoïstement auprès d'elle de son bonheur propre...

La jeune fille, pourtant, qui n'attendait plus guère de lui qu'un ultime coup de téléphone, pensa dans son désarroi qu'il venait lui dire au revoir.

— Mais pas du tout ! protesta-t-il gaiement. Je viens dîner. Je m'invite, si vous voulez bien ?

Huguette le regardait avec effarement, incrédule encore.

— Je ne pars pas, précisa-t-il, alors, comme il eût dit : " Je n'ai aucune faim."

— Mais...

— J'ai réfléchi. Je ne pars plus.

— Jacques... Oh ! vrai ?

— Mais oui, vrai... Huguette ! Ma chérie ?

Elle était tombée plutôt qu'elle ne s'était blottie contre lui et pleurait doucement, délicieusement de joie, d'amour, de délivrance, aussi...

Parce que, depuis des jours — depuis le soir de la fameuse fête, exactement — la fière petite Huguette n'ignorait plus que Flora Florège employait tout son charme à lui ravir le cœur de Jacques...

Cependant, quelque part dans la nuit glacée, un train de luxe emportait la star vers son destin.

Dans le couloir de sa voiture, des jeunes filles, qui la savaient là, rêvaient aux abords de sa cabine dont les portes d'acajou restaient hermétiquement closes, et elles lui enviaient — peut-être — sa gloire de vedette célèbre, adulée, fêtée et heureuse, n'est-ce pas ?... si heureuse !

FIN

CONTRÔLEZ CETTE TOUX!

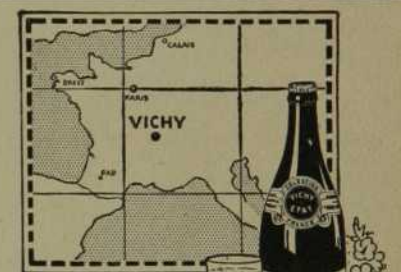


VOUS POUVEZ AIDER
À PRÉVENIR CET
ENNUEUX CHATOUIL-
LEMENT DE GORGE

5¢

seulement
Soulagement Instantané

Voilà ce que vous donnent les Pastilles Noires Beech-Nut contre la Toux — dans les cas de toux sèche et saccadée, d'enrouement et de mal de gorge. Procurez-vous un paquet commode maintenant.



UNIQUE!

Riches en minéraux, l'eau thermale de Vichy est unique au monde. Et l'on peut la boire chez soi, telle qu'elle est à sa source, et sans qu'elle ait perdu aucune de ses vertus naturelles.

LA FACULTÉ
LA RECOMMANDE CONTRE

L'embouteillage, sur place, est contrôlé par l'Etat.

LE RHUMATISME
L'ARTHRITISME
LA DYSPÉPSIE
et les affections
RÉNALES
HÉPATIQUES
et VÉSICALES

**VICHY
Célestins**

2021 McGill College Avenue, Montréal

Coupon d'abonnement LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.



(Suite de la page 23)

Une pensée traversa le cerveau de Gabrielle, rapide comme l'éclair. Elle venait de comprendre, cette fois, qu'elle était tombée dans un piège.

— Où suis-je donc ici? s'écria-t-elle éperdue.

L'un des hommes la saisit brutalement par le bras.

— Allons, venez, dit-il d'une voix rude.

— Non, non, laissez-moi! cria-t-elle, je ne veux pas entrer là!

Mais les deux hommes se jetèrent sur elle en même temps et la poussèrent dans l'enclos.

— Au secours! appela-t-elle.

Elle vit aussitôt la pointe de deux couteaux menacer sa poitrine.

Elle n'eut plus la force de pousser un nouveau cri. Ce fut une sorte de râle qui sortit de sa gorge. Elle était paralysée par l'épouvante.

— Si tu jettes encore un cri, lui dit un des hommes d'une voix sourde et menaçante, je t'enfonce mon couteau dans la gorge.

Elle se mit à trembler de tous ses membres.

— Chauve-Souris, ferme vite la porte, reprit l'homme, s'adressant à l'autre bandit.

Celui-ci se hâta d'obéir.

Alors ils voulurent faire marcher Gabrielle; mais ce fut en vain, elle ne put avancer. Ils s'aperçurent qu'elle défaillait et était prête à tomber. Rapidement, l'un d'eux lui enveloppa la tête dans sa pèlerine; l'autre, le plus robuste, la prit à bras-le-corps, l'enleva comme un paquet et l'emporta en courant vers la maison.

Pour Gabrielle, tout cela se passait comme dans un rêve, au milieu d'un lourd sommeil. Elle n'éprouvait plus aucune sensation; elle n'entendait plus, elle n'avait plus de pensée; elle ne savait pas si elle respirait encore, elle n'avait plus conscience de son être. L'âme semblait s'être séparée du corps.

Combien de temps resta-t-elle ainsi dans cette espèce de léthargie? Elle n'aurait su le dire.

Quand elle revint à elle, elle était seule dans une chambre, étendue sur le carreau. En s'aidant de ses mains, elle parvint à se soulever et à se mettre sur ses genoux. D'abord elle regarda autour d'elle avec effarement.

— Où suis-je donc? se demandait-elle, en passant ses mains sur son front et sur ses yeux.

Tout à coup elle tressaillit. La pensée lui était revenue; elle se souvenait de sa rencontre avec Solange et de ce qui s'était passé ensuite jusqu'au moment où, après avoir été poussée violemment dans l'enclos, elle avait vu deux lames effilées sur sa poitrine.

Elle se dressa sur ses jambes en jetant un grand cri. Elle fit quelques pas et se mit à crier de toutes ses forces:

— Au secours! au secours!

Sa voix resta sans écho. Autour d'elle tout garda un lugubre silence.

Elle se trouvait dans une petite pièce, plus longue que large, un boyau, sans fenêtres, qui recevait un peu de jour d'une sorte de lucarne percée dans la toiture.

Elle sentit un frisson courir dans tous ses membres.

— Un cachot! murmura-t-elle.

Elle poussa un nouveau cri qui lui arracha la terreur.

Elle vit une porte; affolée, elle s'élança pour l'ouvrir. Mais la porte était épaisse, bien assise sur ses gonds rouillés et d'une solidité à toute épreuve. Au bout d'un instant

d'inutiles efforts, Gabrielle dut renoncer à l'espoir qu'elle avait eu un instant de pouvoir s'échapper. Elle était épuisée, haletante; son front ruisselait de sueur; elle avait les ongles brisés, les mains saignantes.

— Oh! les misérables! s'écria-t-elle; mais que veulent-ils donc faire de moi?

Elle fit deux fois le tour de sa prison, frappant la muraille avec une clef, celle de son logement. Elle fut bientôt convaincue que si la porte était solide, les murs avaient une épaisseur suffisante pour empêcher sa voix d'arriver au dehors.

Elle n'en pouvait plus douter, elle était réellement enfermée dans une espèce de prison.

La pièce était complètement nue: pas un meuble, rien, pas même une poignée de paille sur laquelle elle aurait pu se coucher ou s'asseoir. Il n'y avait qu'un seul objet: son panier, qui était resté à son bras, et qu'elle retrouva à l'endroit où elle avait été jetée.

Appuyée contre la muraille, la tête penchée sur sa poitrine et les yeux à demi fermés, Gabrielle se mit à réfléchir profondément.

Tout à coup elle se redressa, les yeux hagards, fit trois pas en avant, puis recula épouvantée comme si une bête hideuse se fût dressée devant elle.

— Oh! oh! oh! fit-elle d'une voix étranglée.

Elle venait de s'expliquer pourquoi les deux hommes l'avaient enfermée, et elle avait cette horrible pensée que sa prison allait être son tombeau, qu'elle était condamnée à mourir de faim.

— Je suis perdue! gémit-elle.

Elle était oppressée, elle respirait avec peine; il lui semblait qu'un poids énorme pesait sur sa poitrine. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, et cependant ses membres et son corps étaient glacés.

Machinalement elle marcha vers la porte massive contre laquelle elle colla son oreille. Elle eut beau écouter, elle n'entendit rien, ni dans la maison, ni au dehors, ni même un bruit lointain.

C'était le silence de la tombe, le solennel et effrayant silence de la mort.

Tout son sang s'était précipité vers la tête et battait violemment ses tempes. Il y avait dans ses oreilles un bourdonnement sourd, un voile épais tomba sur ses yeux.

Chancelante, cherchant à s'appuyer contre la muraille, elle se réfugia dans le coin le plus sombre de sa prison.

A toutes ses terreurs se joignait un profond découragement, enfermée vivante dans un sépulcre, elle comprenait qu'elle ne devait compter sur aucun secours humain.

Après avoir tant souffert, après avoir vu si souvent ses espérances détruites et subi successivement toutes les épreuves de la vie, elle n'avait même plus la force du désespoir. Mais de nombreux sanglots s'échappèrent de sa poitrine gonflée.

N'ayant plus rien à attendre des hommes, elle essaya de se détacher complètement des choses de la terre; sa pensée s'élança vers le ciel, appelant Dieu.

— Ma triste destinée doit s'accomplir! soupira-t-elle.

Au trouble de l'épouvante succédait la sérénité de la résignation.

XVII

Deux bandits

APRÈS avoir enfermé Gabrielle dans cette chambre, qui ressemblait à un cachot, les deux hommes avaient rejoint Solange dans une pièce du rez-de-chaussée de la maison où elle les attendait.

Cette maison, qui commençait à tomber en ruine, bien qu'elle eût été solidement construite, appartenait pour le moment à un marchand de bric-à-brac de Paris. Il l'avait recueillie dans un héritage. Il prétendait l'avoir louée à de petits rentiers, l'homme et la femme, mais la vérité est qu'il l'avait mise à la disposition de voleurs dont il était lui, un des principaux receleurs.

La maison était à une distance de quatre ou cinq cents mètres des fortifications, sur la limite du territoire de Châtillon. Elle servait de dépôt provisoire pour les objets volés dans les communes et les maisons habitées au sud de Paris. Les rôdeurs de

nuit s'y donnaient rendez-vous, et c'est de là que sortait le mot d'ordre, chaque fois qu'une expédition d'une certaine importance avait été décidée.

Nous n'avons pas besoin de dire que le propriétaire de la main et les deux hommes, qui avaient eu l'audace de se faire passer pour des agents de police, faisaient partie de cette bande de malfaiteurs, si admirablement organisée, qui agissait sous la direction occulte de Blaireau.

Le premier de ces hommes se nommait Princet. Deux fois déjà il avait été condamné pour vol. Non moins intelligent qu'audacieux, c'était un misérable excessivement dangereux. L'autre s'appelait Chouard, surnommé Chauve-Souris par ses camarades. A peine âgé de vingt-quatre ans, il n'avait eu qu'une condamnation en police correctionnelle à huit jours de prison pour rixe nocturne sur la voie publique.

— Il faut que je vous remercie tous les deux, leur dit Solange, vous m'avez sauvée d'un véritable danger.

— Hè, fit Princet, vous n'étiez pas à votre aise tout de même.

— Un moment, je me suis vue perdue.

— Et d'autres avec vous.

— Non, moi seule, car on ne m'aurait pas arraché une parole. J'étais vraiment dans une vilaine situation. Fuir me paraissait impossible; d'ailleurs la femme m'aurait poursuivie, ameutant le monde sur mon passage. Les gens qui étaient là paraissaient décidés à nous mener chez le commissaire de police; j'avoue que je commençais à avoir grand-peur lorsque, heureusement, vous êtes arrivés.

— Tout en m'approchant, je vous ai reconnue, madame Solange, et je me suis dit aussitôt: "Il faut savoir ce qui se passe; attention et ouvre l'œil." J'ai interrogé les badauds, et quand j'ai su de quoi il retournait, j'ai tout de suite imaginé la bonne farce qui a si bien réussi. Je n'ai rien trouvé de mieux pour vous tirer d'affaire. Par bonheur, Chouard était avec moi; il a pu trouver un fiacre, ce qui était absolument nécessaire.

Ah! ah! ah! ajouta-t-il en riant, le tour a-t-il été assez crânement joué? Je vous assure que tous ceux qui étaient là n'y ont vu que du feu.

— Vous avez été très adroits et vous avez fait preuve d'une grande présence d'esprit.

— Dans des cas comme celui-là il n'y a que la hardiesse qui sauve.

— Quand je verrai le maître prochainement, je ne manquerai pas de lui parler du service que vous m'avez rendu, et je lui demanderai pour vous deux une bonne gratification.

— Elle sera acceptée avec reconnaissance.

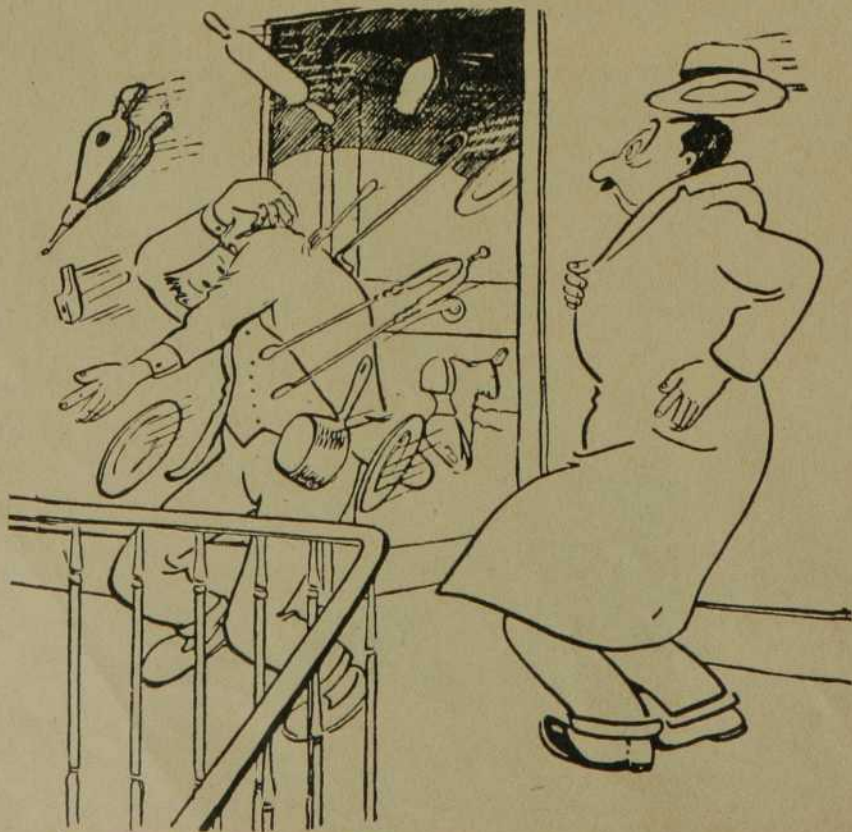
— C'est moi qui vous suis reconnaissant, répliqua Solange en souriant.

— Dites donc, reprit Princet, c'est qu'elle n'est pas folle du tout, la femme pâle.

— Malheureusement.

— On lui a donc réellement volé son enfant?

— Oui. Vous n'attendez point que je vous conte la chose, n'est-ce pas? C'est un secret de grand maître. Du reste, l'aventure date de longtemps. Je n'en avais plus entendu parler et moi-même je n'y pensais plus, lorsque, ce matin, un hasard maudit m'a mis en présence de la femme que vous venez d'enfermer là-haut. Je ne l'ai pas d'abord reconnue, je n'ai pu l'éviter. Et puis, j'étais loin de



— Je croyais que vous aviez fait la paix!...

— Oui, mais elle a reçu du renfort... sa mère est arrivée...

songer à elle. Je la croyais morte ou folle, enfermée pour toute sa vie dans un hospice d'aliénés. Et elle est bien vivante, et elle n'est pas folle! Quand elle s'est jetée sur moi, me réclamant son enfant, j'ai cru véritablement que c'était un fantôme, un spectre qui sortait du cimetière... Heureusement, je n'ai pas perdu mon sang-froid... Vivante, vivante! Si seulement elle était folle, elle ne serait pas à craindre... Je ne vous le cache pas, je vais être maintenant dans une inquiétude continuelle.

— Pourquoi?

— Elle s'est trouvée ce matin sur mon chemin, elle peut me rencontrer encore.

Princet eut un sourire singulier.

— Actuellement elle est en lieu sûr, dit-il.

— Vous ne pouvez pas la garder éternellement.

— C'est certain.

— Eh bien, je ne pourrai plus sortir sans avoir peur de rencontrer cette furie, de voir ce fantôme se dresser devant moi.

— La femme pâle me fait l'effet d'être fort compromettante pour nous tous, opina Choldard.

— Elle est à craindre, dit Solange.

Le front plissé et les yeux farouches, Princet paraissait réfléchir.

— Au fait, reprit Choldard, qu'est-ce que nous allons en faire?

Après un moment de silence, Princet releva brusquement la tête.

— Dans la voiture, dit-il d'une voix creuse, elle m'a demandé si je connaissais un agent de police du nom de Morlot.

— C'est vrai, fit Solange.

— Je lui ai répondu que je le connaissais. Je le connais, en effet, bien que je ne l'aie jamais vu. Ce Morlot est un homme terrible et féroce pour nous autres; c'est lui qui a arrêté un de nos chefs, Gargasse, dans un cabaret de Charonne où il avait eu l'imprudence de boire un coup de trop. Je ne me soucie pas d'avoir Morlot à nos trousses, surtout s'il est l'ami de la femme pâle, comme elle le prétend.

Pas plus tard que cette nuit, nous enlèverons tout ce que nous avons encore en dépôt ici; nous choisirons un autre lieu de rendez-vous et nous réparerons dans cette maison quand nous serons sûrs de pouvoir le faire sans danger.

— Pourquoi déménager? demanda Choldard; je ne vois pas que nous soyons menacés.

Princet haussa les épaules.

— Tu es jeune, Chauve-Souris, dit-il, tu as besoin d'acquiescer de l'expérience. Ce soir ou demain, Morlot saura que la femme pâle, qui est l'ami de sa femme et la sienne, a disparu. Naturellement il se mettra à sa recherche. Tu peux être sûr qu'il parviendra à savoir ce qui s'est passé sur le boulevard de Montrouge. Il cherchera deux jours, trois jours, quatre si tu veux. Comme il a du flair, il l'a prouvé, et qu'il doit connaître l'histoire de l'enfant volé, il devinera que la femme a été enlevée.

— Après?

— Après? il trouvera le cocher qui nous a conduits, ça ne lui sera pas difficile, et le cocher l'amènera ici.

— Diable, je n'avais pas songé à cela.

— Pour ta gouverne, ami Choldard, il faut toujours songer à tout.

— Si je t'ai bien compris, nous allons garder la femme?

— C'est nécessaire.

— Qu'est-ce que nous en ferons?

Princet regarda fixement Choldard sans répondre.

— Nous allons avoir là une prisonnière bien gênante, reprit Choldard. Est-ce que nous ne pourrions pas, en partant d'ici la nuit prochaine, lui donner la clef des champs?

Princet secoua la tête et prit un air sombre.

— Dans l'intérêt de madame Solange, et pour notre sûreté à nous, répondit-il sourdement, il faut que cette femme disparaisse.

— Alors, vous voulez vous en aller en la laissant enfermée ici? demanda Solange.

— Ça pourrait se faire; mais je ne trouve pas que ce soit un moyen sûr de nous débarrasser d'elle.

— Vous voulez la tuer! s'écria Solange.

— Oui.

— Oh! c'est grave!

— Nous y sommes forcés, notre sûreté l'exige.

— C'est vrai, approuva Choldard.

Princet se tourna brusquement de son côté.

— C'est toi qui lui fera son affaire cette nuit.

— Moi?

— Oui, toi. Tu n'as pas peur, je suppose.

— Peur? allons donc!

— A la bonne heure; il faut que tu gagnes tes éperons.

— Est-ce que je serai seul?

— Oui.

— Pourquoi ne seras-tu pas avec moi?

— Tu sais bien que j'ai affaire cette nuit du côté de Bourg-la-Reine.

— Alors un coup de couteau?

— Non, le sang coule et laisse des traces. Tu l'étrangleras, d'abord; une femme! c'est l'affaire d'un instant.

— Ensuite?

— Tu emporteras le cadavre et tu le jetteras dans le puits où il y a encore assez d'eau pour le cacher. Cela fait, pour qu'il aille au fond et s'enfonce dans la vase, tu trouveras facilement de grosses pierres que tu jetteras dessus.

— A quelle heure faudra-t-il faire la chose?

— Aussitôt que nos camarades qui auront été prévenus dans la soirée, auront tout enlevé.

Tu resteras ici le dernier; les autres n'ont pas besoin de savoir la besogne que je te donne.

En parlant ainsi, le misérable avait eu un hideux sourire sur les lèvres.

Solange était d'une pâleur livide. La préméditation de cet horrible crime l'épouvantait. Cependant elle ne prit point la défense de Gabrielle; elle regardait les deux scélérats avec terreur; mais elle n'essaya point de les faire renoncer à leur abominable projet.

— Je n'ai plus rien à faire ici, dit-elle en se levant, je vais vous quitter.

— Avant de partir voulez-vous voir notre prisonnière? lui demanda Princet avec son affreux sourire.

— Non, non, répondit-elle en frissonnant.

— N'oubliez pas la gratification promise.

— Soyez tranquille.

— Choldard, tu vas accompagner madame Solange; tu lui ouvriras la porte sur la ruelle; elle n'aura qu'à prendre le chemin à droite pour gagner la route pavée.

Solange s'en alla. Un instant après, les deux bandits quittèrent à leur tour la maison.

Gabrielle vit le jour de sa prison baisser peu à peu, puis s'éteindre tout à fait. La nuit était venue. La malheureuse se persuadait de plus en plus qu'on l'avait enfermée avec

l'intention de la laisser mourir de faim.

Il y avait au moins trois heures qu'elle était dans les ténèbres, lorsque le silence qui l'entourait fut troublé tout à coup. Il lui sembla qu'on marchait au-dessous et autour d'elle; c'étaient des pas lourds, qui résonnaient également sur les marches de l'escalier.

Epuisée de fatigue, les jambes brisées, elle s'était accroupie dans un coin. Elle se releva et, à tâtons, suivant le mur, elle chercha la porte. Quand elle l'eut trouvée, elle tendit l'oreille pour écouter. Elle reconnut d'abord, au bruit des pas, qu'il y avait plusieurs personnes dans la maison. Elle entendit ensuite des voix d'hommes, de grosses voix rauques et enrouées. Mais elle eut beau concentrer son attention et toutes ses facultés auditives, il lui fut impossible de saisir une parole ayant un sens. Le bruit des voix arrivait à son oreille comme un bourdonnement. Elle eut l'intention de crier, d'appeler. Elle n'osa pas le faire. Elle sentait bien qu'elle n'avait rien de bon à espérer. Par les deux individus qu'elle connaissait, elle pouvait juger ce que valaient les autres.

Le bruit dura pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure, puis la maison redevint tout à coup silencieuse.

— Ils sont partis, se dit Gabrielle. Cependant elle resta debout, appuyée contre la porte, prêtant toujours l'oreille.

Un temps assez long s'écoula.

Soudain, Gabrielle entendit qu'on montait l'escalier. Les pas étaient presque légers et paraissaient hésitants. L'idée lui vint que la personne qui gravissait l'escalier venait la délivrer. Elle poussa un long soupir et son cœur se mit à battre très fort.

Les pas se rapprochèrent, puis le bruit d'une clef mise dans la serrure de la porte se fit entendre.

Cette fois, Gabrielle ne pouvait plus douter. Sa prison allait s'ouvrir. Cependant elle recula jusqu'au fond de la pièce, saisie d'une angoisse inexprimable.

La porte s'ouvrit. Un homme entra. Dans sa main gauche, il avait une corde de petite grosseur, ayant à son extrémité un nœud coulant. Sa main droite tenait un bougeoir de tôle dans lequel il y avait une chandelle. Une lumière blafarde, tremblotante, éclaira le cachot.

Gabrielle reconnut l'homme et laissa échapper un cri de frayeur. Certes, l'apparition de ce misérable n'avait rien de rassurant.

XVIII

L'homme et la corde

CHOLDARD, dit Chauve-Souris, avait à ce moment une figure repoussante.

Pour se donner du courage, la force de commettre le crime, peut-être aussi pour s'étourdir, il s'était chauffé le corps et la tête en avalant plusieurs rations d'eau-de-vie. Il était à moitié ivre.

De ses petits yeux glauques, qui lui sortaient de la tête, jaillissaient des éclairs livides. Rien ne saurait rendre l'expression farouche et sauvage de sa face patibulaire.

La porte ne pouvant s'ouvrir que du dehors, il l'avait laissée entr'ouverte. Evidemment, il ne craignait pas que sa victime pût lui échapper.

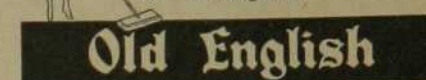
Ne trouvant rien pour poser la lumière, il prit le parti de la mettre sur le carreau de la chambre.

La jeune femme le regardait, un froid glacial dans les membres.



Maintenant... PARQUETS CIRÉS SANS FROTTEGE

Étendez simplement sur vos parquets et linoléums la Cire liquide Old English, sans frotter — elle sèche et devient d'un brillant permanent. A l'épreuve de l'eau et de la graisse. Dans tous les magasins.



Cire Liquide Sans Frottege



Agents demandés pour vendre des cravates. Vous pouvez faire 100% de profit. Demandez immédiatement des échantillons gratuits et un territoire exclusifs. Ontario Neckwear Company, Dépt. 515, Toronto.

20 vgs d'Étoffes à Robe: \$2.98

Crêpe de soie, imprimé, broadcloth. Ecoulement de manufactures. Longueur: 4 verges; nouveaux modèles et nuances de printemps et d'été; valeur jusqu'à \$1 la verge; 20 verges pour \$2.98. Envoyé payable sur livraison plus quelques cents pour frais de poste. Garantie de remboursement. TEXTILE MILLS, Dépt. 53, Montréal, P. Q.



LISEZ LE SAMEDI

et faites-le lire à vos amis — abonnez-vous dès maintenant!

Coupon d'abonnement

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES NOMS DES DIX GAGNANTS

Solution du Problème No 269

(Problème No 268)

DIX JEUX DE CARTES

Mlle Cécile Alarie, 1670, rue Joliette, Montréal, P. Q.; M. Ronald Roy, C. P. 429, Victoriaville, comté d'Arthabaska, P. Q.; Mlle Charlotte Desaulniers, Pont-Rouge, P. Q.; Dr Armand Roy, Wottonville, P. Q.; Mme G. B. Mongenais, 321, rue Rideau, Ottawa, Ont.; Mlle Gertrude Denault, Asbestos, comté de Richmond, P. Q.; Mlle L. Derome, 1290, rue Beau-bien, Montréal, P. Q.; Mlle Cécile Abran, Ch. 405, 57, rue St-Jacques ouest, Montréal, P. Q.; Mlle Lucille Gauthier, 33, rue Couvent, Sherbrooke, P. Q.; Mlle Annette Lagueux, 14, rue St-Pierre, Québec, P. Q.

L	O	I	R	G	L	O	B	E	A	L	F	A
I	V	R	E	S	E	N	R	U	E	I	L	L
D	E	Y	E	U	T	A	M	A	R	U	D	
O	V	P	R	E	I	E	U	Z	O	E		
C	I	E	I	C	A	R	E	S	U	R		
E	R	A	T	O	U	S	E	B	O	G	R	
T	A	L	E	T	H	P	C	R	O	M	A	
A	S	A	H	O	M	E	L	I	E	C	A	P
N	E	S	O	C	A	R	E	D	A	P	H	N
G	V	I	N	A	G	E	L	O	U	I	S	
A	I	X	C	R	E	P	E	U	L	E		
C	A	S	B	A	T	I	S	O	O	T		
O	R	C	A	P	E	T	H	E	U	R		
T	A	U	S	O	R	I	E	M	O	E	R	O
E	U	R	E	T	E	N	T	E	N	U	I	T

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 270

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	G	I	R	A	N	D	O	L	E	S		H	U		
2	E	V	E		E	R	G	O	T		C	A	N	O	
3	L	I	C		U	R	I		C	O	I	S			
4	A	C	H	A	Z		E		B	R	U	N	E		
5	A	I	D	E	R		B	E	I	G	E		A		
6		E	R	S		V	A	L				T	H	E	
7	I	F	E	T	E	O	C	L	E			H	U		
8	N	I	O		E	M	U		E	T	A		E	R	E
9		O	N			S	I	A	M	O	I	S			
10	I	L	E		D		L	I	E		S	A	C		
11	N	E		F	R	E	L	E		V	S	U	R	E	
12			T	R	A	M	E		B		E	L	I	T	E
13	L	A		E	M	S		V	A	L		E		A	U
14	E	R	I	G	E		O	I	L	E	E		A	I	R
15		A	L	E		D	R	A	I	S	I	E	N	N	E

(Les réponses seront reçues jusqu'au 12 février à midi.)

Nom _____
 Adresse _____
 Ville _____ Province _____

HORIZONTALEMENT

- Chandeliers à plusieurs branches. — Cri des charretiers.
- Mère de Cain. — Saillie d'une pièce de fer. — Motte de terre.
- Mesure itinéraire. — Canton arrosé par la Reuss. — Paisible. — Tellement.
- Roi de Juda. — Moment où le jour baisse.
- Assister. — Bis. — Nom du soleil chez les Egyptiens (inv.).
- Genre de légumineuses. — Espace entre deux coteaux. — Arbrisseau de la Chine.
- Pièce sur laquelle on pose des lampions. — Frère de Polynice. — Eau-de-vie.
- Une des Cyclades. — Troublé. — De l'alphabet grec. — Point de départ de chaque chronologie particulière.
- Affection douloureuse de la peau. — Deux amis inséparables (fig.). — Préfixe.
- Montréal en est une. — Qui se dépose dans le vin. — Cavité (anat.).
- Adverbe. — Aigu et faible. — Détérioration.
- Complot (fig.). — Ce qu'il y a de meilleur.
- En cet endroit. — Ville de Prusse. — Plus étroit que la vallée. — Art. cont.
- Doté d'un nouveau titre. — Héros grec, roi des Locriens. — Plateau montagneux du Niger.
- Genre d'oiseaux échassiers. — Instrument de locomotion à deux roues.

VERTICALEMENT

- Ville de la Sicile ancienne. — Chant de la mésange.
- Forme française de Ibiza. — Petit flacon. — Perroquet.
- Note. — Instrument pour enfoncer les pavés. — Adjectif numéral ang. — Pronom personnel.
- Bordure. — Soie telle qu'on l'a tirée de dessus le cocon.
- Adv. de nég. — Cloison membraneuse de la noix. — Catastrophe.
- Touffu. — Affluent de la mer du Nord. — Fleuve qui arrose la Westphalie.
- Qui mange beaucoup. — Clovis vainquit et tua Alaric. — Métal.
- Règle. — Grand baquet de bois. — Qui exprime la douleur. — Par la voie de.
- Conjonction. — Jadis une des villes importantes du Perche. — Ile hollandaise de la Sonde.
- Eclat de voix. — Enlevé (inv.). — Article.
- Croissant pour émonder les arbres. — Circassienne achetée comme esclave. — Diphtongue.
- Aversion. — Connue sous le nom de bois blanc.
- Le premier dans son genre (fig.). — Collation. — Plainte. — Année.
- Une des Cyclades. — Qui a perdu la tête. — Le plus fusible des métaux.
- Transport (fig.). — Département formé d'une partie de la Normandie.

Quand, après s'être débarrassé de son bougeoir, il s'avança vers elle, elle recula en frémillant.

— Ne m'approchez pas, lui cria-t-elle, vous me faites peur!

— Je comprends ça, balbutia-t-il d'une voix avinée.

— Venez-vous me rendre la liberté? demanda Gabrielle.

— Hein! la liberté? des bêtises!

— Que me voulez-vous, alors, dites, que me voulez-vous?

— Ce que je te veux! tu vas le voir.

Et le misérable se rua sur elle pour lui passer la corde autour du cou. Mais, rassemblant toutes ses forces, Gabrielle parvint à le repousser. Puis elle bondit vers la porte qu'elle voyait ouverte.

Cholard avait deviné son intention. Il eut le temps de la saisir au passage, et il la poussa rudement jusqu'au fond de la pièce.

— Tu voudrais te sauver, dit-il, en ricanant; impossible! A l'exception de cette porte, toutes les autres sont fermées. Il n'y a plus que nous deux dans la maison... les autres sont partis. Tu peux crier si tu veux, cela m'est égal, on ne t'entendra pas. Tu es en mon pouvoir, tu ne peux pas m'échapper.

— Et avec cette corde vous voulez m'étrangler? fit Gabrielle frissonnante.

— Voilà: il faut que tu meures!

— Oh! assassin! assassin! cria-t-elle.

— Pas encore, répliqua-t-il sourdement; mais je le serai dans un instant.

Le cynisme du misérable était plus épouvantable encore que lui-même. Gabrielle jeta autour d'elle des regards effrayés.

— Perdue! murmura-t-elle, je suis perdue!

— Si cela n'avait dépendu que de moi, reprit Cholard, je t'aurais laissée la vie.

La jeune femme entrevit dans ces paroles un rayon d'espoir.

— Alors, vous n'êtes pas tout à fait un scélérat, dit-elle; oui, vous êtes trop jeune encore pour être un monstre! Je ne veux pas vous parler de la justice de hommes, de celle de Dieu et du châtimement terrible qui, tôt ou tard, frappe le meurtrier... Mais vous avez une mère, une sœur, peut-être; eh bien, c'est en leur nom, au nom de la femme qui vous a mis au monde, au nom de ceux qui vous ont aimés, que je vous dis: Arrêtez-vous sur la pente du mal, ne devenez pas un assassin!

Ah! croyez-le, continua-t-elle tristement, ce n'est pas mon existence désolée que je défends; c'est vous, malheureux, c'est vous que je défends contre vous-même! Laissez-moi sortir d'ici!

Il secoua la tête.

— Impossible, répondit-il; ce serait trahir les autres.

— Les autres? vos complices, ceux qui m'ont volé mon enfant, n'est-ce pas?

Il garda un sombre silence, tournant la corde dans ses mains.

— Mais vous n'avez rien à craindre, vous, poursuivit Gabrielle, je ne sais pas votre nom, je ne vous connais pas... Laissez-moi partir! Je vous promets de ne révéler à personne que j'ai été amenée dans cette maison, et j'oublierai ce qui s'y est passé.

Cholard, qui avait été un instant hésitant sous l'influence de la parole de Gabrielle, reprit soudain son air farouche.

— Non, prononça-t-il d'un ton guttural, tu es gênante, tu ne dois plus vivre!

Gabrielle pouvait encore l'implorer, essayer de l'émouvoir; elle éprouva à le faire une répugnance invincible. Quelques heures auparavant, elle avait fait le sacrifice de sa vie; elle était prête pour la mort. Mais elle n'entendait pas se livrer sans défense à la corde de l'étranger. Elle se dressa en face de lui, les yeux étincelants, superbe d'énergie.

— Vous n'êtes pas encore tout à fait un scélérat, lui dit-elle, mais vous allez le devenir. Misérable, commettez donc votre crime, si vous l'osez!

Cholard était un peu tremblant. On comprend qu'il devait être troublé et inquiet au moment de commettre son premier meurtre. Mais ce ne fut qu'une émotion passagère. Du reste, dans sa tête, l'alcool produisait son effet de surexcitation. Se défiant de son vrai courage, il avait demandé à la liqueur forte de lui donner la férocité.

— Il faut en finir, dit-il d'une voix sombre.

Et d'un bond, comme un tigre qui saute sur sa proie, il se précipita sur Gabrielle et la saisit à la gorge.

La jeune femme fit un effort suprême et s'échappa de l'étreinte terrible. Il la ressaisit, elle put lui échapper encore. Il se jeta une troisième fois sur sa victime, en poussant un hurlement de colère et de rage.

Gabrielle était épuisée, haletante, hors d'haleine; elle ne put se dégager. Elle se trouva serrée dans les bras nerveux du misérable. Cependant la lutte n'était pas finie, Gabrielle se défendait vaillamment avec cette force extraordinaire que donne le désespoir, et qu'on trouve toujours à l'heure d'un danger suprême.

Elle sentait bien qu'elle était perdue, qu'il lui était impossible de vaincre son lâche ennemi, son bourreau; mais elle voulait lutter jusqu'à épuisement complet de ses forces et vendre chèrement sa vie.

Elle se défendait sans pousser un cri. Lui criait, râlait et faisait entendre des hurlements de bête fauve, chaque fois qu'elle repoussait la corde fatale qu'il voulait lui jeter autour du cou.

Enfin le misérable parvint à la terrasser, et ils tombèrent ensemble. Pendant quelques secondes encore, ils roulèrent au milieu de la chambre, en se repliant, en se tordant comme des reptiles.

Gabrielle haletait affreusement, sa poitrine avait des soulèvements violents, et son cœur battait à se rompre. Il y avait dans ses oreilles un tintement sinistre. Elle sentit qu'elle allait perdre la respiration.

Elle cessa subitement de se défendre. Rassemblant le peu de forces qui lui restait, elle se souleva et se mit sur ses genoux.

L'homme se dressa debout en poussant un cri de triomphe. Son regard était effrayant. Ses yeux semblaient lancer des flammes; il avait sur les lèvres un sourire atroce.

Le moment était venu. Il prépara son nœud coulant.

Gabrielle avait joint les mains et tourné ses yeux vers le ciel.

Placée comme elle l'était, son pâle et beau visage était entièrement éclairé par la lumière pâle de la chandelle.

Au moment où Chauve-Souris se disposait à faire passer au-dessus de la tête de sa victime la terrible corde, Gabrielle parla.

— Mon Dieu, dit-elle, je vais quitter cette vie où j'ai tant souffert; je vous remets mon âme.

L'étrangleur s'était arrêté tout interdit devant cette femme agenouillée, qui avait les mains jointes, le regard fixé au plafond, et qui semblait avoir oublié qu'il était là, menaçant, tenant dans ses mains l'instrument de mort.

Gabrielle continua :

— Mon Dieu, veuillez sur mon fils... Faites que les douleurs de la mère soient le prix du bonheur de l'enfant !

Que se passa-t-il alors dans le cœur et la pensée de Choldard ? De quelle clarté soudaine venait-il d'être frappé ? Nous ne saurions le dire. Mais un grand trouble était né en lui, et sa fureur sanguinaire s'était subitement calmée. S'était-il attendu ? Se sentait-il pris de pitié pour sa victime ? Pourquoi pas ? Mais qu'importe ! Par un regard qui regardait plus haut que lui, par une voix qui montait jusqu'à Dieu, cet homme, tout à l'heure rugissant, furieux, féroce, cet homme venait d'être dompté !

Devant une femme en larmes on a vu reculer le lion du désert !

D'autres femmes avant Gabrielle avaient déjà attendri des bêtes féroces !

Maintenant, ce n'était plus la victime, c'est le bourreau qui avait peur !

Tremblant, courbé, les yeux démesurément ouverts, fixés sur Gabrielle, Choldard se mit à reculer. Il recula jusqu'à la porte. En franchissant le seuil, sa main rencontra la clef qui était restée dans la serrure.

Sans le vouloir, sans doute, car il était incapable d'avoir une pensée, il tira la porte, qui se ferma sur lui.

Il se précipita dans l'escalier, comme s'il eût la faculté des oiseaux nocturnes de voir au milieu des ténèbres, sortit de la maison en courant, sauta par-dessus un mur et s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes.

On aurait pu croire qu'il était poursuivi par une légion de diables ou plutôt par les gendarmes.

Quand Choldard eut disparu et que Gabrielle n'entendit plus le bruit de ses pas, elle se traîna jusqu'à la porte. Alors seulement elle s'aperçut qu'elle était entièrement fermée.

— Je comprends maintenant pourquoi il est parti, murmura-t-elle avec accablement, il s'est dit qu'il ne devait pas prendre la peine de commettre un meurtre inutile, quand lui et ses camarades... les autres, comme il dit, n'ont qu'à me laisser mourir de faim.

Il a eu l'attention de me laisser de la lumière, ajouta-t-elle avec un sourire navrant.

Elle s'assit. Le dos contre la porte et la tête dans ses mains, elle resta un instant absorbée dans de douloureuses pensées.

— Je n'ai plus à me faire aucune illusion, reprit-elle, je suis condamnée. Les gens qui m'ont pris mon enfant veulent ma mort qui leur est nécessaire, et je suis en leur pouvoir. Ils avaient décidé que je mourrais étranglée; mais Dieu n'a pas voulu que le malheureux qui sort d'ici fût un assassin. Je mourrai d'une autre manière et aussi sûrement, seulement mon agonie sera plus longue et plus cruelle.

"Les autres sont partis." Il m'a dit cela, l'homme à la corde. Je me rends compte maintenant de ces bruits que j'ai entendus. C'était un démenagement. Oui, ils sont partis...

Et je reste seule, emprisonnée, dans cette maison isolée et abandonnée.

Oh ! la faim ! la faim !... Je la sens déjà, je la sens. J'ai entendu dire que c'était une effroyable torture; je vais la connaître, cette torture... Elle manquait à mon martyre. La faim ! souffrance du corps pour laquelle l'âme ne peut rien. Ah ! je me sens frissonner d'épouvante et d'horreur. Seigneur, mon Dieu, soutenez mon courage, donnez-moi la force de supporter de nouvelles souffrances.

A ce moment, ses yeux, qui erraient dans la chambre, tombèrent sur son panier. Aussitôt elle laissa échapper un cri, une sorte de cri de joie.

Elle se leva péniblement, fit quelques pas, et alla s'affaïsser de nouveau près du panier. Elle le saisit par un mouvement brusque, l'ouvrit et plongea sa main au fond.

Elle retira un morceau de pain.

Elle l'avait mis dans son panier avant de sortir de chez elle. C'est une précaution qu'elle prenait quelquefois.

Elle n'avait fait qu'un repas léger, le matin. Est-il besoin de le dire ? Elle avait faim, la pauvre Gabrielle. Pourtant, elle tenait le pain dans sa main, elle le regardait tristement, les yeux mouillés de larmes, et elle n'osait pas le porter à sa bouche.

Au bout d'un instant, cependant, elle partagea le morceau en deux parts à peu près égales.

— Pour deux fois, murmura-t-elle; maintenant et demain. Demain... Et après?...

Après ? reprit-elle d'un ton intraduisible; ce sera la souffrance et la mort !

Et, en pleurant, elle se mit à manger.

XIX

Le danger des cloisons minces

Le lendemain du jour où Raoul de Rey s'était trouvé, rue de Provence, à une table de jeu, en face du magnifique étranger, qui se faisait appeler don José comte de Rogas, grand de Portugal, — cela seulement, — lequel lui avait démontré que, si habile qu'on puisse être à battre les cartes, on peut encore rencontrer de plus forts que soi; le lendemain de ce jour, disons-nous, vers trois heures de l'après-midi, Raoul s'acheminait vers les Ternes. Il allait faire une visite à sa mère.

Il s'était mis dans la tête qu'elle devait lui donner la somme qu'il lui fallait absolument pour le surlendemain avant midi.

Il savait très bien qu'elle n'avait pas d'argent chez elle. Quelques jours auparavant, il avait fait main basse sur les derniers billets de cent francs qu'elle tenait en réserve. Mais il voulait la forcer à demander les douze mille francs au marquis de Villiers, ce qu'il n'avait pas le courage de faire lui-même.

Quand il arriva rue Laugier, n'ayant plus que vingt-cinq pas à faire, il s'arrêta brusquement. Il avait devant lui le coupé de son beau-frère. Le cocher, lui tournant le dos, était sur son siège.

Sa première pensée fut de rebrousser chemin pour revenir plus tard, car il ne tenait nullement à se trouver nez à nez avec le marquis. Celui-ci était avec sa mère; cela n'avait rien d'extraordinaire. Mais, à tort ou à raison, il s'imaginait que madame de Rey et M. de Villiers parlaient de lui; que sa mère se plaignait, et que le marquis ne se gênait point pour blâmer et flétrir sa conduite. Aussitôt, l'idée lui vint d'écou-

ter ce qu'ils disaient. Après un moment d'hésitation, il tourna sur ses talons et se mit à marcher d'un pas rapide.

Il fit le tour d'un pâté de maisons, gagna le petit chemin parallèle à la rue Laugier, qu'avait visité Morlot, et arriva à la petite porte, remarquée par ce dernier. Il en avait une clef dans sa poche. Il l'ouvrit, pénétra dans le jardin, et, sans bruit, marchant sur la pointe des pieds, en se glissant derrière les massifs, il arriva au pavillon. Il entra et monta l'escalier à pas de loup. Il ouvrit et referma doucement une porte, celle de sa chambre qu'il traversa pour se glisser furtivement dans le cabinet de toilette.

La domestique, occupée dans sa cuisine, ne l'avait ni vu, ni entendu.

Nous savons, d'après le plan tracé par Morlot, qu'un double cabinet de toilette séparait les chambres de la mère et du fils. Du côté de la chambre de madame de Rey la cloison était très mince. En s'en approchant seulement et en tendant l'oreille, Raoul pouvait parfaitement entendre causer chez sa mère.

Le marquis était avec elle, et dès les premières paroles qui arrivèrent à son oreille, il comprit qu'ils parlaient de lui.

— J'avoue mes torts, dit madame de Rey, répondant à son gendre; mais que faire, maintenant ? Je ne peux plus que souffrir et me désoler. Si j'ai été faible, trop faible, j'en suis bien punie !

— Malheureusement, nous n'avons plus rien à espérer, reprit le marquis. Pour le ramener à des idées plus saines et lui faire quitter la voie dangereuse qu'il suit et qui le mène à sa perte, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi. Je lui ai parlé comme on parle à un frère, à un ami. Paroles perdues. En présence de ses exigences, qui devenaient de plus en plus fréquentes et... brutales, j'ai dû lui fermer ma bourse, persuadé, d'ailleurs, que tout ce que je ferais pour lui serait inutile.

Madame de Rey soupira.

— Je suis très riche, c'est vrai, continua le marquis; mais quand j'ai autour de moi tant d'occasions pour faire le bien, je ne veux pas que ma fortune serve à encourager le mal. Je ne sais pas quel triste sort lui est réservé; quel qu'il soit, il l'aura mérité. Je ne vous rapporte point, — je ne l'oserais pas, — ce qu'on m'a dit de lui et ce que j'apprends encore tous les jours. S'il y a de la honte pour Raoul, il y en a aussi pour nous tous.

— Est-ce que Lucienne sait?...

— Rien, heureusement; je lui cache la vérité.

— Raoul est jeune encore, monsieur le marquis; il ouvrira les yeux, il verra l'abîme et s'en éloignera.

— Je veux vous laisser cet espoir, madame, vous en avez besoin.

— Oui, car il adoucit ma douleur.

— Croyez-vous que la mienne n'est pas grande ? Croyez-vous que j'ai appris sans chagrin que Raoul vous prenait tout votre argent, que pour lui vous aviez engagé vos bijoux, votre argenterie, et que, souvent, vous manquiez des choses les plus nécessaires à la vie ? Cela prouve, ce qui est plus douloureux encore que le reste, que votre fils n'a pas de cœur.

— Oh ! monsieur le marquis...

— Il ne le fait que trop voir. Tenez, j'ai fait une triste découverte.

— Laquelle, monsieur le marquis ?

— Non seulement Raoul n'aime pas sa sœur, mais il a pour elle de la haine.

SES GENOUX ENFLÉS PAR LE RHUMATISME

ELLE POUVAIT A PEINE MONTER UN ESCALIER

Il n'y a rien comme le rhumatisme pour empêcher de vaquer à ses devoirs domestiques qui obligent à se mettre à genoux, à monter et descendre des escaliers. Comment se débarrasser de ces douleurs et incommodités de rhumatisme, tel est le sujet de la lettre suivante :

"Je prends des Sels Kruschen depuis trois mois. Quand je commençais, j'avais du rhumatisme dans les deux genoux qui étaient enflés. Je ne pouvais me lever toute seule d'une chaise, ni me mettre à genoux ni même par moments monter un escalier. Je vole maintenant dans les escaliers et fais tout mon ménage. Depuis que j'ai pris Kruschen, je peux travailler comme un cheval." — (Mme) H. S.

Deux des ingrédients des Sels Kruschen sont d'efficaces dissolvants de l'acide urique. D'autres ingrédients de ces sels ont un effet stimulant sur les organes internes qu'ils aident à expulser l'acide urique une fois dissous.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Traitement Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Traitement Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

T R A I T E M E N T MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Demandez notre brochure illustrée de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près rue Bernard)
Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.

Cl-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Prov. _____

Nos artistes de la radio

Hector Charland



HECTOR CHARLAND

M. Louis-Joseph-Hector Charland, avocat, greffier-adjoint de la Cour d'appel, à Montréal, est né à l'Assomption, P. Q., le 1er juin 1883. Il a fait ses études classiques au collège de l'Assomption, d'où il sortit bachelier ès Lettres, puis ayant étudié le droit à l'Université de Montréal (alors université Laval), il fut admis au barreau en 1909, avec le titre de licencié en Droit.

Depuis 40 ans qu'il s'occupe activement de théâtre, M. Charland est aujourd'hui considéré comme d'un de ceux qui se sont le plus dévoués à l'amateurisme théâtral à Montréal.

On dit de lui qu'il a fait plus pour notre avancement intellectuel et artistique que nombre d'étrangers venus ici avec des réputations toutes faites.

Il a parcouru toute la province avec le répertoire classique et moderne, ayant pour principe de rendre accessible à tous le goût de l'Art. Partout où il joua on a gardé un précieux souvenir de cet acteur incomparable. Il a naturellement beaucoup voyagé. Cinq fois il fit le tour de l'Ontario et des États-Unis. Longtemps encore on parlera de M. Charland dans les centres canadiens et dans ceux de la Nouvelle Angleterre.

M. Charland a aussi donné des cours de diction et d'élocution au Collège de l'Assomption, son *alma mater*, puis au Séminaire de St-Hyacinthe et des Trois-Rivières. Il fut durant trois ans le directeur artistique du Cercle Universitaire, et on l'a alors surnommé le doyen de la scène au théâtre du Gesù, collège Ste-Marie, où il a joué avec un succès toujours grandissant, le drame et la comédie depuis au delà de vingt-cinq ans.

Il a tenu le rôle principal dans bien des pièces, notamment : *Athalie*, *Louis XI*, *l'Aiglon*, *Polyeucte*, *la Fille de Roland*, *Le Malade Imaginaire*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *Le gendre de M. Poirier*, *Attila*, *Garcia Moreno*, *Le médecin malgré lui*, *L'Abbé Constantin*, etc.

Son rôle le plus sublime fut celui du Christ dans le drame sacré de la *Passion* qui fut joué pendant 4 ans à St-Jérôme et qui attira des foules immenses et recueillies.

A la radio, M. Hector Charland a fait connaître sa personnalité avec le *Vieux raconteur*, les *Légendes du St-Laurent* et le *Père Molson*, ainsi qu'avec plusieurs autres créations, dont on ne peut, faute d'espace, faire ici la nomenclature.

Notre célèbre acteur a épousé le 10 septembre 1917 Mlle Marie-Gabrielle Daoust, filleule du regretté sir Wilfrid Laurier.

Il a deux fils, Roger et Guy, tous deux étudiants au collège Ste-Marie.

M. Hector Charland fut le confrère de classe au collège de l'Assomption de Son Excellence Mgr Forget, évêque de St-Jean.

Longtemps encore nous aurons le plaisir d'entendre à la radio ce grand artiste, que les jeunes soucieux de perfectionner leur talent devraient adopter comme modèle.

Nous tenons à prévenir tous les artistes de Montréal qui nous ont écrit ou téléphoné à son sujet que M. Rodrigue Deliboiron n'appartient d'aucune façon, depuis plus de deux mois, à la maison Poirier, Besette & Cie, éditrice du *Samedi*, de la *Revue Populaire* et du *Film*.

— Oh! monsieur le marquis, ne croyez pas cela! s'écria-t-elle.

— Cela est, madame. Hélas!! je voudrais me tromper!

Madame de Rey baissa la tête. Elle était accablée.

Le marquis reprit :

— Je partage un peu l'opinion des gens que la conduite de votre fils scandalise et qui prétendent qu'il y a dans sa tête un grain de folie.

— Il m'arrange bien, mon cher beau-frère, pensait Raoul, qui ne perdait pas un mot de la conversation.

— Mais laissons ce sujet aussi pénible pour vous que pour moi, continua le marquis. Vous m'avez fait l'amitié de m'écrire; je me suis empressé de me rendre à votre invitation, pensant que vous aviez à me faire une communication pressante ou quelque chose à me demander. Veuillez me dire de quoi il s'agit.

Madame de Rey parut embarrassée.

— La mère de la marquise de Villiers ne doit pas craindre de parler devant le mari de Lucienne de Rey, ajouta le marquis avec son sourire plein de bienveillance.

— Je connais vos nobles sentiments, monsieur le marquis, répondit madame de Rey, et j'ai su apprécier depuis longtemps tout ce qu'il y a de bon et de généreux dans votre cœur; cependant, j'éprouve une gêne pénible...

— Je vous le répète, madame, vous pouvez parler sans aucune crainte.

— Vous m'encouragez, merci. Vous savez déjà pourquoi je vous ai écrit de venir me voir; j'ai quelque chose à vous demander.

— Dites, madame.

— Monsieur le marquis, sur la pension que vous voulez bien me faire...

— Madame, interrompit le marquis, ce n'est pas moi, c'est votre fille qui vous fait cette pension.

— Eh bien, sur cette pension, monsieur le marquis, je désirerais qu'une somme assez importante me fût avancée.

Le front de M. de Villiers s'assombrit.

Raoul tressaillit, et il prêta l'oreille avec un redoublement d'attention.

— Est-ce possible, monsieur le marquis? demanda madame de Rey.

— Cela dépend, madame, répondit-il.

— Chaque mois on pourrait me remettre la moitié.

— Grâce à Dieu, répliqua-t-il vivement, la marquise et le marquis de Villiers n'en sont pas à faire de ces calculs mesquins. D'ailleurs, en ce qui concerne votre pension, madame, c'est l'affaire de Lucienne. Ne parlons donc plus de la pension, qui vous sera servie régulièrement comme par le passé.

— Alors, monsieur le marquis, c'est un emprunt que je suis obligée de vous faire.

— Je ne suis pas un prêteur d'argent, madame; il m'arrive quelquefois, je pourrais dire souvent, de donner quand je crois bien faire. Quel est le chiffre de la somme dont vous avez besoin?

— Quinze mille francs.

L'air mécontent du marquis s'accrut.

— Pour votre fils? l'interrogea-t-il.

Les yeux de Raoul étincelaient.

— Quinze mille francs! murmura-t-il.

— Non, monsieur le marquis, non, répondit madame de Rey, ce n'est pas pour mon fils; il ignore que j'ai besoin de cette somme.

Le visage de M. de Villiers se dérida.

— C'est bien, dit-il. Puis-je vous demander l'emploi que vous voulez faire de ces quinze mille francs?

— Il y a quelques mois, monsieur le marquis, je me suis trouvée gênée, dans une situation difficile...

— Je comprends, une dette de votre fils à payer.

— Eh bien, oui, une dette à payer.

— Alors?

— Une de mes anciennes amies m'a prêté ces quinze mille francs à l'insu de son mari. Comme vous le voyez, c'est une dette d'honneur que j'ai contractée. Aujourd'hui, pour ne pas se trouver elle-même dans une situation pénible, mon amie me réclame la somme et j'ai promis de la lui rendre.

— Et vous devez le faire, madame. Quel jour devez-vous rembourser les quinze mille francs?

— Le plus tôt possible, aussitôt que je les aurai.

— Eh bien, madame, je vous enverrai cette somme ou je vous l'apporterai moi-même demain, dans l'après-midi.

— Demain! répéta sourdement Raoul.

— Oh! monsieur le marquis, balbutia madame de Rey, comme vous êtes bon pour moi, que de reconnaissance!

— Demain, dans l'après-midi... quinze mille francs, se disait Raoul, une lueur livide dans le regard.

— Vous reste-t-il encore un peu d'argent, madame? demanda le marquis.

Elle ne répondit pas; mais le rouge lui monta au front.

— Ainsi, il ne vous reste plus rien! dit le marquis.

— Plus rien, soupira-t-elle.

Le marquis eut comme un mouvement de colère. Mais il reprit aussitôt, son bon sourire sur les lèvres :

— Je ne veux pas que vous restiez ainsi sans argent; aux quinze mille francs, je joindrai une autre somme de cinq mille francs. Mais, je vous en prie, madame, que cet argent soit pour vous, pour vous seule; que votre fils ne sache pas que vous la possédez!

Madame de Rey prit son mouchoir et essuya de grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

Le marquis s'était levé, et, avant de la quitter, il lui tendit la main.

Elle s'empara de cette main généreuse, sur laquelle elle s'inclina pour la toucher de ses lèvres. Puis elle fit entendre une sorte de gémissement. Elle était en proie à une émotion extraordinaire.

— Merci, monsieur le marquis, merci, prononça-t-elle d'une voix vibrante.

Elle se leva pour le reconduire.

— Ne vous dérangez pas, lui dit-il.

Elle l'accompagna jusqu'à la porte de sa chambre seulement.

Le marquis s'en alla en lui disant :

— A demain!

— Oui, à demain! répondit la voix sombre de Raoul.

Après avoir refermé sa porte, madame de Rey s'assit tristement, prit sa tête dans ses mains et pleura silencieusement.

Au bout d'un instant, Raoul sortit de sa cachette, puis de sa chambre. Il s'arrêta un instant sur le palier pour écouter. Un bruit qu'il entendit lui apprit que la domestique était encore dans la cuisine. Alors il descendit lentement, avec précaution, sortit du pavillon et gagna la petite porte par laquelle il disparut.

Une semaine s'était écoulée sans qu'il eût fait une seule visite à sa mère. Elle ne devait pas encore le voir ce jour-là.

Le lendemain, dans la matinée, madame de Rey reçut une lettre de Raoul.

Il s'excusait de ne pas être allé la voir depuis plusieurs jours; il la prévenait qu'il avait l'intention de se rendre aux Ternes le jour même, dans l'après-midi. Il la priait de l'attendre et lui recommandait de ne pas sortir.

Vers deux heures, un domestique du marquis de Villiers se présenta chez madame de Rey et lui remit, de la part de son maître, un pli cacheté.

— Monsieur le marquis vous a-t-il dit d'attendre une réponse? de manda-t-elle.

— Non, madame, répondit le domestique.

Et il se retira.

Madame de Rey ouvrit l'enveloppe, qui contenait, avec quelques lignes écrites par M. de Villiers, vingt billets de banque de mille francs.

— Si je n'attendais pas Raoul aujourd'hui, se dit-elle, j'irais porter tout de suite à mon amie ses quinze mille francs. Mais ce n'est qu'un retard d'une demi-journée; j'irai demain avant midi.

Elle remit les billets dans l'enveloppe et les plaça dans un rayon d'une armoire qu'elle ferma et dont elle mit la clef dans sa poche.

Comptant sur la visite de son fils, elle avait averti sa domestique, et celle-ci se mit en devoir de préparer un dîner un peu plus complet que d'habitude.

A sept heures, Raoul n'était pas arrivé.

Madame de Rey voulut l'attendre encore, elle l'attendit jusqu'à huit heures.

— Allons, se dit-elle tristement, il a oublié qu'il devait venir; ce soir, comme toujours, il s'est laissé entraîner.

Elle poussa un profond soupir. Puis elle se fit servir. La domestique dont le poulet à la broche s'était desséché devant le feu, ne se gênait pas pour montrer sa mauvaise humeur.

Madame de Rey mangea à peine; la contrariété lui avait enlevé l'appétit. Elle se leva de table et remonta immédiatement dans sa chambre.

La servante débarrassa la table, lava la vaisselle et acheva son travail de la journée. Elle sortit ensuite pour aller causer dans la rue avec la concierge, sa fille et quelques voisines.

La soirée était très belle. Le ciel se constellait d'étoiles scintillantes; l'air tiède était déjà parfumé; le rossignol chantait sa chanson amoureuse.

A neuf heures et demie, la petite porte du jardin s'ouvrit sans bruit, et Raoul se glissa dans l'ombre. Il savait sans doute que, pour le moment, sa mère était seule dans le pavillon.

Madame de Rey avait pleuré. Elle essayait ses yeux lorsque, soudain, sa porte s'ouvrit brusquement. Elle vit entrer Raoul.

XX

L'infâme

A la vue de son fils, madame de Rey s'était levée. Elle n'eut qu'à le regarder pour s'apercevoir qu'il avait bu. Elle eut comme un mouvement de répulsion, et elle retourna sur son fauteuil en faisant entendre une plainte étouffée.

Raoul, en effet, paraissait avoir fait un dîner copieux. Il avait dû absorber une certaine quantité d'absinthe et autres liqueurs non moins dangereuses.

Il avait une tenue débraillée, le visage fortement enluminé, les lèvres humides, la bouche baveuse; de ses yeux s'échappaient des lueurs étranges; son regard était sombre et ses mouvements fiévreux.

En s'avancant vers sa mère, il regarda autour de lui et jeta particulièrement sur l'armoire un coup d'œil singulier.

— Assieds-toi, lui dit madame de Rey. Je t'ai attendu toute la soirée, j'espérais que tu dînerais avec moi; pourquoi n'es-tu pas venu?

— Je n'ai pas pu. Au dernier moment j'ai été retenu.

— Par tes amis! fit madame de Rey, appuyant sur le dernier mot.

— Oui.

— De tristes amis, reprit-elle, avec lesquels tu cours à ta perte, sans te douter dans quel horrible gouffre tu peux tomber.

Le regard de Raoul devint plus sombre encore.

— Hé! répliqua-t-il en frappant du pied avec colère, je ne suis pas venu te voir ce soir pour que tu me fasses de la morale. Il me semble que je suis assez grand pour marcher seul. Je te préviens que je ne veux entendre aucun reproche; du reste, je n'ai pas à en recevoir de toi.

— Malheureux! mais si tu me fermes la bouche, à moi, ta mère, qui aura donc le courage de te dire que tu manques à tous tes devoirs, que ta conduite est odieuse, un scandale pour tous les honnêtes gens? Qui donc essaiera de te rappeler au sentiment de la dignité?

— Je ne reconnais ce droit à personne, pas plus à toi qu'à d'autres, riposta-t-il avec dureté.

— Ah! Raoul, Raoul, tu me fais payer chèrement toutes mes coupables faiblesses! Oui, tu me forces à avoir le regret cruel de t'avoir trop aimé!

— Il ne fallait pas être faible, il ne fallait pas m'aimer, répondit-il froidement.

— Pas de cœur, pas de cœur! murmura tristement madame de Rey.

— Ce que je suis, je le sais, reprit-il; je n'ai pas besoin qu'on me le dise; et ce que je fais, je le veux! D'ailleurs, continua-t-il, en s'animant tout à coup, si j'ai une existence misérable, une conduite odieuse, comme tu le dis, c'est ta faute!

— Oh! fit-elle, en courbant la tête.

— Oui, c'est ta faute, poursuivit-il d'une voix rauque; tu prétends que je manque à tous mes devoirs, soit; mais avant moi tu as manqué à tous les tiens... Comment m'as-tu élevé, dis! M'as-tu donné de bons conseils? M'as-tu seulement mis sous les yeux l'exemple de mon père? M'as-tu montré ce qui était bien en me faisant voir ce qui était mal? J'ai marché seul, sans guide, et j'ai couru prêt à me casser le cou à chaque instant. Tu m'as laissé faire. Je n'avais plus de père, c'était à toi de me diriger; c'est alors que tu devais me retenir pour m'empêcher de tomber! Tu as été faible, tu ne devais pas l'être; tu m'as trop aimé, je ne t'en demandais pas tant.

Aujourd'hui, tu me parles du gouffre où je peux tomber; il est bien temps!... Je ne vaudrais pas grand-chose, c'est vrai. Mais voilà; je suis ce que tu as voulu que je sois!

Madame de Rey était anéantie. Elle leva vers le ciel ses mains tremblantes.

— Quel châtement! gémit-elle.

Raoul reprit avec violence:

— Si tu avais été pour ta fille une bonne mère, si tu avais aimé Lucienne, tu n'aurais pas trompé le

marquis, tu ne lui aurais pas fait accepter de force l'enfant de la fille d'Asnières, elle ne nous aurait point chassés comme des misérables, et je serais encore aujourd'hui chez le marquis.

— Mais, malheureux que tu es, tu oublies donc que c'est toi qui m'as forcée à commettre cette infamie, ce crime épouvantable! s'écria-t-elle éperdue.

— Soit; mais tu devais repousser mon idée, ton devoir était de me résister, tu ne devais pas te faire ma complice.

Il ajouta avec une ironie mordante:

— Dans toutes les circonstances, toujours, c'est ta faiblesse, c'est ton grand amour pour moi, qui m'ont fatalement perdu.

— Va, sois sans pitié pour ta mère, Raoul, dit madame de Rey d'une voix déchirante; frappe-la durement, à coups redoublés; jette-lui au visage sa honte et son opprobre... Tu as raison, je n'ai pas le droit de te faire des reproches, car, comme toi, je suis une misérable!... Je souffre, je l'ai mérité, depuis des années, la douleur est en moi. Et mieux que toi, et plus cruellement encore, ma conscience réveillée me montre tout le mal que j'ai fait... Mais la justice de Dieu est inexorable; pour qu'elle soit satisfaite, il faut que ma plus grande punition me soit infligée par toi!

Elle voila sa figure de ses mains, et, ne pouvant plus retenir ses larmes, elle se mit à pleurer.

Après un moment de silence, Raoul reprit:

— Ce qui est fait est fait; que tu le regrettes, je le comprends; mais ce ne sont pas les larmes qui peuvent réparer quelque chose; il me paraît donc bien inutile de s'attendrir. Du reste, ce n'est pas pour te voir pleurer que je suis venu ici ce soir.

— C'est horrible! murmura-t-elle.

— Ridicule! répliqua-t-il, en haussant les épaules.

— Ah! tais-toi! tais-toi! s'écria-t-elle, tu es odieux.

— Je sais ce que je suis, je te l'ai déjà dit. Mais, pour le moment, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'ai besoin d'argent.

Madame de Rey releva brusquement la tête.

— De l'argent! fit-elle.

— Oui, il m'en faut.

Elle le regarda avec une sorte d'effroi.

— Mais tu sais bien que je n'en ai pas, répondit-elle, il y a huit jours, tu as emporté les quelques cents francs qui me restaient.

— Aujourd'hui n'est pas il y a huit jours. Il me faut de l'argent.

— Je t'ai répondu.

— Tu en as.

— Non.

— Je le sais.

— Tu te trompes.

— Encore une fois, je te dis que je le sais! s'écria-t-il avec emportement.

— Où veux-tu donc que je l'aie pris? Tu sais bien, trop bien, les jours que j'en reçois.

— Tu te donnes vraiment trop de peine pour mentir, répliqua-t-il, son mauvais sourire sur les lèvres. Tu as de l'argent ici, une forte somme même, que t'a donnée aujourd'hui le marquis de Villiers.

Madame de Rey tressaillit et se troubla.

— Comment sais-tu cela? exclama-t-elle.

— Qu'importe, du moment que je le sais?



UN
PRODUIT
CANADIEN

L'huile
3-en-Une
est un
mélange de
trois bonnes
huiles

LA MEILLEURE pour CHARNIERES, SERRURES, NETTOYAGE ET HUI-
LAGE DES OUTILS, ARMES A FEU, PETITS
MOTEURS, HORLOGES, DEVIDOIRS, CUIR
à l'épreuve de l'eau, AGRES DE PECHE, etc.

Huile 3-en-Une
GRAISSE—NETTOIE—PREVIENT LA ROUILLE



*Femmes,
Jeunes Filles...*

Améliorez votre santé,
augmentez vos forces et soyez
bien portantes. Prenez le
tonique ZYMOPHOS
qui développe les
globules rouges
du sang,



renforce les os, calme les
nerfs, raffermis les muscles
et aide la digestion.

Le tonique ZYMOPHOS vous
remettra sur pieds, vous donnera
une nouvelle vigueur, rapidement et
sûrement. Procurez-vous en une
bouteille aujourd'hui même.

En vente dans toutes les phar-
macies \$1.00 la bouteille, ou expédié
directement sur réception du prix.

LABORATOIRES LORBISS ①
Boîte postale 424, Station M, Montréal

ZYMOPHOS
Le tonique des Nerfs et de la Digestion

Coupon d'abonnement
D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion.
Montréal, P. Q.

Ci-joint veuillez trouver \$2.00 pour un
abonnement de DEUX ans à LA REVUE
POPULAIRE. (Pour le Canada seule-
ment.)

Nom

Adresse

Ville Prouv.

NE SOUFFREZ PLUS

Le
Traitement Médical
F. GUY



C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines. Des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, P.Q.

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

St-Vincent de Paul (Co Laval), P.Q.

— Eh bien, oui, dit madame de Rey, d'une voix très émue, contrainte et forcée, j'ai dû m'adresser au marquis; toujours généreux et grand, il n'a point repoussé ma requête, et il m'a envoyé la somme que je lui ai demandée; mais cet argent n'est pas à moi... Je l'ai emprunté au mois de novembre dernier; tu le sais bien, puisque c'est pour toi que j'ai fait cet emprunt; il faut que je rende demain les quinze mille francs.

— Tu les rendras plus tard.

— On attend, j'ai promis.

— On attendra, tu manqueras à ta promesse.

— Ce serait une infamie; c'est une dette sacrée!

— Ma mère, j'ai besoin de cet argent, il me le faut.

— Jamais!

— Je le veux!

— Tu es un misérable!

Il se dressa debout, les yeux pleins d'éclairs.

— Prends garde! cria-t-il d'un ton menaçant.

— Va-t'en, lui dit-elle, va-t'en, tu m'épouvantes!

Il devint blême de colère.

— Ma mère, donne-moi la clef de ton armoire, reprit-il d'une voix sourde, les dents serrées.

Elle se dressa en face de lui et répondit avec énergie:

— Non!

— La clef, donne-moi la clef! dit-il d'un ton plus impérieux encore.

— Non! non! non!

— Une dernière fois, donne-moi la clef!

— Jamais! j'aimerais mieux mourir!

Comme le fauve qui saute sur sa proie, Raoul bondit sur sa mère et la renversa sur son fauteuil.

Elle poussa un cri.

— Si tu veux que je sois un assassin, lui dit-il, d'une voix creuse, tu n'as qu'à crier et à appeler. Tiens, tu vois ce pistolet; la première personne qui entre dans cette chambre, je la tue!

Il fit passer l'arme sous les yeux de sa mère et la jeta sur un guéridon.

La malheureuse, effrayée, n'osa plus appeler à son secours. Cependant elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour se défendre... Mais, la saisissant à la gorge et tenant ses jambes serrées entre ses genoux, il parvint à la fouiller et à lui enlever la clef.

Alors, les yeux enflammés, il se redressa en jetant un cri de joie semblable à un rugissement.

Libre de ses mouvements, madame de Rey se releva. Elle était haletante, à demi-suffoquée.

— Voleur! voleur! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

Raoul n'eut pas l'air d'avoir entendu.

Il avait ouvert l'armoire, et, remuant le linge, ouvrant les boîtes, fourrant ses mains dans tous les coins, il cherchait les billets de banque. Il ne voyait point l'enveloppe qui les contenait, laquelle, cependant, lui crevait les yeux.

Madame de Rey était incapable de lutter contre son fils; toutefois, elle ne renonçait point à empêcher le vol. Elle vit le pistolet sur le guéridon; elle s'en empara et le glissa dans sa poche; puis elle s'élança vers la porte avec l'intention évidente de descendre dans le jardin afin d'appeler à son aide.

La malheureuse femme avait la tête perdue. Elle ne voyait pas qu'en appelant des étrangers elle dénonçait son fils et le mettait dans une situation des plus graves.

Mais Raoul devina sa pensée. Les traits contractés, la fureur dans le regard, terrible, il se jeta entre elle et la porte.

— Tu ne sortiras pas! hurla-t-il.

Madame de Rey recula, puis s'élança vers la fenêtre qu'elle ouvrit toute grande. Avançant la tête et la moitié du corps, elle reprit haleine pour crier. Elle n'eut pas le temps de le faire. Raoul se précipita sur elle comme un forcené. A cette nouvelle et brutale agression, elle se retourna à demi.

Alors une lutte épouvantable, horrible, s'engagea entre la mère et le fils.

Raoul errait sa mère contre la barre d'appui de la fenêtre. Pour l'empêcher de crier, il lui faisait de sa main gauche un bâillon.

La barre n'était pas solidement scellée. Tout à coup, sous les secousses violentes qu'elle recevait, l'une de ses extrémités se détacha. Le corps de madame de Rey perdit son équilibre; le buste emporta les jambes, et, la tête en avant, elle tomba dans le vide.

Un cri étouffé, suivi immédiatement d'un bruit sourd, se fit entendre.

Raoul prêta avidement l'oreille; il n'entendit plus rien.

— Bah! c'est une culbute, murmura le misérable, elle se relèvera.

Et il courut à l'armoire. Cette fois, l'enveloppe lui sauta aux yeux. Il la prit et reconnut aussitôt l'écriture du marquis. Il regarda et vit les billets de banque.

— Enfin, je les tiens! s'écria-t-il.

Il fourra l'enveloppe et billets au fond de la poche de sa redingote, referma l'armoire et s'élança hors de la chambre. Un instant après, sorti du jardin, il s'éloigna rapidement.

Il s'en allait, le monstre! et il ne s'était même pas demandé si sa mère avait été blessée dans sa chute.

Un quart d'heure ou vingt minutes plus tard, quand la servante revint pour se coucher, elle trouva sa maîtresse étendue sans mouvement sur le sol, devant la porte de la cuisine. Elle jeta un grand cri, puis se baissa pour essayer de la relever. Elle s'aperçut alors que la tête et la figure de la malheureuse femme étaient couvertes de sang. L'endroit où reposait la tête, immédiatement au bas des marches de pierre, était rouge et formait une espèce de mare.

Affolée, épouvantée, la domestique appela au secours de toutes ses forces. La concierge, sa fille et trois ou quatre locataires de la maison accoururent aussitôt. Deux hommes relevèrent madame de Rey et la transportèrent dans la salle à manger où ils la couchèrent sur une chaise longue.

Elle était glacée. D'abord, on crut qu'elle était morte; mais on s'aperçut qu'elle respirait encore, et au bout d'un instant elle poussa un faible gémissement.

— Ma fille, dit la concierge, cours vite chercher un médecin.

La jeune fille partit en courant.

— Il serait bon aussi, dit un locataire, de faire prévenir tout de suite son fils.

— C'est vrai, répondit la concierge; mais je ne sais pas où il demeure.

La domestique ne connaissait pas non plus l'adresse de M. de Rey.

— Mais, dit-elle, on peut aller, rue de Babylone, avertir M. le marquis de Villiers du malheur qui vient d'arriver.

— J'y vais, dit un homme.

— Prenez une voiture pour arriver plus vite.

L'homme s'en alla.

Madame de Rey n'était pas tombée d'une grande hauteur; malheureusement, sa tête avait rencontré l'angle aigu d'une marche de l'escalier de la cuisine. Choc épouvantable! au-dessus de l'os frontal, la pierre avait enfoncé le crâne et fait un trou. Beaucoup de sang avait coulé par l'horrible blessure; il coulait encore.

XXI

Le pardon

AU bout d'une demi-heure, grâce aux soins du médecin, qui était venu en toute hâte, madame de Rey reprit connaissance. Elle se souvint aussitôt de ce qui s'était passé entre elle et son fils. Un frisson d'horreur courut dans tous ses membres. Elle se voyait entouré d'étrangers, et, les yeux hagards, elle regardait autour d'elle, ayant l'air de chercher quelque chose. Une angoisse inexprimable était peinte sur son visage. Elle fit signe à sa servante d'approcher.

— Que s'est-il donc passé? lui demanda-t-elle d'une voix faible et inquiète.

La domestique répondit en lui disant qu'elle était allée causer avec la concierge, et qu'en rentrant pour se coucher, elle l'avait trouvée étendue au bas de l'escalier, baignant dans son sang.

— Vous êtes tombée de votre fenêtre, madame, continua-t-elle; j'avais le pressentiment de ce malheur, car, je vous faisais remarquer que l'appui n'était qu'une solide.

— Ah! soupira madame de Rey.

Et elle respira avec force. Elle était délivrée de son horrible anxiété. Les paroles de la servante venaient de lui faire comprendre que Raoul avait pu s'enfuir sans être vu ni entendu.

— Seule, je sais la vérité, pensa-t-elle; il n'y aura pas de scandale autour du nom du marquis et de la marquise de Villiers.

Elle reprit assez haut pour que tous ceux qui étaient présents pussent l'entendre:

— C'est vrai, je suis tombée de ma fenêtre; je me rappelle maintenant comment l'accident m'est arrivé: pour atteindre la persienne et la fermer, je m'appuyai fortement sur la barre d'appui. Tout à coup elle céda sous le poids de mon corps, et je me sentis précipitée la tête la première.

— Ne sachant pas l'adresse de M. de Rey, dit la servante, je n'ai pas pu l'envoyer chercher; mais une personne de la maison est partie pour aller prévenir M. le marquis de Villiers.

— Monsieur le marquis? C'est bien demain, on avertira mon fils, répondit madame de Rey.

Le médecin, ayant déclaré qu'il fallait absolument la mettre dans son lit, on la monta dans sa chambre.

La domestique et la concierge se mirent en devoir de la dévêtir. Elles commencèrent par lui ôter sa robe. La servante la prenait pour la jeter sur un meuble, lorsque madame de Rey allongea le bras et la lui arracha des mains avec une sorte de violence fiévreuse, en disant:

— Je veux l'avoir sur mon lit.

Et elle-même la plaça dans la ruelle du lit.

On ne fit aucune attention à cet incident, qui paraissait sans importance.

Un instant après, madame de Rey était couchée.

Le médecin indiqua les soins à lui donner pendant la nuit et se retira.

Les locataires étaient rentrés chez eux; la concierge s'en alla à son tour, laissant sa fille avec la servante.

Profitant d'un court moment où on la laissa seule, madame de Rey plongea sa main dans les poches de sa robe. Elle en sortit le pistolet chargé, puis deux lettres: celle du marquis, qui accompagnait l'envoi des vingt mille francs, et celle où Raoul annonçait sa visite à sa mère. Elle cacha l'arme et les deux lettres sous son traversin.

Le marquis de Villiers était rentré depuis une demi-heure, et, avant de se mettre au lit, il examinait les mémoires de deux entrepreneurs, lorsque Firmin vint lui dire qu'un homme des Ternes demandait à lui parler.

— Un homme qui vient des Ternes? fit-il, envoyé par ma belle-mère sans doute? Qu'est-il donc arrivé?

— Je ne me suis pas permis d'interroger le messager, répondit le serviteur.

Le marquis se leva et suivit Firmin.

C'est avec une douloureuse surprise qu'il apprit le grave accident dont sa belle-mère était victime, lequel avait été occasionné, croyait-on, par la barre d'appui de la fenêtre, qui s'était détachée sous le poids du corps de madame de Rey.

— Est-ce que la blessure paraît dangereuse? demanda le marquis très ému.

— Je ne saurais le dire; mais la fente est large et paraît profonde. Madame de Rey n'avait pas encore repris connaissance lorsque j'ai quitté le pavillon pour venir vous prévenir.

— A-t-on appelé un médecin?

— La fille de la concierge est allée le chercher, il doit être, en ce moment, près de madame de Rey.

Le marquis se tourna vers Firmin:

— La marquise et les enfants sont couchés, lui dit-il, il ne faut pas troubler leur repos. Je vais écrire un billet que tu porteras tout de suite chez le docteur Gendron et que tu remettras à lui-même. Pendant que je vais écrire, tu donneras l'ordre de mettre un cheval à mon coupé.

— Je vous remercie, monsieur, ajouta-t-il, en s'adressant au messager; vous êtes de la maison où demeure madame de Rey?

— Oui, monsieur le marquis.

— C'est bien, j'aurai l'honneur de vous revoir demain.

Et il le congédia.

Une heure plus tard, le marquis entra dans la chambre de madame de Rey.

Elle lui tendit la main.

— Ah! dit-elle, je savais bien que vous viendriez tout de suite; merci.

— Comment vous trouvez-vous?

— Oh! faible, bien faible!

— Est-ce que vous n'avez pas envoyé chercher Raoul?

Elle lui fit signe de se pencher vers elle, et lui répondit tout bas:

— A quoi bon? On ne l'aurait pas trouvé chez lui.

— C'est vrai, pensa le marquis.

Il pouvait être deux heures du matin, quand le docteur Gendron arriva. M. Gendron était alors un des plus savants médecins de Paris. Devenu grand patricien, son travail et sa science lui avaient donné la célébrité et la fortune. Il s'était marié peu de temps après la naissance de la petite Maximilienne. A cette époque, nous le savons, le jeune docteur était pauvre.

A l'occasion de son mariage, le marquis lui avait fait don d'un mignon portefeuille sur lequel il y avait ce mot en lettres d'or: "Souvenir". Et, quand il ouvrit le portefeuille, il y trouva deux papiers; sur le premier, le marquis avait écrit: "Récompense des soins que vous m'avez donnés et de votre admirable dévouement. Témoignage de mon amitié et de ma reconnaissance, qui dureront toujours." L'autre papier était un chèque de cent mille francs sur la Banque de France.

Tel avait été le commencement de la fortune aussi rapide que brillante du docteur Gendron.

Silencieusement, avec son regard profond et méditatif, il examina la malade et sa blessure, et approuva ce que son confrère avait fait et prescrit.

— Eh bien? l'interrogea le marquis.

— Attendons, je ne puis me prononcer encore.

Le marquis et le médecin veillèrent la malade.

La nuit s'écoula, le jour vint. Madame de Rey se sentait de plus en plus faible. Elle n'avait encore qu'un peu de fièvre; mais par instants ses yeux avaient un éclat et une fixité de mauvais augure.

— La situation est grave, dit le médecin au marquis; la fièvre ne se déclare pas encore, mais elle vient, elle vient lentement. Il y a un épanchement de sang au cerveau, et une ou plusieurs lésions des artères cérébrales, dont je ne puis encore reconnaître la gravité. Toutefois, je ne crois pas me tromper en vous disant que, dans quelques heures, la fièvre deviendra intense; nous aurons de syncopes qui seront suivies de délire et de transports au cerveau.

Un instant après, madame de Rey appela son gendre.

— Qu'est-ce que pense de moi M. Gendron? lui demanda-t-elle.

— Il espère vous guérir, répondit le marquis.

Elle agita doucement sa tête sur l'oreiller.

— Il ne vous a pas dit tout ce qu'il pense, reprit-elle. Je me sens très mal, monsieur le marquis. Je crois bien que je n'ai plus que quelques heures à vivre. Oui, j'attends la mort, je la vois venir...

— Je vous en prie, madame, n'ayez pas cette affreuse pensée.

— Je me sens bien, allez, tout est fini!

Puis elle murmura:

— La mort! oh! elle me sera douce!

Monsieur le marquis, reprit-elle d'une voix oppressée, je voudrais bien vous demander quelque chose.

— Dites, madame, dites.

— Je ne voudrais pas mourir sans avoir vu ma fille.

Ses yeux s'étaient remplis de larmes.

— Lucienne viendra, vous la verrez, répondit le marquis d'un ton solennel.

Les yeux de la malade s'illuminèrent.

— Monsieur le marquis, reprit-elle, il ne faut pas qu'elle tarde longtemps à venir.

— Ma mère, je vais aller la chercher.

— Mon Dieu, elle ne voudra peut-être pas...

— C'est sa mère mourante qui l'appelle, répliqua le marquis vivement; mais ne m'auriez-vous point témoigné le désir de la voir, Lucienne serait venue d'elle-même à votre chevet. Je vais vous quitter.



Essayer LE SAMEDI, c'est l'adopter

Pour mettre le SAMEDI à la portée de toutes les bourses, si modestes soient-elles, et donner à tout le monde la chance de s'abonner au plus grand magazine canadien-français, nous avons décidé d'offrir à tous le tarif d'abonnement suivant: —

Trois mois : \$1.00
(13 numéros)

Six mois : .. \$2.00
(26 numéros)

Un an : ... \$3.50
(52 numéros)

Dans chaque numéro du SAMEDI:

Un grand feuilleton — Un roman d'amour complet — Trois nouvelles illustrées — L'article documentaire et le carnet éditorial de Fernand de Verneuil — Divers articles d'actualité richement illustrés — Trois contes d'enfants — Un problème de mots croisés — Notes encyclopédiques — La mode du jour, etc., etc.

----- COUPON D'ABONNEMENT -----

Le Samedi

975, rue de Bullion, Montréal.

Veillez trouver ci-joint \$1 pour 3 mois d'abonnement au SAMEDI
OU \$2.00 pour 6 mois d'abonnement au SAMEDI
OU \$3.50 pour 12 mois d'abonnement au SAMEDI

Mon nom

Mon adresse

Ville Prov.

madame, m'autorisez-vous à prévenir votre fils ?

Les lèvres de madame de Rey se crispèrent et son regard eut un rapide éclair. Pourtant elle répondit :

— Monsieur le marquis, faites tout ce que vous jugerez convenable.

M. de Villiers avait renvoyé son coupé; mais il trouva heureusement, rue Bayen, une voiture de remise. Il se fit conduire d'abord rue Richemont. Raoul n'était pas chez lui. On apprit au marquis qu'il y passait rarement la nuit, et qu'on était souvent deux ou trois jours sans le voir.

Le marquis écrivit quelques mots sur une de ses cartes et la remit au concierge en lui recommandant de la donner à M. de Rey aussitôt qu'il rentrerait.

Il remonta dans sa voiture, qui le transporta chez lui.

La marquise venait de se lever. Elle avait près d'elle les deux enfants, elle ne savait rien, mais elle était très inquiète. Firmin, qu'elle venait d'interroger, lui avait seulement répondu que son maître avait été obligé de passer la nuit dehors.

A la vue de son mari, elle laissa échapper un cri de joie et s'élança à son cou. Le marquis l'embrassa et ensuite les enfants. La jeune femme se disposait à l'interroger. Il alla au-devant de son désir et, en quelques mots, lui apprit la vérité.

La marquise devint très pâle.

— Le docteur Gendron est près d'elle, continua le marquis; il n'a pas cru devoir me cacher que la blessure qu'elle s'est faite à la tête pouvait être mortelle.

Elle restait debout, tremblante, les yeux fixés sur son mari.

Après un moment de silence, le marquis reprit :

— Lucienne, ta mère n'a peut-être plus que quelques heures à vivre, elle désire te voir. Quelques graves que soient ses torts envers toi, la mort doit faire oublier bien les choses; est-ce qu'elle t'attendra et t'appellera en vain? Ne veux-tu pas lui donner cette satisfaction suprême de t'avoir près d'elle à ses derniers moments ?

La marquise paraissait en proie à une vive émotion.

— Tu viens me chercher? l'interrogea-t-elle.

— Oui.

— Eh bien, mon ami, je vais m'habiller.

— C'est bien, Lucienne, c'est très bien, dit le marquis.

Elle appela Juliette, et le marquis sortit en disant :

— Je vais commander ta voiture.

La jeune femme partit, non sans avoir longuement recommandé aux deux gouvernantes d'avoir bien soin des enfants.

Le marquis entra le premier dans la chambre de madame de Rey. Elle l'interrogea du regard avec anxiété.

— Lucienne est là, lui dit-il.

— Ah! fit-elle.

Presque aussitôt la marquise parut.

Les yeux de la malade étincelèrent. Son regard était rayonnant, son front irradié.

— Monsieur le marquis, dit-elle, soyez bon pour me laisser un instant seule avec Lucienne.

Le marquis prit le bras du docteur et ils sortirent de la chambre.

La marquise s'avança lentement vers le lit.

Malgré sa grande faiblesse, la blessée parvint à se soulever un peu et s'appuya sur son bras recourbé.

La jeune femme restait silencieuse.

Elle examinait sa mère, une douleur profonde dans le regard.

— Madame la marquise, dit madame de Rey d'une voix faible et tremblante, vous avez bien voulu venir jusqu'ici, je vous remercie.

— Ma mère, répondit la marquise, en m'apprenant votre terrible accident, mon mari m'a dit que vous désiriez me voir; j'ai senti que je devais cesser d'être impitoyable, et je suis venue.

— Et vous venez de m'appeler votre mère, Lucienne, vous me donnez ce doux nom dont je suis indigne!

Ma fille, continua-t-elle en s'animant tout à coup, je voudrais pouvoir me lever pour tomber à vos genoux et baiser vos pieds, en vous demandant pardon!

— Oh! ma mère!

— Lucienne, je vais mourir; mais je n'ai pas attendu ma dernière heure pour reconnaître tous mes torts envers vous et me repentir du mal que je vous ai fait. Vous êtes bonne, vous avez toutes les vertus, et je ne vous ai pas aimée, vous, qui méritiez toute ma tendresse... Ah! je suis une misérable!... Ma fille, ayez pitié de moi, ne me laissez pas mourir désolée... Pardon, ma fille, votre mère vous demande pardon!...

La marquise s'inclina lentement et ses lèvres touchèrent le front de sa mère. Puis, d'une voix vibrante, elle prononça ces mots :

— J'oublie et je vous pardonne!

Une joie infinie éclata dans le regard de madame de Rey.

Après un moment de silence, elle reprit d'une voix entrecoupée :

— Lucienne, vous êtes l'ange de rédemption; je ne mourrai pas désespérée, je ne mourrai pas comme une maudite!... Votre pardon me promet le pardon de Dieu!

Ma fille, donnez-moi votre main.

La marquise mit sa main dégantée dans celle de sa mère. La blessée la porta à ses lèvres et la couvrit de baisers, en pleurant. Puis, étant parvenue à calmer son émotion, elle reprit :

— C'était surtout pour vous demander pardon, ma fille, que je vou-

lais vous voir. Je ne vous dirai pas tout ce qu'il y a maintenant, et depuis longtemps déjà, d'affection, de tendresse et d'admiration pour vous dans mon cœur; non, je ne veux pas vous le dire... Il est trop tard!... Hélas c'est autrefois que je devais vous aimer!...

Vous m'avez pardonné... Vous sachant généreuse et bonne, j'espérais; et cependant, devant le mal si grand et si difficile à réparer que je vous ai fait, je craignais de vous trouver sans pitié. Eh bien, non... Je vous ai appelée, vous êtes accourue, j'ai senti sur mon front votre baiser et vous m'avez dit: "J'oublie et je pardonne!" Et la joie qui est entrée en moi inonde mon cœur.

Mais il faut que je profite de ce moment, car les minutes sont précieuses. Dans un instant peut-être je ne pourrai plus parler... Ma fille, j'ai quelque chose de grave à dire et que vous seule devez entendre. Vous voulez bien m'écouter, n'est-ce pas?

— Oui, ma mère, je vous écoute.

— Lucienne, Raoul, votre frère est un monstre!

— Hélas! gémit la marquise.

— Vous avez le droit d'être sans pitié pour lui. Dès demain, quand je ne serai plus, ou même avant ma mort, si vous le voulez, vous pouvez révéler notre crime à M. de Villiers. Il a été assez longtemps trompé. Il faut qu'il sache ce que je vous ai fait souffrir, qu'il éloigne de sa maison cet enfant qui n'est pas le sien et que Raoul a volé à sa mère!

— Après le crime commis à Asnières, répondit la marquise, cette pauvre mère est devenue folle; aujourd'hui, tout me fait supposer qu'elle a cessé de vivre.

— Quoi! vous savez?...

— Tout ce que j'ai pu découvrir touchant le sort de cette infortunée. Plus tard, si je crois devoir le faire, je dirai tout à mon mari; mais l'innocent qu'on a pris à sa mère ne sera pas orphelin; je l'ai adopté, ma mère; il restera dans la maison de Villiers.

— Ah! mon admiration pour vous grandit encore, répliqua madame de Rey avec exaltation; votre conduite

n'est plus seulement belle, elle est sublime! C'est sa bonté ineffable et sa grandeur même que Dieu a mises en vous.

Mais, n'importe, je dois parler; il faut que vous sachiez... Lucienne, Raoul est capable de commettre les crimes les plus horribles; n'oubliez jamais mes paroles... Il vous hait, il vous poursuivra de sa haine, défiez-vous de lui!

Ma fille, ce n'est pas accidentellement que je suis tombée hier soir du haut de cette fenêtre, ma chute est l'œuvre de Raoul... Voleur et parricide, voilà ce qu'il est!...

— Oh! fit la marquise frissonnante.

— Ma fille, vous devez tout savoir; écoutez-moi.

Elle raconta d'abord à la marquise comment elle avait chez elle, pour payer une dette, vingt mille francs que M. de Villiers lui avait généreusement donnés.

— Ma dette, reprit-elle, n'est que de quinze mille francs; mais sachant que j'étais absolument sans argent, votre mari avait cru devoir m'envoyer cinq mille francs de plus.

Ma fille, continua-t-elle, c'est à madame de Lorge que je dois ces quinze mille francs. Je vous demande en grâce de payer cette dette de votre mère.

— Aujourd'hui même madame de Lorge sera payée, répondit la marquise.

— Merci, ma fille. Je ne vous impose pas l'obligation de garder le secret; si vous le jugez convenable et utile, dites à votre mari ce que je vais vous apprendre.

Alors elle fit à la marquise le récit exact de ce qui s'était passé la veille entre elle et son fils.

Elle continua:

— L'argent était là, dans l'armoire, il n'y est plus, il l'a pris et il s'est enfui. Après l'assassinat le vol!

La marquise tremblait de tous ses membres. Elle était frappée d'épouvante et d'horreur.

— Je vais mourir, tuée par mon fils, ajouta madame de Rey. Le ciel me réservait ce châtement terrible!

— Ma mère, notre ami le docteur Gendron vous sauvera.

— Non, il ne l'espère point, il me l'a dit. Ma fille, la lettre du marquis, celle de Raoul et son pistolet sont là, sous mon traversin; il faut que ces objets révélateurs disparaissent, prenez-les pour en faire, avec ce que je viens de vous raconter, tel usage qu'il vous plaira.

La jeune femme glissa son bras sous le traversin où elle trouva le pistolet et les deux lettres qu'elle s'empressa de mettre dans une de ses poches.

La blessée était retombée hale-tante et anéantie sur son lit. Elle avait usé tout ce qui lui restait de force dans les violents efforts qu'elle venait de faire pour parler. Ses yeux, agrandis et fixes, brillaient d'un éclat étrange. La fièvre, annoncée par le docteur, commençait son action terrible.

— Ma fille, dit-elle d'une voix presque éteinte, mes yeux se couvrent d'un voile, un grand trouble se fait dans ma tête, la pensée m'échappe, c'est la mort qui s'avance... Ma fille, approchez votre front de mes lèvres.

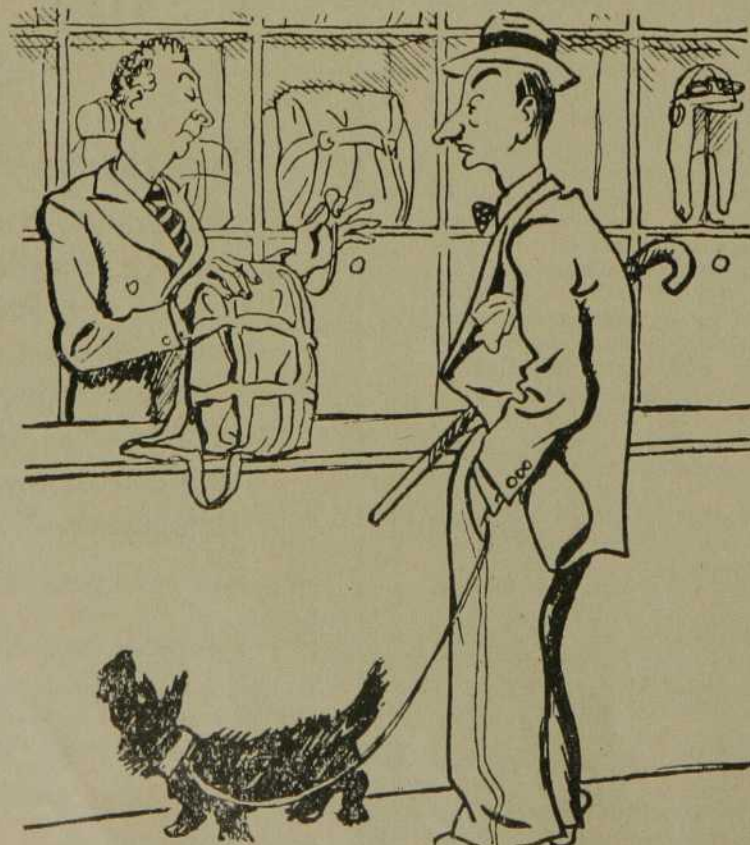
La marquise se pencha sur sa mère. La malade l'embrassa.

— C'est le premier baiser maternel que je vous donne! dit-elle.

Puis, d'une voix à peine distincte, elle murmura :

— Ma fille, soyez à jamais bénie!

Presque aussitôt elle poussa un soupir étouffé et elle resta immobile.



— Il suffit de tirer sur cet anneau pour qu'il s'ouvre.

— Et si le parachute ne s'ouvre pas ?

— Rapportez-le, on vous le changera.

les yeux ouverts, mais éteints, ne respirant plus.

La marquise crut que sa mère venait de rendre son dernier soupir. Elle se redressa en jetant un cri et bondit vers la porte.

Le docteur et le marquis, qui causaient dans le salon, accoururent au cri de la jeune femme.

M. Gendron s'approcha précipitamment de la malade. Et, tout en lui donnant des soins :

— C'est une première syncope, dit-il.

— Docteur, sauvez-la, dit la marquise d'une voix suppliante, je viens de lui rendre toute mon affection ; docteur, sauvez ma mère !

Le médecin secoua tristement la tête et répondit :

— Je ne suis qu'un homme, madame la marquise ; Dieu seul est tout-puissant !

— Ainsi, il n'y a plus d'espoir ?

Le docteur garda un morne silence. La jeune femme se mit à pleurer et plaça son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots.

M. Gendron s'approcha de M. de Villiers et lui dit tout bas :

— Monsieur le marquis, depuis une demi-heure la fièvre a fait des progrès rapides, le délire va succéder à la syncope ; madame la marquise n'a plus rien à faire ici, emmenez-la.

Le marquis prit la main de sa femme ; elle se laissa entraîner, et ils sortirent de la chambre où, quelques heures plus tard, madame de Rey allait expirer.

XXII

Délivrance

Le soir où Raoul de Rey, voulant voler sa mère, la faisait tomber de sa fenêtre et devenait ainsi un parricide, une autre scène nocturne se passait au-delà des fortifications de Paris, dans la maison isolée et depuis peu abandonnée où avait été enfermée Gabrielle.

Après avoir vainement essayé d'ouvrir la porte donnant sur les champs et l'autre porte, qui ouvrait sur une ruelle, comme nous l'avons dit, un homme se décida à pénétrer dans le jardin par une brèche qu'il trouva dans le mur.

Tout en regardant autour de lui et en tendant l'oreille avec une sorte de défiance, il se dirigea lentement et sans faire de bruit vers l'habitation dont il voyait la porte ouverte toute grande.

Nous connaissons cet homme. Il se nomme Armand des Grolles ; mais, obligé de se cacher, il se fait appeler Jules Vincent.

Enrôlé depuis quelque temps dans cette bande de malfaiteurs qui a pour chef supérieur ou pour grand maître Blaireau, personnage mystérieux et invisible auquel tous obéissent sans le connaître, Armand des Grolles vient prendre le mot d'ordre qu'il doit recevoir directement de Princet.

La bande a ses capitaines ; Gargasse en était un, Princet en est un autre. Chaque capitaine commande et donne des ordres aux hommes de sa compagnie. Il les fait travailler et il les paye. Des Grolles est sous les ordres de Princet. Il n'a plus d'argent ; il vient en chercher et demander en même temps quel travail il doit faire.

Des Grolles s'étonne de ne voir apparaître aucune lumière ; déjà il a été surpris de trouver fermées les deux portes du jardin. Il ignore que la maison est abandonnée ; il n'a pas été prévenu, il ne sait rien ; il est inquiet.

Cependant, après s'être arrêté et avoir hésité un instant, des Grolles entre dans la maison. Il sait l'endroit où se placent d'habitude la lampe et le chandelier avec sa chandelle ou sa bougie ; il cherche à tâtons, au milieu de l'obscurité, et ne trouve ni la lampe, ni le chandelier. Il est de plus en plus étonné, et il devient perplexe. Il frissonne, comme s'il avait peur de se trouver seul dans les ténèbres. Mais il se souvient qu'il a dans sa poche des allumettes et un bout de rat-de-cave. Il l'allume. La bougie filée est peu longue ; craignant qu'elle ne brûle ses doigts, il l'enveloppe dans un morceau de papier qu'il trouve aussi dans sa poche.

Maintenant qu'il peut voir autour de lui, il regarde. Son étonnement augmente encore. Il entre successivement dans les quatre pièces du rez-de-chaussée, et finit par se convaincre qu'il y a eu un déménagement complet.

Pourquoi ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il se le demande. Il ne comprend pas. Il pense qu'il aura, au premier, le mot de l'énigme. Dans la chambre de Princet, il y a une planche, une espèce de tableau sur lequel le chef écrit ses ordres et indique des rendez-vous, quand il est forcé de s'absenter et qu'il sait que quelques-uns de ses hommes viendront lui faire une visite.

Des Grolles monte l'escalier, il entre dans la chambre et cherche partout. Le tableau n'est plus là ; il a été enlevé comme le reste. Cette fois, il ne peut plus en douter, il faut qu'il se rende à l'évidence : Princet a changé de quartier, la maison est abandonnée. Pourquoi n'a-t-il pas été prévenu ? C'est un oubli sans doute. N'importe, il n'est pas content.

Il sort de la chambre et se dispose à descendre l'escalier. N'ayant plus rien à faire dans la maison, il ne songe qu'à s'en éloigner rapidement.

Soudain, il s'arrête en tressaillant. Il a entendu quelque chose. Quoi ? Il n'en sait rien encore ; mais un bruit quelconque a frappé son oreille. Il se penche, allonge le cou et écoute, retenant sa respiration.

Il y a une minute de silence. Puis il entend distinctement une plainte, une sorte de gémissement. Il pâlit et il lui semble qu'il commence à trembler. Cependant il reste immobile et écoute toujours. Il entend de nouveau un gémissement. Il se redresse, les yeux effarés. Que va-t-il faire ? Il est prêt à prendre la fuite. Mais il hésite, il a son amour-propre, son orgueil, il veut se montrer hardi pour ne pas s'avouer qu'il est saisi par la peur.

Ses yeux se sont fixés sur une porte qui est devant lui. C'est de là que viennent les plaintes. Cette porte, il peut l'ouvrir, la clef est dans la serrure. Il fait un pas en avant, allonge le bras et saisit la clef ; mais sa main tremble ; il la retire vivement, comme s'il eût touché un fer rouge. Il ne sait pas ce qu'il va voir ; il est effrayé d'avance.

Les plaintes et les gémissements continuaient à se faire entendre.

Comme pour se braver lui-même et se faire honte de sa faiblesse, des Grolles se campa fièrement devant la porte. Il ne s'était pas rendu maître de son émotion ; mais il se sentait plus hardi et plus fort. Il eut encore un moment d'hésitation, puis la curiosité finit par l'emporter sur la crainte.

(La suite dans le prochain numéro)

TROP TARD

(Suite de la page 5)

— A quoi bon ? murmura-t-elle la voix changée, tandis qu'une énergie indomptable serrait ses lèvres, martelait les mots qui s'en échappaient. Vous avez votre vie faite en dehors de la mienne et rien, rien non plus, vous le savez bien, ne peut changer ma décision à cet égard ; c'est vous qui l'avez voulu, du reste, pourquoi revenir sur ce sujet ?

— Vous n'avez plus d'affection pour moi, Yseult ?

— Laissons ce sujet, interrompit-elle torturée ; ou, plutôt, épuisons-le au contraire. Vous m'offrez votre amitié, n'est-ce pas ? Vous la voulez réciproque ?

— Comme autrefois, oui ! supplia-t-il.

— Eh bien ! revivrez le passé et ne vous plaignez plus. Vous avez eu votre part large, très large. Vous aviez besoin de moi, alors, de mon attachement, de mes conseils ; vous les ai-je marchandés ? A présent, en quoi vous serais-je utile ? Votre position est faite, elle s'augmente de jour en jour, vous avez l'existence de votre choix : ni attaches, ni charges, une liberté absolue, l'activité, le mouvement, l'allure voyageuse que vous préférez à toute autre, une variété de société, de panoramas qui conviennent à vos goûts changeants ; en somme, vous n'êtes pas malheureux ; votre nature essentiellement gaie a repris le dessus ; votre âme remise à flot n'a plus besoin de son remorqueur. Ne me dites pas le contraire, je ne vous croirais pas.

— Je ne puis être complètement heureux sans vous, protesta-t-il avec une conviction sincère.

— Ah ! que vous voilà bien ! et durant cette année passée à visiter l'Algérie, vous ai-je donc manqué ?

— Yseult, vous êtes méchante.

— Non, je raisonne froidement ; je suis juste.

Comprenez-moi bien, Jehan : tant que cela vous a été utile, j'ai mis sous les pieds, pour être plus à votre portée, le blâme de l'opinion publique et presque ma réputation. Ce n'était pas un sacrifice, je suivais l'impulsion de mon cœur ; le désir de vous sauver du désespoir l'emportait sur tout. Pouvez-vous exiger maintenant que je m'expose encore aux sourires, pleins de sots sous-entendus, de ceux qui n'admettent l'amitié de femme à homme qu'en lui donnant un autre nom ? Vous ne savez pas ce que j'en ai souffert ; vous ignorez d'autres tortures dont je n'ai parlé qu'à moi-même. Oui, je vois, vous regardez ma tête blanche ; je suis assez vieille, à tout prendre, poursuivait-elle amèrement, pour me permettre bien des choses. Je lis en vous, ne protestez pas. Sans doute, mon âge me donnerait peut-être un peu plus de latitude qu'alors ; mais ce sont de bien légers frimas ces nuages de poudre ; un reste de coquetterie, seulement, sur un front qui a si peu de rides. Croyez-moi, le monde ne désarmerait pas.

— Eh ! qu'importe le monde ! pour quoi le mettre entre nous ?

Mme de Cérans eut un ironique sourire :

— Vous vous placez à votre point de vue, non au mien. Faites votre examen de conscience, vous verrez que, malgré votre dédain du « qu'en dira-t-on », vous en avez vous-même subi l'influence quand il s'agissait de m'épouser ; seule façon pourtant de ne pas désunir nos cœurs. Cela vous regarde ; vos raisons étaient, sans doute, à cette époque, de celles qui résistent aux plus doux entraînements ; l'entraînement existait-il au

reste ? J'ai tout oublié, continua-t-elle avec un calme trompeur ; j'ai tout pardonné. A l'heure actuelle, j'envie froidement les choses, je pèse, à mon tour, le pour et le contre. Entre nous deux, c'est même de mon côté qu'est en ce moment la vraie sagesse, puisque vous rêvez encore d'enfantillages bons à bercer d'ingénus amoureux que nous ne sommes plus.

Il ne comprend pas qu'il offre trop, ou trop peu.

Jehan croit avoir trouvé la solution pratique dans cet « à peu près » d'amitié impossible que son honnêteté, pourtant incontestable, offre à Yseult comme le « summum » de la félicité. S'il l'aimait comme elle l'aimait, il n'eût pas agi ainsi.

Elle n'est certes pas payée de retour.

Le Grand Palais regorgait de monde : un monde relativement choisi, car l'entrée était coûteuse. Au dehors, le temps admirablement beau ! Une nuit qui n'était plus qu'une aurore splendide née du voisinage de toutes les sources lumineuses, captées en ce magique endroit.

L'embrasement du soir, pour l'exposition aérostatique, était d'un effet merveilleux ; il faudrait, pour le peindre, mettre sur sa palette les nuances infinies de tous les rayons, de toutes les flammes, de tous les soleils ; il y avait là une pyrotechnie d'un éclat extraordinaire qui ne peut être analysé.

C'était un rêve, un conte des *Mille et une Nuits*. Jehan de Méhul était là, puisant dans ce spectacle l'inspiration de sa prochaine chronique ; ses regards erraient de la multitude parée à l'ensemble grandiose de ces reflets incandescents qui permettait de ne perdre aucun détail.

Yseult devait s'y trouver, mais il n'avait pas l'absurde prétention d'essayer de la découvrir dans cette foule ; par hasard il avait su son projet, trop tard pour lui faire demander d'être son cavalier servant. Du reste, aurait-elle accepté ? Parmi leurs mutuelles connaissances, on parlait d'un officier russe, haut gradé, fort empressé auprès de la comtesse de Séran. D'aucuns prétendaient que la veuve aux bandeaux neigeux envisageait, sans déplaisir, un second mariage à l'étranger.

« Mais ce ne peut être vrai », songeait Jehan, rejetant cette idée désagréable de perdre à tout jamais celle qu'il s'obstinait à considérer comme devant n'aimer jamais en dehors de lui.

Il avait quitté le Palais, plongé dans ses réflexions. Machinalement il errait à deux pas des fontaines lumineuses quand, soudain, il se produisit, parmi les gens agglomérés autour de lui, une de ces paniques sans cause auxquelles rien ne résiste ; un remous l'emporta comme une épave sans lui laisser le temps de se garer. Affolée, la foule courait dans toutes les directions. Roulé par la grande vague humaine, il voulut lui résister, mais reconnut l'inanité de ses efforts et ne chercha plus qu'à éviter la chute et l'écrasement fatal qui en résulterait.

Tout alla bien tant que l'espace s'ouvrit largement devant cette trombe formidable qu'un vent de terreur poussait à l'aveugle. Les cris des femmes, les protestations des entraînés malgré eux, formaient un concert de lamentations grotesques. Puis, un arrêt subit eut lieu, refoulant ces corps si bien lancés, couchant les uns, re-

(Lire la suite page 41)

Une belle vedette française

Marcelle Chantal

MARCELLE CHANTAL est née à Paris, un 9 février, d'une mère parisienne et d'un père né en France de parents hollandais.

Elle doit peut-être à son ascendance son type de beauté sereine et pure. Cheveux châtain à reflets cuivrés. Aime le noir, le violet, le vert et le jaune. Aime les enfants, aime les bêtes. Déteste les cartes. Nage, fait du cheval, du ski, du patinage, de l'alpinisme. Huit jours de détente, elle les passe à la montagne ; un mois de loisirs, elle le passe à la mer. Musicienne jusqu'au bout des doigts, avec une préférence marquée pour Beethoven et Chopin. Liseuse invétérée, avec un

large choix d'auteurs, mais un goût très vif la ramène à Julien Green.

Enfant, jeune fille, femme, elle fut toujours entourée, choyée, strictement maintenue dans des limites mondaines. Elle avait des dispositions artistiques considérables et variées, qui furent toutes développées, mais sans la moindre intention professionnelle, au contraire. Lorsqu'elle parvint enfin à réaliser son rêve profond et à faire du théâtre et du cinéma, elle savait articuler, chanter, danser, marcher sans gêne dans de somptueux costumes qu'elle était fort capable de dessiner elle-même.

Son premier film est *Le Collier de la Reine*. Tourna ensuite *Le Secret*

du Docteur, La Vagabonde, Le Bain forcé, Au nom de la loi, L'Ordonnance, Amok, son rôle préféré, *Antonia, Romance Hongroise, la Gondole aux chimères, Baccara, la Porte du Large*, et autres.

Ainsi Marcelle Chantal vit des rôles multiples. Elle parle avec beaucoup d'intelligence du cinéma qu'elle adore.

— Je hais, confesse-t-elle, ces interminables dialogues du parlant mal compris. J'ai toujours envie de crier aux acteurs : « Taisez-vous donc et remuez un peu plus ! » Mais c'est moi qui me tais, sagement. Ils ne m'écouteront pas ! Je rêve de films où l'on ne dirait que l'essentiel, où les héros

ne se mettraient pas tout à coup, sans rime ni raison, à bramer une romance ou un air d'opéra. Il existe des films qui ont vraiment l'air de se passer dans un univers dément. Vous voyez un brave homme en train de manger sa soupe ou de fumer sa pipe, qui se lève tout à coup, gonfle la poitrine et commence à roucouler les yeux mi-clos. Vous regardez vos voisins à droite et à gauche. Ils ont l'air aussi effaré que vous, mais, comme vous, ils ne disent rien, ils attendent que la crise soit passée.

Elle poursuit :

— Cela n'est point du cinéma ! Il m'ennuierait beaucoup d'avoir à paraître dans de pareils films. Notre métier est un métier terrible, voyez-vous. Nous sommes entre les mains du réalisateur comme la glaise entre les mains du potier. Il peut nous élever au-dessus de nous-mêmes où nous maintenir si bas au-dessous de nos propres possibilités que nous refusons de nous reconnaître dans la plate et banale figure qu'il a sculptée avec notre chair vive. Mais le public ne s'intéresse pas à notre cas de conscience. Il nous juge d'après ce qu'il voit ; il a raison, mais nous payons souvent bien cher ce dont nous ne sommes pas responsables... Nous n'avons que notre visage et que notre nom. L'usage qu'on en fait ne nous regarde plus !

N'est-ce pas la vérité ?

Entrons maintenant chez elle.

C'est le septième étage d'une magnifique maison neuve dans une rue nouvellement construite, à Paris, que Marcelle Chantal a choisi pour y bâtir son nid. Assez bas de plafond, mais proche du ciel, ce refuge est celui d'une femme moderne, pas du tout celui d'une étoile.

Une atmosphère chaude et sympathique, un cadre très moderne, de tonalités, de lignes, de style d'un moderne qui ne doit rien à la convention ni au snobisme.

Une symphonie de blancs atténués et de marrons : ici murs clairs, sièges de satin sombre, là murs recouverts de bois foncés, sièges de satin blanc. Pas de tableaux, de grandes surfaces planes agréables et reposantes. Pas de nickel non plus. Le nickel est froid dans son aspect et sa substance et la demeure de Marcelle Chantal décele partout le goût de la quiétude et du confortable. D'énormes lampes : grès blanc, parchemin blanc, donnent une agréable lumière diffuse. La grande cheminée de marbre blanc, basse et large, se revêt de briques à l'intérieur, et les cendres qui encombrant le foyer disent le feu clair qu'on a allumé il y a peu de temps.

Une vaste table de travail se recouvre des mille objets indispensables, un cendrier de cristal est rempli de bouts de cigarettes portant la trace de rouge à lèvres. Il n'y a pas longtemps que Marcelle Chantal a quitté cette place. Sur une autre table traînent de longs gants noirs. Partout se retrouve l'amitié. Sur chaque meuble, quelques bibelots minuscules et délicieux disent la dernière attention d'un ami, effigie réduite au minimum des chiens qu'adore Marcelle Chantal, perruches de cristal sur un perchoir de jade, chimère d'améthyste... Ça et là, des portraits de femmes sourient avec bienveillance dans leur cadre de chrome.

Sur une table basse, des livres en abondance, sujets sérieux et graves : poésie, histoire, littérature étrangère. Marcelle Chantal parle l'anglais aussi bien que le français.

Jusqu'ici elle n'a pas eu l'occasion de s'en servir pour son métier qu'elle adore et elle est heureuse que son prochain film se réalise en deux versions qu'elle interprétera l'une et l'autre.



dressant les autres, contusionnant un grand nombre.

Jehan fut une des rares victimes : projeté par le brutal recul contre un balustre de fer, il étendait instinctivement les bras pour s'y raccrocher et amortir le choc, quand il ressentit à l'épaule une douleur intolérable et tomba avec un cri.

Lorsqu'il revint de son étourdissement, il se trouvait dans une pharmacie où il recevait les premiers soins.

Il donna son adresse et un auto le transporta chez lui. Malgré ses souffrances, il eut la présence d'esprit de griffonner deux mots à la comtesse de Cérans. Puis, il s'évanouit une seconde fois.

Dès le matin, Yseult accourut ; il ne la reconnut pas. Une fièvre folle avait succédé à la perte de sang provoquée par la rupture d'une artère ; un mouvement de trop pouvait le mettre en danger, faisant rouvrir la blessure et amenant une nouvelle hémorragie.

Mais elle était à son chevet, la femme oublieuse d'elle-même ; attentive, de nouveau à son poste d'amie, puisqu'il avait encore besoin d'elle. Sa main seule, sans qu'il eût conscience de sa présence, avait le fluide nécessaire pour calmer le malade dans ses plus terribles agitations.

Et pendant des jours et des nuits elle fut là, vigilante, penchée sur le cher visage, épiant les moindres indices du mal, lui murmurant de tendres paroles qui, mystérieusement, amenaient le sommeil sauveur.

Un jour vint où Jehan, reprenant connaissance sans qu'elle s'en doutât encore, surprit les mots qui le berçaient et pour les mieux entendre, être certain qu'ils s'adressaient à lui, il ne rouvrit pas les yeux.

Il apprit ainsi l'histoire de ce cœur resté fidèle malgré l'amer désenchantement.

Elle était agenouillée près du lit, retenant dans ses fins doigts de patricienne la main moite qui s'abandonnait, voulant infuser, par ce contact, toute la vie qui battait en elle et qu'elle donnerait, pour lui, de si bon cœur.

Il savoura, en cet instant, l'immense et double jouissance du convalescent qui reprend pied en ce monde et y découvre une attache de plus. N'était-il pas infiniment doux de se savoir aimé à ce point ? Quel repos, quel charme de se livrer aux soins tendres et intelligents d'une femme ! Jehan s'étonna de n'en avoir pas senti la privation davantage, d'avoir pu se passer, jusqu'à ce jour, de ces mille attentions délicates qui, maintenant, le ravissaient.

Engourdi délicieusement par ce premier bien-être qui suit les grandes secousses physiques, il rêvait ainsi et ne souleva les paupières qu'en sentant ses doigts rendus à la liberté.

Yseult, le croyant toujours endormi, s'était relevée, se dirigeant vers un bureau où elle s'assit pour écrire.

Une douce fin de jour d'été glissait, à travers les stores, la tiédeur de son souffle ; le bruit de la grande ville emplissait l'air du fracas coutumier ; la pièce, bien en ordre, n'avait point l'aspect d'une chambre de malade ; les médicaments se dissimulaient et il ne flottait, autour de Jehan, dans cette atmosphère de juin bienfaisante, qu'une légère senteur d'iris décelant la présence immédiate de celle dont c'était le parfum préféré.

Il se souleva sur le coude et, longuement, la regarda.

— Yseult, vous n'aurez plus à vous dérober ; l'ami que vous vouliez fuir, parce qu'il ne vous aimait pas à votre gré, connaît maintenant vos griefs. Il s'aperçoit d'une autre chose en-

TROP TARD

(Suite de la page 39)

core ; ces nuits d'angoisse ont blanchi, complètement et pour toujours, votre longue chevelure. Sans l'artifice de la poudre odorante, sur le cou penché, ce sont de vrais frisons d'argent qui brillent.

Magnétisée sans doute par le regard qui pesait sur elle, Yseult se retourna. D'un mouvement elle alla vers Jehan. Ses yeux immenses, aux profondeurs dorées, plongèrent dans ceux du ressuscité ; non seulement ils y lurent un retour complet à la vie, ils y découvrirent aussi l'expression tant de fois inutilement cherchée. Il venait à elle, enfin !

Comme elle se fût jetée dans ses bras tendus, elle qui l'adorait de tout son être méconnu et brisé par le malentendu de toujours !

Mais cet amour, pour réel qu'il fût à cette heure, combien fragile... et venant trop tard ! Elle retint son cœur qui battait trop et baissa un regard trompeusement tranquille sur Jehan.

— Ma petite comtesse, disait-il cependant de sa voix aux inflexions caressantes, j'ai quelque chose à vous demander ; vous venez de me rappeler à la vie et, du même coup, vous me rendez le signalé service de me faire voir clair en moi-même. Je passais sottement à côté du bonheur, n'ayant qu'à étendre le bras pour l'atteindre ; voulez-vous m'aider à le retenir ? Yseult, je vous en supplie, sans rancune pour ma résistance à m'enchaîner jusqu'à ce jour, ne me quittez plus jamais et, pour cela, acceptez d'être ma femme, ma chère femme, puisque c'est ainsi seulement que je puis vous avoir à moi.

Savoir qu'il est aimé, ou qu'il pourra l'être, c'est, le plus souvent, le point de départ de l'amour vrai chez l'homme ; Jehan était sincère, quel que motif qui l'inspirât.

Il arrive un moment où le plus résolu d'entre nous reçoit soudain l'impulsion qui le pousse à prendre, sans qu'il sache pourquoi, le chemin contraire à celui poursuivi par goût, jusque-là.

C'est un fait extérieur souvent ; c'est aussi la résultante d'une force d'entraînement dont nous ne sommes pas absolument les maîtres. On change d'avis ; transformé par cet événement, cette pensée, on agit et il semble que l'on ait toujours eu l'intention d'agir ainsi. L'oubli de l'impulsion contraire est donc chose si naturelle ? C'est le coup de foudre du chemin de Damas.

La maladie de Jehan, les soins reçus sont, ici, la cause sollicitante. Il ne croit plus possible de vivre sans une femme, le célibataire endurci, et cette femme a dû, de tout temps, se nommer Yseult, en dépit des années de plus.

Et pourtant cet écart d'âge, cause initiale de son hésitation d'hier, est aujourd'hui bien plus brutalement affirmé.

La comtesse de Cérans se fit souriante pour répondre à ce revirement qui la prenait au dépourvu :

— Pauvre Jehan ! (sa main passa légère, sur le front anxieux du suppliant) pauvre Jehan ! Vous avez par trop la reconnaissance... des tisanes ; ne divaguez-vous pas encore un peu ? Soyez sans crainte, je ne sau-

rais en profiter pour vous jouer le tour de la prendre au sérieux.

— Oh ! ne dites pas non, Yseult ; je vous ai entendue pleurer quand vous me croyiez encore endormi ; mon désir actuel est le vôtre depuis bien longtemps, je viens de l'apprendre de vous-même : vous m'aimez toujours, comme autrefois... Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre et souffrir. C'est moi qui pleurerai à mon tour de votre refus. Vous êtes trop bonne pour vouloir, par vengeance, m'appliquer la peine du talion.

Elle est trop bonne, oui ; et c'est pour cela qu'elle le sera encore en n'acceptant pas cette demande offerte tardivement. Il n'aurait qu'à en éprouver le regret de la première fois et avec plus de raison qu'alors ! Car, aimait-il de la manière qui était la sienne, à elle, jusqu'au sacrifice de tout égoïsme, mesquinerie et sot orgueil ? Aimait-il comme on aime dans une croyance d'éternité qui l'emporte sur les inconvénients de ce monde ? Croire en lui ne serait-ce pas s'exposer à une seconde défection plus douloureuse encore que la première puisqu'on lui aurait fait entrevoir la compensation du passé.

— Vous vous êtes trompé, dit-elle héroïquement. Vous avez rêvé ce que vous avez cru entendre. Oui, c'est vrai, j'ai beaucoup souffert, pensant vous perdre, mon ami, et, avec vous, ce cher passé de jeunesse qui ne revient plus. C'était naturel cela ; et si je l'ai murmuré trop ardemment, l'amitié seule m'inspirait ces regrets qui vous ont tout troublé.

Et comme il insistait, la trouvant belle d'une beauté d'âme qui la rendait deux fois plus désirable.

— C'est inutile ; il aurait fallu me faire croire à tout ce que vous dites plus tôt ! A présent, c'est à moi à vous dire : « Ne nous épousons pas ». Vous êtes étonné que je rejette une solution qui semblait m'agréer ? Mais regardez donc, je n'ai même plus, pour vous plaire, ma tête de cour, ma tête à la maréchale. Fini l'amour !

Par les fenêtres entr'ouvertes montait, de la cour de l'hôtel, le refrain d'une ronde enfantine ; les voix fraîches chantaient, sans mélancolie, la vieille chanson :

*Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés.*

— Ecoutez la vérité et la raison ! dit Yseult.

Son accent se brisa. S'arrachant à l'étreinte de Jehan, elle marcha vers la porte.

Il eut un cri de véritable angoisse :

— Alors, vous m'abandonnez ! Elle le regarda longuement, ses grands yeux pleins d'une tristesse d'agonie ; puis, avec la pitié des forts pour ce faible :

— Non, mon ami ; mais vous vous mariez, une femme jeune vous donnera le foyer ; vous comprendrez la nécessité maintenant.

Jehan sentit que c'était fini, que quelque chose de définitif et d'irrévocable venait de se passer entre eux. Il n'insista plus. Trop tard il apprenait que la source d'amour se tarit si l'on n'y puise pas.

Comtesse CLO



Plus Intéressante
Plus Volumineuse
et Plus Luxueuse
que jamais

La Revue Populaire

• Comptera maintenant 80 pages (72 au moins, à certains mois de l'année), c'est-à-dire près de trente pages de plus.

• Nous faisons toutes ces améliorations coûteuses sans augmenter d'un sou le coût de cette revue, dans le seul but de plaire à nos lecteurs et lectrices et aussi de faire de *La Revue Populaire* l'égal des plus célèbres magazines anglo-canadiens et américains.

• L'élite canadienne-française achète *La Revue Populaire* et y collabore régulièrement. Nos nombreux collaborateurs se recrutent parmi nos meilleurs écrivains, nos professeurs d'universités, etc. Nos dessins, tous exécutés par de brillants artistes de chez nous, rivalisent de chic avec nos photographies, toutes choisies avec le plus grand soin.

• A NOUS de faire de belles revues.

A VOUS de vous y abonner !

Coupon d'abonnement à

LA REVUE POPULAIRE

(Pour le Canada seulement)

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion, Montréal

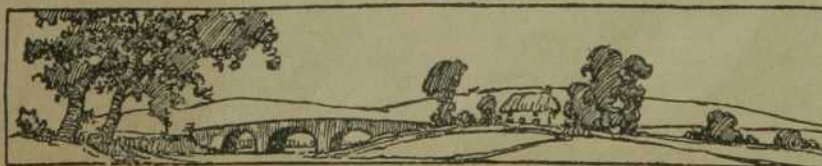
Ci-joint \$2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

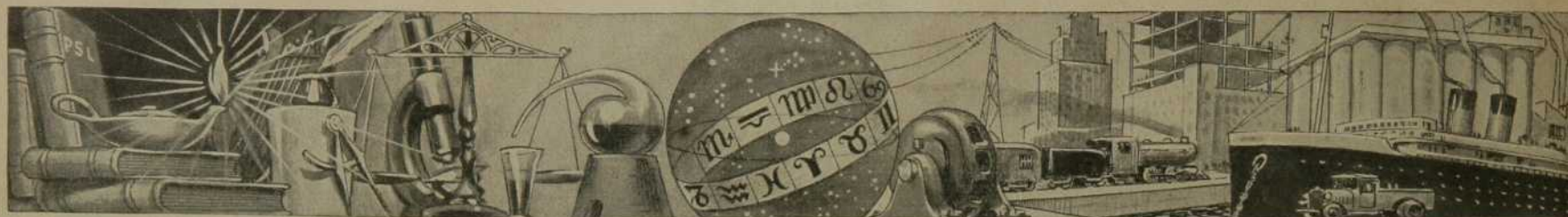
Adresse

Ville

Province



TOUT POUR 10c. Pour augmenter notre clientèle nous envoyons un paquet magnifique. Coupons Soie et Satin, deux verges Dentelles Fantaisie, un Dé Aluminium, un paquet Soie à Broder, Baguette Sertie de Pierre et Epingle Fleur. Tous ces articles francs de port. Seulement 10c, trois lots 25c. Argent remboursé si vous n'êtes pas bien satisfait. Adresse : Seville Lace Co., Dépt B, Orange, N.-J.



Un Serbe, nommé Milosh Priglevich, âgé de quatre-vingt-six ans, a fait 250 milles à pied en vingt-trois jours pour aller épouser une veuve dont il était devenu amoureux. Bel exemple d'amour tardif mais de vigueur conservée !

A la bibliothèque du Vatican, il y a une Bible en Hébreu qui vaut une fortune ; le pape Jules II en a refusé son poids d'or, ce qui aurait pourtant représenté la coquette somme de cent cinq mille dollars.

Un petit cheval de bois qui avait servi de jouet à Napoléon enfant a été vendu à un collectionneur pour la somme de deux mille deux cents dollars ; c'est un joli prix pour un jouet usagé et d'ailleurs en assez mauvais état, car le cheval avait le nez cassé.

Les petites causes produisent parfois les grands effets ; quand l'empereur Charles-Quint abdiqua et laissa son immense empire à ses successeurs, c'est parce qu'il avait été effrayé par la comète de Halley, parue en 1556, et qu'il croyait lui prédire de grands revers.

On voit quelquefois des œufs avec deux jaunes, mais il est plutôt rare d'en trouver un avec six jaunes ; c'est cependant ce qui est arrivé à Ennis Coble, fermier à Athens, Alabama.

Une dame Ruth Marcus, demeurant à Roxbury, Mass., possède un chat qui a deux queues ; la deuxième lui est poussée sur les reins.

Ce qu'on croit être le plus gros bloc de charbon miné d'un seul morceau peut se voir dans l'Utah ; il pèse près de dix tonnes.

Un nommé Robert B. Stace, de Sarasota, Floride, est une véritable curiosité anatomique ; il a quinze côtes de chaque côté.

Une maison de Lesmahagow, en Ecosse, a trois étages mais aucun escalier ; elle est construite près d'une forte levée de terre qui permet facilement d'accéder à tous les étages.

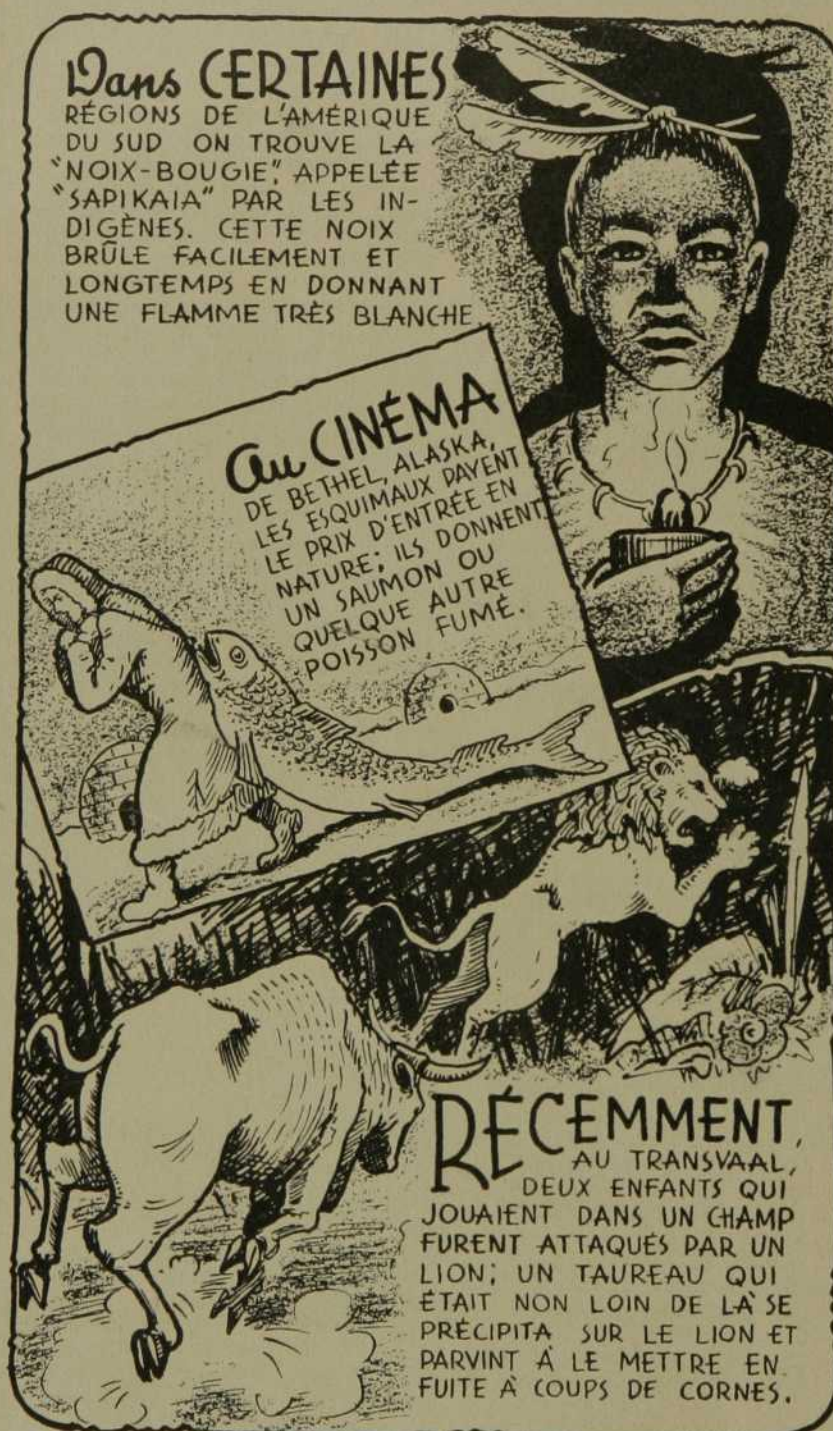
En Egypte, douze cents personnes, par an, meurent de la piqure des scorpions. Ces vilains insectes ont de terribles ennemis dans les chats et les poules qui les tuent sans pitié.

Au Jardin des Plantes, à Paris, il existe une section spéciale consacrée aux papillons vivants et provenant de nombreux pays du globe.

Il y a une dizaine d'années, un curieux procès a eu lieu à Bouma dans l'Afrique centrale ; un roi nègre avait dû, à la suite d'un accident, se faire amputer une jambe par un chirurgien français. Le roi nègre réclama ensuite sa jambe en exprimant le désir de la manger. Devant le refus du chirurgien, il intenta un procès qu'il gagna et il put ensuite se dévorer partiellement comme il en avait manifesté l'intention. Ce fait est scrupuleusement authentique.

Notes Encyclopédiques

CHOSSES ETRANGES — Par PASCAL BOIVIN, artiste canadien



Tous droits réservés, Le Samedi

ANTIPATHIES NATURELLES

Il y a des antipathies naturelles qui sont bizarres. On a vu des personnes qui s'évanouissaient à l'odeur des roses et qui aimaient celle des jonquilles et des tubéreuses ; un gouverneur de ville frontrière qui tombait en convulsion à la vue des œufs de carpe ; une dame sujette à la même incommodité à la vue d'une écrevisse cuite. Erasme, qui était né à Rotterdam, avait tant d'aversion pour le poisson, qu'il n'en pouvait même sentir sans avoir la fièvre ; et, si l'on en croit Ambroise Paré, une personne fort considérable ne voyait jamais d'anguille dans un repas qu'elle ne tombât en défaillance. Jamais Joseph Scaliger ne prit de lait ; Cardan avait horreur des œufs ; Jules-César Scaliger du cresson ; Ladislas Jagellon, roi de Pologne, des pommes ; et si l'on en faisait sentir quelque une à Du Chesne, secrétaire de François Ier, il lui sortait une prodigieuse quantité de sang par le nez. Henri III ne pouvait demeurer dans une chambre où était un chat ; le maréchal duc de Schomberg, gouverneur du Languedoc, avait la même aversion. L'empereur Ferdinand fit voir à Inspruck, au cardinal de Lorraine, un gentilhomme qui avait tant peur des chats, qu'il saignait du nez à les entendre seulement de loin.

On sait que les Japonais provoquent la fabrication, par des huîtres, de perles qui sont à la fois artificielles et vraies. Ce qu'on sait moins, c'est que ce procédé doit être porté au crédit, non des Japonais, mais d'un français nommé Bouton qui fit le premier cette expérience en 1897.

La reine d'Egypte Cléopâtre parlait couramment une quinzaine de langues ; Mithridate en parlait vingt-cinq mais c'est encore peu de chose auprès de ce que pouvait le cardinal Mezzofanti, né à Bologne en 1774 et mort à Rome en 1848 ; il parlait et écrivait couramment cent-vingt langues.

Il n'y a pas encore très longtemps, dans l'île de Sumatra, les vieillards qui ne pouvaient plus être utiles à la société étaient impitoyablement mis à mort par leur propre famille.

On avait autrefois, dans l'armée turque, un singulier moyen d'évaluer les pertes d'hommes au retour d'une campagne. En partant pour la guerre, chaque soldat déposait un caillou dans un endroit donné. Quand l'armée entière avait défilé, on recouvrait soigneusement de sable fin l'énorme tas de pierres ainsi constitué. Au retour, chaque soldat reprenait un caillou. Lorsque toute l'armée était rentrée, on comptait les cailloux non repris et l'on savait ainsi combien d'hommes avaient été tués.

Un astronome de Greenwich qui s'est spécialisé dans l'observation de la lune, vient de faire une découverte fort curieuse : la durée de la révolution sidérale lunaire, qui, d'après les chronomètres officiels, s'effectuait, depuis de bien longues années, en 27 jours 7 heures 43 minutes et 11 secondes, a diminué de façon sensible. La lune, prise à son tour du vertige de la vitesse, et accélérant son mouvement moyen, a battu ses propres records. C'est là un bel exemple de « sportivité », comme on dit en baragouin. On ne pourra plus dire que la lune ne fait que des phases : voilà des actes !

En 1364, un cabaretier de Portsmouth, Penrose, fut arrêté pour avoir vendu du vin falsifié. Le juge le condamna à être emprisonné jusqu'au moment où il aurait absorbé tout le vin nocif saisi dans sa cave. Penrose absorba tout ce liquide en seize mois. Il en mourut d'ailleurs.

Les Américains qui sont pourtant des businessmen, et qui savent compter, n'ont pas toujours payé exactement leurs dettes. Une revue américaine rappelait récemment que neuf Etats de l'Union : l'Alabama, l'Arkansas, la Floride, la Georgie, la Louisiane, le Mississippi, les deux Carolines, la Virginie, ont lancé des emprunts, mais n'en ont jamais ni remboursé le capital, ni payé les intérêts.

GRAND CONCOURS DE CINÉMA

dans "LE SAMEDI"— 6, 13, 20 et 27 février 1937



Charles Boyer et Marlene Dietrich

Nos prix sont, jusqu'au 10, dans la vitrine de la
PHARMACIE MONTREAL
 916 est, rue Ste-Catherine, à Montréal

NOS PRIX

Les nombreux prix offerts chaque mois consistent en objets personnels ayant appartenu à de grandes étoiles de cinéma et offerts par elles : en un prix en argent et en magnifiques photographies autographiées par ces étoiles.

En FEVRIER, les prix sont offerts par

CHARLES BOYER et MARLENE DIETRICH

MARLENE DIETRICH offre :

- 1er prix — Les sandales marocaines qu'elle portait dans son dernier film United Artists : *The Garden of Allah*.
- 2e prix — Ses plus riches souliers de boudoir.
- 3e prix — Un billet de \$5.00.
- 4e, 5e et 6e prix — Une superbe photographie autographiée de Marlene Dietrich.
- 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, 12e, 13e, 14e et 15e prix — Une grande photo de Marlene Dietrich à encadrer.

CHARLES BOYER offre :

- 1er prix — Le chandail gris fer, à fermeture éclair, qu'il porta dans plusieurs scènes de *The Garden of Allah*.
- 2e prix — Un billet de \$5.00.
- 3e, 4e et 5e prix — Une très belle photographie autographiée de Charles Boyer.
- 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, 12e, 13e, 14e et 15e prix — Une grande photo de Charles Boyer à encadrer.

NOTE — Nous publions dans *Le Samedi*, page 20, la photographie, exécutée par M. La Rose, photographe de Montréal, des prix offerts par CHARLES BOYER et MARLENE DIETRICH. Le concours de février comporte 30 prix : 15 offerts par Marlene Dietrich et 15 par Ch. Boyer.

En plus du *Samedi*, achetez *Le Film*, la plus grande revue de cinéma du Canada français, où vous trouverez tous les renseignements que vous désirez obtenir sur le cinéma français et américain.

REGLES DU CONCOURS

1. Ce concours *extraordinaire*, comme il ne s'en est jamais fait au Canada, sera divisé en TROIS concours mensuels. Chaque concours mensuel (Février, Mars et Avril) est indépendant des autres et comporte un certain nombre de prix distribués à la fin de chaque mois. Ce n'est pas UN concours, mais bien TROIS concours différents que nous offrons à tous ceux et celles qui achèteront *LE SAMEDI*.

2. Chaque concours mensuel porte sur DEUX célèbres artistes de cinéma, français, américains, etc., au sujet desquels nous poserons quelques questions auxquelles vous devez répondre *chaque semaine*. Ces questions sont à la portée de tous nos lecteurs et lectrices qui s'intéressent le moins au cinéma.

3. Les concurrents n'ont donc qu'à inscrire leurs réponses sur le coupon ci-dessous et à nous le renvoyer d'ici le 25 février exclusivement. Ils devront remplir de la même manière les quatre coupons du mois (dans *Le Samedi* des 6, 13, 20 et 27 février) pour avoir droit de participer au concours de février.

4. Le concours du mois de février porte sur CHARLES BOYER et MARLENE DIETRICH.

5. Les gagnants des prix de février pourront également concourir en mars et avril. Les seules personnes exclues de nos concours sont les employés de nos trois magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film* et les membres de leur famille.

6. Les noms des gagnants de février seront révélés dans un numéro du *Samedi* de mars, et la distribution des prix de février sera également faite en mars, aux bureaux du *Samedi*, 975, rue de Bullion, Montréal, ou expédiés par la poste aux gagnants non domiciliés à Montréal.

7. Les juges du grand concours de cinéma du *Samedi* seront : M. Christo Christy, correspondant du *Film* à New-York ; le rédacteur en chef des TROIS grands magazines canadiens : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film* ; et Francine, directrice des pages féminines de *La Revue Populaire*.

8. Les personnes incapables de se procurer le numéro du *Samedi* du 6 et du 13 février chez leur marchand habituel pourront en acheter à nos bureaux, 975, rue de Bullion, Montréal.

QUESTIONNAIRE

1. Indiquez la nationalité de Marlene Dietrich et de Charles Boyer.
2. Sont-ils célibataires ou mariés ? (Si mariés, avec qui ?)
3. Donnez l'âge de Marlene Dietrich et de Charles Boyer. (L'âge approximatif, si vous ne connaissez pas leur âge exact.)
4. Donnez la grandeur et le poids de Marlene Dietrich et de Charles Boyer. (Grandeur et poids approximatifs, si vous ne le savez pas exactement.)
5. Le titre du dernier film (américain ou français) dans lequel ont joué Marlene Dietrich et Charles Boyer. Il s'agit de films représentés au Canada.
6. Réponse décisive pour éliminer les ex aequos : Combien de réponses allons-nous recevoir au concours de février (6, 13, 20 et 27 février). Pour vous aider, le chiffre de notre tirage actuel est de 40,000 à 45,000 par semaine. En cas d'ex aequo, les divers prix iront aux concurrents qui nous donneront le chiffre le plus près de la vérité.

LE CONCOURS DE CINEMA "LE SAMEDI"

975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-dessous mes réponses à votre concours de février sur MARLENE DIETRICH et CHARLES BOYER. (Je répondrai de plus aux mêmes questions dans *Le Samedi* du 20 et 27 février.)

- | | |
|----------|----------|
| 1. _____ | 1. _____ |
| 2. _____ | 2. _____ |
| 3. _____ | 3. _____ |
| 4. _____ | 4. _____ |
| 5. _____ | 5. _____ |

6. Réponse décisive : _____

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

PROVINCE _____

LA NATURE EST *Mesquine* EN FAIT D'ÉMAIL DENTAIRE

CE BEL ÉMAIL . . . UNE FOIS USÉ . . .

NE REPOUSSE JAMAIS — JAMAIS !



**prenez
garde.**

**Protégez l'émail précieux.
Une fois perdu, il ne revient
plus. Prenez - en soin et
obtenez un nouveau lustre
éclatant en toute sécurité !**

La nature fait repousser la peau, les cheveux, les ongles — mais jamais l'émail des dents. Une fois usées, ces précieuses surfaces sont parties pour toujours. La beauté disparaît avec elles . . . la carie attaque les dents . . . le temps des belles dents enchanteresses est passé.

Protégez ces précieuses surfaces ! Voici que la science vous offre une pâte à dents *absolument sûre*. Une pâte qui nettoie suivant un principe tout à fait nouveau. Sans recours à la craie, au gravier ni à des substances abrasives.

Seule Pepsodent contient de l'IRIUM

Contenant de l'IRIUM, Pepsodent confère un lustre éclatant aux dents — leur donne une blancheur immaculée — rafraîchit la bouche — stimule les gencives et favorise la production de salive — et elle fait toutes ces choses avec la *plus grande sûreté jamais connue dans une pâte à dents*.

Parce que l'IRIUM — le nouvel ingrédient dentaire épatant — enlève le film sans frottage dur ni grattage. Il *décalle* la plaque qui adhère aux dents et la lave avec douceur. Il laisse les surfaces d'émail *sans taches* — puis il les polit pour leur donner le lustre le plus brillant que vous ayez jamais vu !

C'est un progrès étonnant en matière de beauté et de sûreté pour les dents. Tout le monde *remarque* la beauté et le lustre que vos dents acquièrent en l'espace de quelques jours. Achetez un tube de Pepsodent contenant de l'IRIUM. Commencez *dès maintenant* à suivre cette nouvelle méthode qui donne à vos dents un lustre brillant, en toute sécurité.

GRÂCE A L'IRIUM . . .

Pepsodent ne contient NI GRAVIER
. . . NI PIERRE PONCE.

— Absolument sûre !

GRÂCE A L'IRIUM . . .

Pepsodent ne contient PAS DE SAVON,
NI DE CRAIE. Elle décolle doucement
le film, au lieu de le frotter durement.

— Absolument efficace !

GRÂCE A L'IRIUM . . .

Pepsodent tonifie les gencives et favo-
rise la production de salive.

— Absolument rafraîchissante !

De toutes les pâtes à dents seule la
Pepsodent contient de l'IRIUM

prenez garde.

Adoptez la PÂTE DENTS PEPSODENT

SEULE ELLE CONTIENT DE L'IRIUM

